

Le prince de l'aube

Kress Nancy

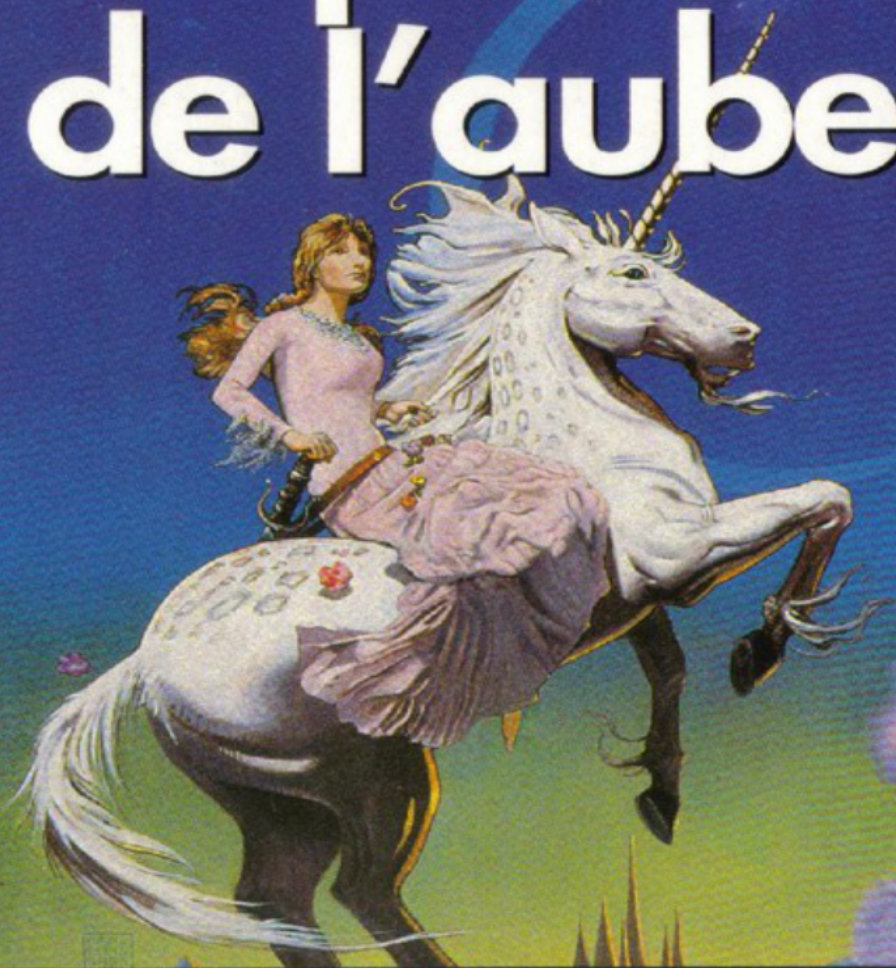
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



NANCY KRESS

Le prince de l'aube



S-F/Fantasy

NANCY KRESS

Le prince de l'aube

Traduit de l'américain par Pascale Guinard



Ce roman a paru sous le titre original :
THE PRINCE OF MORNING

© 1981 Nancy Kress

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 1992

LIVRE I

1

Le château de Kiril, tout en pierre plate grise, se trouvait, à l'orée d'une forêt de hêtres et de chênes qui n'avait rien à envier aux plus belles légendes.

C'était un véritable château de contes de fées : il avait de haute tourelles pointues dressées vers les cieux, un immense pont-levis qui produisait d'affreux grincements lorsqu'on le relevait (ce qui était rare, car la paix régnait perpétuellement dans le royaume), des tapisseries représentant des licornes, des fleurs de lis et des angelots qui semblaient attendre que quelque chose se passe. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, la princesse héritière y vécut comme toutes les princesses, gaie et heureuse. En été, elle pique-niquait au bord des douves et lançait des petits morceaux de fruits ou de tarte aux fraises au serpent qui y avait élu domicile. Il bondissait pour les attraper et les rayons argentés du soleil faisaient luire ses écailles vert jade. En hiver, installée devant une lourde table de chêne, elle apprenait ses conjugaisons avec application, un petit bout de langue au coin des lèvres, essayant d'extorquer quelque impossible subjonctif à son parrain le magicien. Au printemps, elle gambadait dans les champs. L'automne venu, elle participait aux fêtes des moissons et donnait gentiment un autographe aux paysans qui le lui demandaient. Elle réalisa même une tapisserie, travail qu'elle entreprit en cinq années. L'ouvrage représentait la Création du monde de la nature, et lorsqu'on le regardait avec plus de cinquante centimètres de recul, il était difficile de ne pas avoir l'impression que ce monde de la nature s'était considérablement modifié depuis sa création originelle. Mais les royaux parents accrochèrent fièrement le chef-d'œuvre de leur fille dans la salle d'apparat, légèrement de travers afin de compenser l'inclinaison de l'arbre de la Connaissance.

Pourtant, lorsqu'elle atteignit sa dix-huitième année, la princesse, qui s'appelait Kirila, commença à montrer des signes d'insatisfaction. Ce n'était pas cette langueur propre à l'adolescence, celle qui vous inspire des poèmes ou d'interminables contemplations, le regard perdu

par la fenêtre. Non, Kirila n'était pas de ces princesses. Elle devint coléreuse et irritable, et pendant quelque temps proclama par lubie d'innombrables décrets, s'avérant pour la plupart contradictoires.

Un beau jour de printemps, Kirila se lança dans une chasse épuisante, éperonnant son cheval comme si c'était elle qui était poursuivie par un dragon et non l'inverse. Elle sema derrière elle toutes les dames de compagnie, qui tombèrent de leur monture les unes après les autres en essayant vainement de soutenir l'allure. Une fois rentrée au château, elle escalada quatre à quatre le grand escalier de pierre, jusqu'au sommet de la plus haute tour. Là, perdu dans les ombres, se tenait l'autel du magicien.

— Je veux faire une Quête ! s'écria Kirila, à bout de souffle.

Elle haletait. Sa poitrine se soulevait sous son pourpoint de velours vert et des boucles rousses, cuivrées par le soleil, collaient à son front en mèches humides.

Le magicien la considéra d'un air triste.

— Une Quête ?

— Oui ! Ecoutez-moi, parrain, j'ai bien réfléchi. Même une princesse royale n'a pas un rôle si important, ici. Vous savez que c'est vrai, ajouta-t-elle avec force bien qu'il n'eût pas tenté de le nier. (Elle s'agenouilla par terre près de son fauteuil. Ses mains s'agitaient sur l'accoudoir, fébriles.) Je veux partir en quête du Cœur du monde !

Le magicien tira sur sa barbe blanche. Elle était si longue qu'elle faisait des nœuds.

— Tu es sûre que tu n'aurais pas un projet un peu moins ambitieux ? La Quête du Saint-Graal, par exemple ?

Sur la barbe ouatée, il trémulait légèrement des mains. Kirila redressa son petit menton.

— Si je pars en quête de quelque chose, j'irai jusqu'au bout. Et cela signifie la Quête du Cœur du monde.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Oui. Pourquoi ? Pourquoi est-ce que cela signifie la Quête du Cœur du monde ?

Elle hésita, prise de court.

— Eh bien, parce que... parce que si je le trouve, et si je découvre ce qu'il y a au Cœur du monde...

Elle fronça les sourcils, cherchant ses mots comme on cherche sa bougie dans le noir lorsqu'on ne parvient pas à remettre la main dessus tout en étant convaincu qu'elle ne peut pas être loin. Elle avait toujours eu du mal avec les emplois les plus ésotériques de l'ablatif absolu.

— Parce qu'alors je saurai ce qui est vraiment important, et pourquoi... pourquoi je suis sur terre. Et comment je pourrai jouer

mon rôle. (Elle hocha plusieurs fois la tête, satisfaite de sa réponse, et ajouta :) Et *quel* est ce rôle, exactement. Ce sera une aventure, doublée d'une expérience enrichissante. Et si vous dites que c'est bien, que cela sera instructif pour moi, alors maman et papa n'y verront pas d'objections. Pas trop en tout cas. Et puis d'abord, je n'ai aucune envie d'aller dans cette école d'arts d'agrément le mois prochain !

Le magicien essaya de cacher son tremblement en faisant mine de frotter sur son bras une chair de poule imaginaire. Dans les recoins obscurs de la grande salle, un son résonna doucement, une sorte de mélodie ressemblant à celle de la bruine sous un ciel d'étain. Kirila ne remarqua rien.

— Vous voulez bien, dites ? insista-t-elle.

Elle se redressa et le regarda droit dans les yeux, d'un air implorant et vibrant d'espoir.

— Et où crois-tu que cette Quête te mènera, ma princesse ?

Elle s'approcha de la petite fenêtre. Loin en contrebas, des champs bien dessinés formaient un kaléidoscope bariolé de part et d'autre d'une large rivière. Les berges foisonnaient d'ancolies, de clochettes, de boutons-d'or, de roses écarlates, ces roses épanouies et fripées qui sont dépourvues d'épines. Kirila montra du doigt le cours d'eau miroitant au loin.

— Au nord, dos à la mer. Là où la rivière n'est encore qu'un mince filet d'eau.

Le magicien cessa de se frotter le bras et recommença à tirer sur sa barbe.

— Voilà qui est fort sage. Ce n'est certainement pas parmi les maisons de bord de mer ni sur les plages que réside le Cœur du monde. Certainement pas.

— Alors, vous me laissez y aller ! s'exclama-t-elle.

Son jeune visage refléta soudain une telle excitation que le magicien dut se détourner, comme on se détourne d'un cœur lacéré par le bistouri du chirurgien. Le magicien connaissait la princesse depuis sa plus tendre enfance.

— Je t'y autorise, si tu le peux, dit-il doucement.

Mais Kirila n'entendit pas la deuxième partie de la phrase, pas plus qu'elle ne perçut le gémissement de la créature de la bruine, dans le recoin de la pièce. Le magicien l'entendit, lui, et ses joues déjà pâles prirent une couleur de cendre.

— Je prendrai l'épée de grand-père, déclara-t-elle.

Tout en parlant, elle tira l'objet de ses courroies de cuir fixées le long du mur. C'était une magnifique épée, un glaive à lame large et au pommeau délicatement ciselé, dont la forme évoquait une noix du Brésil.

— Elle est trop lourde pour toi, objecta machinalement le magicien.

— Allons donc, j'y arriverai ! répliqua Kirila.

Elle mania maladroitement l'arme de ses deux mains. Bien que ses parents lui eussent donné une éducation moderne, la laissant libre de porter des jupes-culottes pour la chasse ou d'étudier toutes sortes de littératures, Kirila n'avait jamais appris l'escrime et elle dut renoncer à emporter l'épée.

Elle quitta la pièce en pivotant gracieusement sur elle-même, embrassa la joue exsangue du magicien et redescendit à la hâte pour se plonger dans des cartes et cirer ses bottes de cheval toutes neuves. Le vieux magicien ne la regarda pas partir. Il resta longuement assis à contempler l'âtre vide, triturant sa barbe de ses doigts décharnés. Dans son coin, l'impalpable créature émit un son évoquant celui des branchages que le vent fouette contre la vitre.

Kirila partit par un beau matin d'azur et d'or. L'air estival frissonnait et se pâmait. Le château tout entier vint lui faire ses adieux. Ses parents, le visage inondé de larmes, telles deux guimauves salées ; sa vieille nounou, qui pleurait elle aussi et disparaissait toutes les cinq secondes pour aller chercher quelque nouvel objet à donner à la princesse ; deux ou trois jeunes gens boudeurs qui auraient bien aimé jouer un jour le rôle de prince consort à ses côtés ; son cousin germain, un gentil garçon qui s'efforçait de ne pas songer à la lignée de la succession au cas où l'héritière en titre disparaîtrait ; les dames d'honneur, incrédules et gloussantes ; et plusieurs garçonnetts qui agitaient de petits étendards et se mettaient au défi de toucher les genoux du cheval. Le magicien observait la scène du haut de sa tour, clignant des yeux bien qu'il ne fût pas face au soleil.

Kirila partirait seule avec son cheval. Elle avait écarté toutes les supplications lui enjoignant d'emmener un chaperon, un garde du corps, un écuyer, une dame d'honneur ou une femme de charge. Elle ne s'était laissé fléchir que par le magicien, qui lui avait apporté une chauve-souris ensorcelée alors qu'elle s'affairait dans la cour, la veille du grand départ.

— Elle se contentera de t'accompagner jusqu'à ce que tu atteignes les frontières de notre royaume, lui avait annoncé solennellement le majestueux vieillard. Je lui ai jeté un sort et elle bavardera avec toi quand tu te sentiras trop seule et que tu auras envie d'un peu de compagnie. (En la voyant froncer les sourcils, il s'était empressé d'ajouter :) Mais elle ne dira pas un mot tant que tu ne lui auras pas adressé la parole, rassure-toi. Et elle ne te donnera jamais de conseils !

Il avait regardé la princesse avec inquiétude. Sa barbe ressemblait à un vieux rideau de macramé. Elle avait accepté la chauve-souris.

L'animal s'accrocha la tête en bas à la sangle de selle, sous le cheval. Kirila embrassa tout le monde, adressa de joyeux signes de la main, pressa les flancs de sa monture pour lui faire prendre un petit

trot, revint cueillir aux doigts de sa nounou une douzaine de mouchoirs pas encore repassés, tout chauds du soleil qui les avait séchés. Enfin, elle repartit, pour de bon cette fois, longeant la rivière au petit galop, la brise dans le dos. L'arôme des fleurs sauvages l'enivrait. Le soleil se reflétait dans l'eau pour ricocher sur les collines cultivées. Kirila était vêtue d'un pourpoint de velours vert bouteille et d'une jupe-culotte de chasse ; un petit bouquet d'ancolies était noué par des rubans émeraude à la crinière du cheval. Kirila portait en bandoulière un arc tout neuf et un carquois rempli de flèches aux extrémités vertes ; une petite dague ornée de bijoux était fichée à sa ceinture et ses cheveux roux venaient balayer son visage. Ses yeux étaient cernés par sa nuit de veille (habituellement, elle se couchait à 22 h 30) mais jamais elle ne s'était sentie si alerte, si vivante, si épanouie que ce matin-là, lorsqu'elle se retourna pour jeter un dernier coup d'œil aux pointes grises du château de Kiril et, au loin, à la ligne bien tracée où les boutons-d'or rencontraient le lumineux ciel turquoise.

Le beau temps se maintenait. Kirila se demanda si le magicien y était pour quelque chose et, si c'était le cas, jusqu'à quand il continuerait à mettre les éléments de son côté. Tant qu'elle ressentait les charmes du vieil homme, à travers les journées bénies et les nuits étoilées orchestrées par le chant des criquets, elle avait le sentiment de n'être pas vraiment seule. Elle s'obstina à ne pas lui en être reconnaissante et manifesta son indépendance en dormant à la belle étoile au lieu de s'installer confortablement dans les auberges du royaume.

— D'ailleurs, je sais très bien chevaucher sous la pluie, déclara-t-elle avec virulence à l'intention de son cheval. (Elle l'interpellait souvent, avec un enthousiasme débordant non encore teinté du besoin de parler.) *J'aime* la pluie ; j'ai toujours aimé ça. J'adore surtout marcher sous la pluie. (Après quelques instants, elle ajouta naïvement :) Je trouve cela *poétique*.

L'animal secoua la tête pour chasser une mouche qui s'était posée sur ses naseaux et continua à trotter sur la route lisse et sèche.

— Ça me rappelle quand j'étais petite et que le magicien veillait à ce qu'il fasse toujours beau le jour de mon anniversaire.

Elle sourit à ce souvenir et se laissa aller à la rêverie, évoquant les nombreux anniversaires passés. Elle avait l'impression qu'il y en avait eu beaucoup, très longtemps auparavant.

La chauve-souris ne dit pas un mot et Kirila ne lui adressa jamais la parole. Chaque soir, après que la princesse eut fait ses préparatifs pour la nuit, l'animal s'élançait dans l'obscurité, frôlant le cheval et l'effrayant au passage, pour disparaître jusqu'au matin. Secrètement, Kirila s'en réjouissait plutôt. Bien qu'elle ne fût pas peureuse, cette chauve-souris la mettait mal à l'aise et elle s'efforçait, tandis qu'ils chevauchaient, de ne pas l'imaginer accrochée sous la selle, ses ailes repliées sur ses petits yeux rouges. L'animal rentrait toujours avant l'aube, le ventre rebondi, un regard sournois et repu sur sa face de fouine. Un matin, Kirila aperçut de minuscules plumes bleu pâle collées dans le sang autour de sa gueule, et elle détourna vivement les yeux.

La deuxième semaine, des nuages gris commencèrent à s'amasser dans le ciel. Un puissant vent du nord se leva, apportant une odeur fétide d'humidité. La princesse et sa monture laissèrent derrière elles

fermes et fiefs pour s'engager dans des ravines rocheuses parsemées de forêts sombres où les arbres s'entrelaçaient en embrassades désespérées.

— Voilà qui ressemble davantage à l'idée que je me faisais de ma quête, dit Kirila avec satisfaction.

Elle était en train d'installer le campement dans une clairière, face à la forêt et protégée par l'affleurement de roches grises, lorsque la chauve-souris prit soudain la parole. Kirila sursauta et laissa tomber sa poêle dans le feu.

— Il va pleuvoir, remarqua l'animal de son perchoir, sous la sangle. Ses ailes étaient déployées.

— Oh ! Regarde ce que tu m'as fait faire !

Kirila tenta de ramasser sa poêle à frire, se brûla deux doigts, proféra un juron qu'elle avait appris à l'insu du magicien (et qui l'aurait fait frémir), et récupéra enfin l'ustensile à l'aide d'un bâton qui prit feu à deux reprises.

— Je croyais que tu n'étais pas censée parler tant qu'on ne t'adressait pas la parole !

— Fi ! Ccc'est une notttion purement victorienne, cracha la chauve-souris avec dédain. Et puis, ccc'est bon pour lesss enfants.

Elle avait une voix sifflante et désagréable. Elle battit l'air de ses larges ailes membraneuses. Ses pattes étaient nues et armées de griffes.

— Cesse de gesticuler comme ça, ordonna Kirila d'une voix aussi ferme qu'elle le put. Tu fais peur au cheval.

La chauve-souris battit des ailes une dernière fois avant de les replier lentement. Kirila essaya de ne plus la regarder tandis qu'elle préparait son dîner, deux poissons qu'elle avait pêchés dans l'après-midi. Le vent soufflait de plus en plus fort, apportant une vague odeur de champignon pourri. Le feu fumait, à peine protégé par l'affleurement de rochers, et les flammes tremblotaient capricieusement dans la pénombre.

— Le nombre de sssuicccides augmente les jours de tempête, susurra la chauve-souris sur le mode de la conversation. Ccc'est une donnée ssstatisstique.

— Tu n'as rien de plus amusant à signaler ? répliqua sèchement Kirila.

Sans trop savoir pourquoi, alors qu'elle ne pleurait habituellement jamais, elle se sentait au bord des larmes. Tout en mâchant son pain, elle appuya sa tête contre la roche grise. C'était le même granit que celui des murs de sa chambre, au château.

Le chiroptère sourit, ce qui eut pour effet de dévoiler une étendue de peau sans chair encerclant des dents pointues et acérées. Le cheval poussa un petit hennissement et fit un écart. Avec une lenteur

souveraine, la chauve-souris vola de sous ses flancs jusqu'à une branche d'arbre, à quelques mètres au-dessus de Kirila. On entendit un léger froissement.

— Quelque chose d'amusssant ? Cccc'est parfaitement sssubjectif. Tout n'est qu'une quessstion de valeursss et de mœursss culturelles. Le bonheur desss uns fait le malheur desss autres, et cccaetera, et cccaetera.

Le poisson était cuit d'un côté, et Kirila le retourna avec la pointe de son poignard, s'efforçant de faire abstraction de la chauve-souris.

L'arme était neuve. La garde était sertie de petites pierres précieuses multicolores cerclées d'une incrustation d'or. Sous la lueur enfumée, l'objet ne brillait pas. Quelque chose vint frôler les cheveux de Kirila tandis qu'elle se penchait sur le poisson. Elle se rassit brusquement et commença à le manger à demi cru. Un bruit de brindille brisée résonna dans l'obscurité, suivi d'un couinement et du martèlement de petites pattes qui s'enfuyaient.

— Par exsssemples, poursuivait la chauve-souris, on peut consssidérer Hitler comme un homme intègre dans le sssensss où il est resssté fidèle à ssses propres croyanccees. La ssseule chose dont on pourra l'accussser ss sera d'avoir échoué.

— Qui est Hitler ? demanda Kirila malgré elle.

L'animal émit un bruit qui ressemblait à celui de dents entrechoquées contre un crâne. Quelque chose comme « Tsk, tsk ».

— Et dire que ççça ssse prétend cultivée, avec le présssent pour ssseule référencce ! Mais enfin... à quoi sssert d'être érudite quand on est sssi jolie ?

— Je ne crois pas... commença Kirila avec colère, mais la chauve-souris l'interrompit d'une voix caressante.

— Tu es ssi jolie et sssi ssensssuelle... sssi merveilleusssment ssensssuelle...

Sans prévenir, l'animal bondit droit sur elle. Kirila poussa un cri. Elle voulut s'emparer de son poignard mais avant qu'elle ne puisse bouger, quelque chose émergea de l'ombre, saisit la chauve-souris au moment où elle allait s'abattre sur la tête de Kirila et s'éloigna avec dans l'obscurité, de l'autre côté de la clairière. Dans les ténèbres, les combattants se livrèrent une lutte sans merci et Kirila pressentit le même chaos que celui qui avait dû présider à la création. Enfin, une créature noire trotta jusqu'à elle, la chauve-souris dans sa gueule, et la jeta dans le feu. Les os brisés du chiroptère se tordaient en une forme grotesque. L'animal ne pouvait se débattre mais ses yeux rouges luisaient, déments, et dans son agonie il poussa un cri si déchirant que Kirila dut lâcher son arme pour se boucher les oreilles. Elle la ramassa immédiatement et fit volte-face, pointant l'extrémité tremblante du poignard vers un gros chien qui lui souriait aimablement.

— Tu peux ranger ça, mon chou, dit le chien sans cesser de sourire. Tu es en sécurité, maintenant.

— Qui es-tu ? cria-t-elle. Comment t'appelles-tu ?

Le chien tendit une patte de devant et inclina la tête, levant vers elle deux yeux où brillait une étincelle moqueuse.

— Ton noble protecteur, mon chou !

Kirila reprit ses esprits.

— Je suis une princesse du sang, Chien. Tu dois me donner mon titre : Son Altesse royale la princesse héritière Kirila, du royaume de Kiril.

Sa voix était encore un peu perçante, et elle se sentit parfaitement ridicule. Des chauves-souris qui parlent et des chiens qui se moquent, c'était décidément trop.

— Tu y as droit, oui, dit le chien, laconique, et elle eut l'élégance de rougir.

— Merci infiniment de m'avoir sauvé la vie.

Tout à coup, ses genoux se dérochèrent et elle tomba à la renverse, tournant vers le feu de grands yeux horrifiés. La chauve-souris avait disparu.

— Saloperie de bestiole, observa le chien, qui la regardait.

— Mais c'était un cadeau de mon parrain le magicien, bredouilla Kirila. Pour m'aider à commencer ma Quête. Un porte-bonheur !

Sa lèvre inférieure tremblait.

— Ça arrive souvent, avec ces sortilèges d'enfance, remarqua le chien avec philosophie. Mais je suis sûr qu'il voulait bien faire. Quoique... si tu veux mon avis, je ne raffole pas des magiciens. Il donne dans la magie noire ?

— Oh, non !

— Mmm. Enfin, on n'est jamais trop sûr, avec ces bonshommes. (Le chien vit la colère empourprer le visage de Kirila et ajouta hâtivement :) Je parle de moi, pas de toi. Ton magicien a peut-être eu un petit incident technique, ou il aura été égaré par une de ces écoles révisionnistes. Mais *moi*, moi, je suis sous un véritable charme.

Kirila le considéra avec intérêt. À la faible lueur du brasier, elle constata qu'il n'était pas vraiment noir, comme elle l'avait d'abord cru, mais d'un violet sombre et chaud, plus soutenu que celui des monarques, de la teinte des ciels d'été au crépuscule, quand seules Véga et Altaïr brillent tout là-haut. Hormis cela, c'était un labrador retriever comme un autre.

— Ce doit être difficile d'être violet, dans la vie de tous les jours, dit-elle timidement.

Le chien s'irrita.

— Ce n'est pas une question de couleur. D'ailleurs, mon poil est plutôt joli, quand il n'est pas maculé de poussière à la suite d'un

pugilat avec une chauve-souris. En réalité, je ne suis pas un vrai chien. Je suis un prince. Un sorcier m'a transformé en labrador il y a dix ans.

— Un *jeune* prince ? demanda Kirila, soupçonneuse.

Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait ce genre d'assertion.

— Hélas, non, soupira l'animal avec un imperceptible sourire. Un très vieux prince. Assez âgé pour être ton grand-... enfin, ton père. Ce corps de chien est jeune, mais habité par un esprit de vieux. Seuls les sortilèges peuvent donner lieu à de telles situations. Le folklore des héros populaires... le prince transformé en crapaud, etc. (Il sembla ravi de ses observations, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que Kirila ne les avait pas comprises. Avec un soupir, il demanda :) Et quel est l'objet de ta Quête ?

— Le Cœur du monde.

En entendant sa réponse, le chien eut une très curieuse réaction. Son corps entier frissonna, de la tête à l'arrière-train, comme une corde vibrante soudain libérée de sa tension. Puis il s'ébroua, trottina jusqu'à la lisière de la clairière, fit demi-tour et revint s'asseoir en face de Kirila, tout tremblant.

— Emmène-moi avec toi.

Elle le contempla avec stupeur.

— Toi ? Pourquoi ?

— Parce que c'est là que je vais, pour enfin briser le charme qui fait de moi un chien. C'est le seul endroit au monde où je puisse y parvenir. Dans les tentes de l'Omnium.

— Les tentes de l'Omnium ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Elle ne m'a pas l'air très bien organisée, ton expédition, observa le chien avec ironie. C'est là que se trouve le Cœur du monde, dans les tentes de l'Omnium.

— Je l'ignorais ! s'exclama-t-elle avec ravissement. Comment sais-tu cela ?

— Oh, j'ai vu du pays, tu sais, je ne suis pas né de la dernière pluie. Si nous voyageons ensemble, je pourrais te protéger au cas où tu aurais l'intention de te disputer encore avec des chauves-souris, et toi...

— Je peux très bien me débrouiller...

— ... tu pourrais chasser pour moi et me faire la cuisine.

— Tu ne sais pas chasser ? s'étonna Kirila en regardant le corps musclé et puissant du labrador, et sa longue mâchoire.

— Je ne suis pas un chien, lui rappela-t-il avec hauteur. Je suis un prince, et je n'aime pas la viande crue. Il se trouve que j'ai un faible pour les œufs cocotte et la tarte aux pommes.

Kirila parut sceptique, mais elle demanda néanmoins :

— Tu connais le chemin qui mène aux tentes de l'Omnium ?

Il secoua la tête, ses soyeuses oreilles mauves remuant contre ses bajoues.

— Je sais seulement qu'elles se trouvent vers le nord.

— Vers le nord, répéta-t-elle, songeuse, en mâchouillant le bout de son poignard. Je l'avais deviné d'instinct.

— Tu tiens vraiment à te couper la langue ?

Elle rengaina sa dague d'un air absent.

— Comment t'appelles-tu ? Je ne peux pas continuer à t'appeler Chien tout le temps.

Le labrador baissa les paupières et marmonna quelque chose dans sa barbe.

— Comment ? Je suis désolée, je n'ai pas entendu.

— Chessie [1], dit-il avec amertume.

Kirila observa une fois de plus son arrière-train lisse et son large poitrail, et sourit. Elle ouvrit la bouche mais, sans lui laisser le temps de dire quoi que ce fût, Chessie déclara d'un ton sec :

Non. La seule vue d'un simple pion me fait horreur. Mais le sorcier y jouait tout le temps, et c'est lui qui m'a baptisé ainsi. Il trouvait ça drôle. Ha ! Ha !

Kirila voulut se retenir de rire, mais les coins de sa bouche se retroussèrent malgré elle.

— Il restait assis pendant des heures devant son maudit échiquier et me jetait sort sur sort, jusqu'à ce que je bouge les blancs, sans prendre la peine de m'expliquer les règles du jeu. Tu sais ce qui est pire que de rester nuit après nuit, ensorcelé, dans un château plein de courants d'air, sans même pouvoir remuer la queue, et, comble d'infortune, incapable de réussir une attaque italienne ?

— Non.

— Être *obligé* de rater une attaque italienne. C'était lui qui décidait de tout, selon son bon vouloir. Un jour, il m'a fait mat. Quand on est mat, le jeu est bloqué et aucun des adversaires ne peut gagner, donc le match est nul. Et il m'a jeté un bout d'os à ronger. En guise de dîner.

Kirila ne souriait plus.

— Avec le temps, j'ai appris à jouer. Avec le temps, on peut apprendre n'importe quoi. Mais je continuais à ne pouvoir déplacer *que* les pièces qu'il me faisait déplacer. Le savoir sans le pouvoir, ha, ha ! Comme c'était drôle à regarder. C'est pour cela qu'il m'a appelé Chessie.

La jeune fille se tenait assise, très raide.

— Tu dois bien avoir un autre nom, ton vrai nom, celui que tu portais avant que ce sorcier ne te métamorphose.

Le chien leva la tête et la regarda ; elle fut frappée par ses yeux. Ils étaient d'un brun clair, la couleur du sucre caramélisé, mais possédaient le velouté changeant des yeux noirs. Elle déchiffra dans ce

regard quelque chose de trop terrible et de trop solitaire pour être simplement appelé « douleur ». C'étaient les yeux d'un naufragé qui regardait derrière lui le lieu où serait engloutie l'Atlantide.

— Je ne m'en souviens pas, répondit-il d'une voix calme. Cela fait partie du mauvais sort. Je ne connais ni mon nom, ni mon royaume, ni ma famille. J'ignore tout de moi, hormis le fait que je suis un vieux prince.

Ils gardèrent le silence quelques minutes avant qu'elle n'osât toucher Chessie. Puis elle tendit la main et caressa son encolure ; ses doigts hésitants étaient délicats comme des gouttelettes de pluie.

— Nous les trouverons, dit-elle doucement. Nous trouverons les tentes de l'Omnium.

Ils demeurèrent longuement immobiles puis, sans rien dire, ils se préparèrent à dormir. Le vent soufflait encore, l'air sentait la mousse et le champignon moisi et, au loin, on entendait le tonnerre. Kirila aurait aimé garder une main contre la patte du chien pendant son sommeil, mais elle se souvint de la chauve-souris ensorcelée et se roula étroitement sous ses couvertures, de l'autre côté du feu.

La pluie tomba sans désemparer pendant toute la journée du lendemain et toute la semaine qui suivit. Ce n'étaient ni des averses diluviennes, ni une terrifiante tempête, ni même cette pluie uniforme qui donne l'illusion, lorsqu'on est sous les toits des mansardes solitaires, que l'on a de la compagnie. C'était un crachin glacial, morne et tenace, qui vous trempait jusqu'aux os, semblait à tout moment prêt à cesser pour reprendre aussitôt, et qui, même s'il s'interrompait brièvement, restait suspendu dans l'air, si humide que l'on savait qu'il s'agissait d'une simple trêve. Le chargement et les vêtements de Kirila dégouлинаient, et il n'est rien de plus désagréable que du velours gorgé d'eau. Malgré la capuche qu'elle avait tirée sur son visage, de petites rigoles se formaient au bout de ses longues mèches rousses et sur les flancs du cheval. Ce dernier n'y prêtait aucune attention et continuait à avancer, sa grande tête baissée. La fourrure de Chessie se macula de taches boueuses, et se mit à dégager une forte odeur de chien mouillé.

La route montait régulièrement, et souvent Kirila devait mettre pied à terre pour guider sa monture à travers les ronces ou franchir les rochers aux arêtes vives et inégales. Le paysage devait être magnifique ; toutefois, entre l'épaisse bruine grisâtre et les traîtres ornières dans lesquelles ils s'enlisaient fréquemment (on aurait cru de simples flaques d'eau mais elles cachaient en réalité de véritables cratères), ils ne voyaient rien de la vallée qu'ils laissaient derrière eux. Pour couronner le tout, l'une des bottes de la princesse était percée de deux petits trous ressemblant à la morsure d'une chauve-souris...

Chemin faisant, ils bavardèrent avec la franchise inattendue de voyageurs qui se découvrent des affinités. Kirila raconta à Chessie son enfance, le magicien, le jour où elle était tombée dans les douves, son impatience depuis qu'elle avait décidé de se lancer dans cette expédition.

— J'ai toujours eu le sentiment qu'il devait exister quelque part autre chose que la tapisserie et la chasse aux cailles. Bien que je n'aie rien à reprocher à ces dernières, dans leur contexte.

Elle lui raconta la salle d'apparat du château de Kiril, si douillette et chaude en hiver avec ses immenses cheminées, le dragon apprivoisé qu'on lui avait offert pour ses douze ans (« il venait de naître, il était tout petit »). Chessie, lui, se contenta de chanter des ballades, mais

d'une voix extraordinaire. Il était capable d'imiter avec une outrance risible presque n'importe quel accent, y compris celui d'un séraphin disputant à une buse la priorité entre deux nuages !

Ils ne croisaient jamais personne. Un jour, un cor de chasse retentit quelque part dans les bois avoisinants ; c'était un son ténu et étrange, qui ressemblait au cri qu'aurait poussé un élan phétyque. Les yeux de Kirila se mirent à briller. Elle cria taïaut en réponse, se dressa sur ses éperons et remua les bras. Le bruit diminuait.

— Vite, Chessie, suivons-les ! Je crois qu'ils se dirigent vers l'est.

— Ça ne nous intéresse pas, nous allons au nord.

— Mais nous pourrions peut-être échanger des vivres, ou partager un feu de camp, je ne sais pas.

— Avec une veillée et des chants au coin du feu, je suppose.

— Oh, arrête avec ta veillée ! Vite, avant qu'ils ne disparaissent. On n'entend déjà presque plus le son de ce maudit cor !

Quelques couinements leur parvinrent encore, puis plus rien, hormis le ruissellement de la pluie sur les feuilles et les rochers.

— Ils sont partis ! s'écria Kirila avec colère. (Elle jeta un regard noir à Chessie, la pluie ruisselant sur ses cheveux et au bout de son nez.) Ça m'aurait fait plaisir de parler à des gens, tu sais. Nous n'avons vu personne depuis plus d'une semaine.

— Tu devais bien te douter qu'il te faudrait t'aventurer dans des lieux déserts, non ?

— Mais je m'attendais tout de même à rencontrer *quelqu'un*. Un chasseur ou un bohémien, ou un bûcheron, que sais-je ?

— Il me semblait t'avoir entendue dire que tu aimais être seule ?

— Oui, c'est vrai. Mais pas complètement seule tout le temps. Ce serait agréable de parler à quelqu'un.

— Merci pour moi, répliqua Chessie, furieux. Si nous n'avons vu personne, c'est sans doute parce qu'ils ont tous assez de bon sens pour ne pas aller se fourrer sous une pluie battante !

Ils se boudèrent pendant presque deux jours, ne s'adressant la parole que pour se dire sur un ton glacial des choses comme : « Tu veux encore du lapin ou je le termine ? » ou : « Je fais le premier quart de garde, je n'ai pas encore sommeil. »

Quand Kirila abattait un pigeon ou une colombe, Chessie rapportait les victimes et les déposait à ses pieds avec une parodie de servilité canine des plus insolentes. Ils voyageaient à dix mètres l'un de l'autre, se frayant chacun un chemin sur le bas-côté à travers les ronces, ne profitant ni l'un ni l'autre de la route dégagée.

Enfin, la pluie cessa. La forêt, de plus en plus clairsemée, avait fini par disparaître totalement, et ils traversaient un plateau rocheux où seuls quelques arbres racornis et de rares touffes d'herbe sombre émergeaient tant bien que mal. Le soleil ne se montra jamais

franchement, jouant avec les minces nuages gris tel un vieux courtisan fatigué avec un éventail défraîchi.

L'après-midi du second jour de silence, alors que Kirila s'affairait à ôter les cailloux coincés dans les sabots de son cheval, elle déclara brusquement :

— J'ai bien compris que tu n'étais pas un chien.

— Je sais, fit Chessie en hochant la tête.

Ils repartirent, tous deux au milieu de la route, cette fois, se souriant timidement. Le cheval ramassa moins de cailloux et fut le premier soulagé de la réconciliation.

Le soir venu, Kirila prépara le campement. Il n'y avait que quelques étoiles et l'eau avait un goût saumâtre, mais la princesse chantonait malgré tout en étalant sa couche pour la faire sécher. Elle avait relevé ses longs cheveux en un chignon au-dessus de sa tête. Elle nettoya la marmite, alla chercher du petit bois pour le lendemain matin et disposa ses bottes trempées près du feu, après les avoir bourrées de vieux chiffons. Puis, ils s'assirent côte à côte et regardèrent les flammes rougeoyantes. Les yeux de Kirila étaient sombres et rêveurs, et un demi-sourire dont elle n'avait même pas conscience éclairait son visage. Un petit vent effleurait le triste paysage.

— Chante-nous quelque chose, Chessie, une histoire de chevaliers errants et d'épouvantables bêtes féroces.

C'était peut-être son premier souhait, mais elle sut y mettre les formes.

Chessie se gratta l'oreille d'un membre antérieur.

— Rien ne me vient à l'esprit, là, comme ça.

— Ce que tu voudras, alors.

Du bout de la patte, il repoussa une bûche au milieu du feu. Une étincelle jaillit sur le sol boueux et s'éteignit en fumant. Chessie la contempla tout en prenant la parole :

— Il était une fois une histoire qui se passait dans des temps à venir, assez proches, où la magie n'existait plus. Tous les héros étaient morts, et les hommes n'aspiraient plus qu'à être comptables et à oublier que des héros avaient même jamais existé. Les anciens dieux s'étaient enfuis et, de la terre, on n'entendait pas les lamentations des anges du paradis, car nul ne prêtait l'oreille. Jamais personne n'avait vu un elfe, ni un dragon, ni un farfadet, ni un lutin. Ni même un graouli. On ne jetait aucun sort...

— Qu'est-ce qu'un graouli ? demanda Kirila.

— C'est une sorte de minuscule dragon volant, dont on a longtemps cru l'espèce éteinte. Il est de couleur rouge vif, avec une longue queue pointue. On ne jetait aucun sort...

— Mais si l'espèce était éteinte...

— J'ai dit qu'on l'avait *crue* éteinte. Les gens sont d'une crédulité

inouïe. On ne jetait aucun sort...

— Mais quand ils...

— Kirila, tu veux connaître l'histoire, oui ou non ?

— Bien sûr !

— Alors *écoute*. On ne jetait aucun sort et on reprochait au clair de lune de n'être pas assez brillant pour que l'on puisse planter des flageolets à sa seule lueur. Les hommes préféraient les flatulences à la luminescence.

Kirila ouvrit la bouche pour dire qu'elle aimait bien les flageolets, puis changea d'avis et se carra plus confortablement contre son rocher.

— Il y avait un peintre, alors, qui n'aurait jamais dû naître à cette époque. Il s'était trompé de siècle, comme cela arrive fréquemment. Il voyait les couleurs, et les nuances des couleurs, et les nuances des nuances ; et, plus important, il voyait les formes des choses telles qu'elles étaient censées être, et non pas seulement telles qu'elles étaient réellement. Il peignait des femmes ravissantes ; tout le monde s'extasiait sur leur beauté, sauf justement celles qui servaient de modèles et qui, de retour chez elles, fondaient en larmes en se voyant dans leur miroir. Un beau jour, las de dessiner des jolies femmes, il s'enferma dans son atelier et se mit à peindre des formes que les muscles de sa main droite connaissaient, mais pas son esprit.

« Il peignit un lutin au clair de lune, délicat comme de l'écume de mer, avec des yeux d'une infinie mélancolie, tristes comme la mort, et des cheveux faits d'une fumée de cristal, si emmêlés qu'il était impossible de dire où l'un commençait et où l'autre s'arrêtait. Les spectateurs étaient saisis d'émotion, et un grand vide leur étreignait le cœur. Plusieurs personnes refusèrent même de sortir les nuits de pleine lune. Une délégation vint rendre visite à notre peintre. Ils ne lui demandèrent pas de ne plus peindre de lutins (ce n'était pas l'envie qui leur en manquait, et pourtant, sans trop savoir pourquoi, ils comprenaient qu'ils ne pouvaient pas exiger une chose pareille), mais ils le prièrent de peindre ce genre de créatures derrière des barreaux, en premier plan du tableau, de leur octroyer un peu de distance, et de laisser au public suffisamment d'espace pour respirer.

« Il obéit. Il peignit un dragon chevauchant la brume et crachant du feu, dissipant le brouillard même qui le portait, sa queue s'agitant et faisant voler les flammes en un ballet dément, frénétique et écarlate. Il peignit un petit dieu tombé du ciel et rattrapé au vol par un angelot adorable comme un cœur. Il peignit une licorne immobile dans la lueur de l'aube. Il peignit un diabolotin tout rouge aux sourcils noirs et épais, qui semblait vouloir vous attirer lascivement à lui jusque dans les enfers. Il peignit une jolie princesse aux pieds et aux mains si cruellement enchaînés que parmi les hommes les plus sensibles, plus

d'un eut l'esprit traversé de pensées héroïques. Et tous ces personnages, il les enferma derrière d'épais barreaux noirs, avec quelques silhouettes minuscules esquissées au premier plan, qui les regardaient.

« En voyant ces tableaux, les gens furent rassurés par les barreaux et discutèrent avec force hochements de tête perspective, couleurs et composition géométrique. Les très jeunes enfants que l'on amenait à l'exposition riaient en montrant les toiles du doigt et en zézayant "zoo, zoo" ou bien "nimal". Mais tous les enfants un peu plus grands, approchant de l'âge de raison, pleuraient devant les peintures, et nulle promesse de sucettes, de câlins ou de tours de manège ne parvenait à les consoler. L'un d'entre eux, un petit garçon aux bras tout maigres et mangés par les piqûres de moustiques, bomba son ventre rond d'un air de défi et cria à l'artiste : « Pourquoi t'as fait ces petits bonshommes dans des cages noires ? Ils ne pourront jamais en sortir ? »

Kirila s'agita, mal à l'aise, et jeta un coup d'œil à Chessie. Il s'était imperceptiblement tourné dos au feu et elle ne put distinguer de lui qu'une silhouette sombre aux reflets violets, parfaitement immobile. Après un long silence, elle murmura :

— Mais dans notre monde, il y a encore de la magie.

Chessie s'allongea, repliant ses pattes sous son corps. Il se mit à mordiller les os de lapin qui restaient du ragoût, s'aidant des pattes boueuses qui autrefois avaient été les bras d'un prince.

— Oui, dans notre monde, il y a encore de la magie.

Peu après, il s'endormit et ronfla doucement. Mais Kirila resta longtemps éveillée dans ses couvertures humides, à contempler les quelques étoiles qui scintillaient faiblement dans le ciel.

Le lendemain matin, ils atteignirent le bout du chemin. À diverses reprises, déjà, Kirila et Chessie avaient perdu sa trace et tourné en rond en se chamaillant gentiment jusqu'à ce qu'ils tombent dessus à nouveau ; mais cette fois-ci, il se terminait proprement par une ligne droite, comme si quelqu'un l'avait découpé avec une paire de ciseaux. À quelques centimètres de la lisière, solidement fiché dans le sol durci, un vieux panneau de bois lessivé par le temps donnait quatre directions. L'une des flèches indiquait le chemin par lequel ils étaient arrivés et disait : *Royaume de Kiril*. Celle qui allait vers l'est proclamait : *Briarchin Gren*. Les lettres du panneau braqué vers l'ouest étaient illisibles, trop effacées. Toutefois, Kirila passa son doigt sur les anciennes indications et crut y déceler un « n ». La dernière flèche disait simplement : *Nord*. Le panneau était maculé de crottes d'oiseaux.

— Briarchin Gren, Briarchin Gren, marmonna la princesse en déroulant sa carte parcheminée. (L'humidité en avait délavé l'encre.) J'ai l'impression que nous avons atteint l'extrémité du Monde connu.

— Ou du moins, connu de celui qui a dessiné la carte, observa Chessie. De quand date ce document ?

— Il n'est pas daté, mais au toucher, je devine qu'il est ancien. Je l'ai trouvé dans la bibliothèque du château et il est signé d'un nom local. Les tracés ont dû être établis d'après des voyages de membres de la famille, ou quelque chose comme cela. Mais même le magicien n'avait pas de meilleure carte du Nord. Ou en tout cas, il ne l'a pas retrouvée.

— Il en avait forcément une, fit le chien avec aigreur. Ils en ont toujours. C'est cela l'ennui avec les vieux serviteurs. Ils sont impertinents.

— Ah, voilà Briarchin Gren, près du bord de la carte. Apparemment, c'est une ville où l'on fait un commerce de fourrure. (Sa voix s'éteignit sur les trois derniers mots. Elle étudiait intensément le document, le tenant à deux mains pour éviter qu'il ne s'enroule.) Je vois le plateau... et la fin de la route. Plus au nord, il y a une rivière, mais qui ne porte pas de nom. Et après cela, plus rien.

Elle examina la carte encore quelques instants, avec d'épouvantables plissements d'yeux. Elle sera myope, en vieillissant, songea Chessie. Puis la princesse roula le parchemin d'un geste décisif.

— Nous n'irons pas à Briarchin Gren, déclara-t-elle. J'ai entendu parler de ces cités commerçantes. Quelques maisonnettes de pierre, trois misérables carcasses sur un marché et de la mauvaise bière. Ce n'est pas là que nous trouverons le Cœur du monde.

— Mais tu y verras peut-être des gens à qui parler ? suggéra sournoisement Chessie.

Elle fit comme si elle ne l'avait pas entendu.

Ils continuèrent leur route vers le nord, et le plateau commença progressivement à redescendre.

Pendant la semaine qui suivit, le voyage fut plus agréable. Le sol devint fertile et moins rocailleux, et les fleurs sauvages d'été, réduites auparavant à de pauvres épervières orange, laissèrent place à de luxuriants lis jaunes et à des saponaires. Kirila en cueillait de grosses poignées et se servait des feuilles en guise de savon. Des arbres apparurent à nouveau, d'abord isolés, puis en petits fourrés. Les fourrés devinrent des taillis, les taillis des bosquets, et les bosquets des massifs acceptables. Enfin, les massifs se rapprochèrent imperceptiblement les uns des autres et Kirila finit par chevaucher dans une forêt émaillée de nombreuses clairières, et où chaque arbre était assez éloigné du suivant pour laisser filtrer le soleil entre les feuillages et projeter des ombres mouchetées sur le sol. Celui-ci était tapissé de mousse, de feuilles mortes desséchées et d'aiguilles de pin, dont la senteur puissante et pure faisait vibrer les narines de Kirila. Des passereaux gazouillaient toute la journée et voletaient d'arbre en arbre à leur passage, zébrant l'air de petits éclairs bariolés. Chessie faisait la grimace devant les paires de billes brillantes qui les observaient, perchées sur leurs troncs renversés, et les oiseaux clignaient solennellement des yeux avant de disparaître dans un froissement d'ailes au-dessus des bouquets de bruyère. À défaut d'être enchantée, la forêt était aussi parfaite que peut l'être une forêt.

En chemin, Kirila chanta avec entrain, changeant brusquement d'octave si elle devait sauter plus de deux notes à la fois.

*Oh, m'oublieras-tu, preux chevalier,
À l'heure de partir en croisade ?
Quand sonneront les trompettes,
Quand les bannières flotteront au vent,
Oh, oublieras-tu ta gente dame ?*

— Il va l'oublier, déclara Chessie.

— Peut-être pas, répondit Kirila avec sérieux. Peut-être est-il sincère. Écoute la suite, ça s'améliore.

— Ta voix aussi ?

*Je serrerais contre mon cœur, ô ma mie,
Ton ruban de velours émeraude,
Et le temps paraîtra moins long,
D'ici nos retrouv...*

Elle s'interrompit et tira violemment sur les rênes. La stupeur ôta toute expression à son visage et elle resta bouche bée, figée en une posture contemplative dénuée de tout royal maintien. Devant elle, un petit homme se tenait au milieu de la clairière ensoleillée. Il la contemplait d'un air non moins ébahi.

Il devait mesurer un mètre vingt de haut, et c'était le personnage le plus rond qu'elle eût jamais rencontré. La petite tête qui émergeait de son torse gras et sphérique le faisait ressembler à un melon animé, ou à un bonhomme dessiné par un enfant de quatre ans. Ses membres paraissaient grêles sous la tunique à capuche et à manches longues qui descendait jusqu'au sol. Celle-ci était d'un rouge écarlate, vif comme le soleil couchant ou une pomme au sucre. Un large B était cousu sur le devant du vêtement. Le petit homme regardait Kirila, la bouche comme un zéro au milieu de sa tête ronde. Il avait l'air parfaitement ridicule. Puis il se précipita en avant et saisit la bride du cheval. Kirila tira son poignard, mais il ne sembla rien remarquer.

— Quelle Saveur ? demanda-t-il d'un ton pressant.

Kirila le considéra d'un air stupide.

— Quelle Saveur ? répéta-t-il, si avide de connaître la réponse qu'il se dressa sur la pointe des pieds et faillit grimper sur l'encolure du cheval. (L'animal fit un écart nerveux.) Haut, Bas, Etrange, Charme ? Qui êtes-vous ? À quel clan appartenez-vous ?

— Je suis la princesse Kirila, du royaume de Kiril, au sud du pays, et je fais une Quête royale !

— Mais quelle est votre Saveur ? Vous ne seriez pas... du Fond ?

— Certainement pas ! rétorqua-t-elle sans comprendre de quoi il s'agissait, mais confusément offusquée.

— Oh, fit le petit homme en lâchant la bride et en reposant les talons par terre. Pendant un instant, j'ai cru... cela aurait été une telle coïncidence... mais je suppose que... enfin, j'ai dû vous faire peur.

Il adressa à Kirila un sourire d'une singulière douceur, sourire qu'il dédia ensuite à Chessie et au cheval.

— Je suis Ap, de la Saveur Basse. Soyez la bienvenue dans la forteresse des Quirks, princesse. Nous recevons peu de visites. Quel est l'objet de votre Quête ?

Kirila rengaina son arme. Le petit Quirk rondet n'y avait pas jeté un seul coup d'œil.

— Je cherche le Cœur du monde.

— Eh bien, vous n'auriez pas pu mieux tomber. Vous trouverez

toute l'explication du Cœur du monde au bout de ce chemin, dans la forteresse.

Kirila suivit Ap, vaguement déçue de découvrir que sa Quête arrivait déjà à son terme... au bout du premier été ! Ils traversèrent un épais bosquet, puis franchirent une petite rivière et descendirent le long d'un sentier sinueux baigné de soleil. Chessie trotta derrière, reniflant tout autour de lui, bondissant après des lapins, bref, faisant semblant, pour des raisons qui lui étaient personnelles, d'être un chien.

La forteresse n'était guère impressionnante. Elle consistait apparemment en une petite enceinte carrée composée de pieux émoussés par les intempéries et passablement avachis. Les fissures dues à la moisissure du bois avaient été malhabilement comblées d'un clayonnage enduit de torchis, dont la plus grande partie s'était écroulée une fois séchée. La moitié supérieure d'une épaisse tour de pierre haute d'un ou deux étages émergeait du rempart. Aucun étendard n'y flottait ; elle n'avait ni créneaux, ni fenêtres.

Ap poussa la grille qui s'ouvrit avec un grincement et ils pénétrèrent dans une cour de terre battue.

— Vous pouvez attacher votre monture ici, princesse, devant l'abreuvoir. Quant au chien... Je suppose qu'il est propre ?

Sur l'encolure de Chessie, la fourrure se dressa et Kirila répondit hâtivement :

— Ce n'est pas un...

À cet instant, Chessie bondit sur elle et lui lécha la main en gémissant ; elle lut un avertissement muet dans ses yeux couleur caramel.

— ... un problème, conclut-elle, il a l'habitude d'être à l'intérieur. Il vient avec moi.

Elle contempla Chessie, perplexe.

— Très bien, fit Ap.

Ils franchirent le seuil de la tour et se trouvèrent dans une pièce unique, austère, légèrement humide. Par terre, en plein milieu, un large trou béait, tapissé de briques. Une échelle en bois disparaissait à l'intérieur.

— Où mène ce passage ? interrogea Kirila.

— À la forteresse. Vous croyiez que c'était cela ? Ô mon Dieu, non. Nous vivons à un niveau inférieur d'un point de vue spirituel et physique. Plus proche de la Vérité, si l'on peut dire. Voulez-vous que je vous aide à descendre, princesse ?

— Non, ça ira, répondit Kirila sans conviction.

— Et le chien ? demanda Ap. (Il ajouta avec espoir :) Peut-être la descente sera-t-elle trop difficile pour lui ? Il pourrait attendre ici ?

— Non, Chessie se débrouillera, lui aussi. Passez devant.

Ils descendirent l'échelle. Malgré ses quatre pattes, Chessie montra une agilité inattendue qui donna envie de rire à Kirila. Elle se retint toutefois, de crainte de lâcher son poignard qu'elle tenait entre les dents. Elle avait conscience du côté un peu spectaculaire de sa posture, mais il lui fallait ses deux mains pour s'agripper aux barreaux de l'échelle.

Ils atteignirent un sombre tunnel de pierre qui descendait en une pente abrupte. Pour rester perpendiculaire, il fallait se pencher en arrière et faire reposer le poids du corps sur les talons. La galerie ne faisait qu'un mètre trente de haut et Kirila, qui mesurait presque quarante centimètres de plus, devait également ployer les genoux et courber la tête en avant, ce qui rendait sa progression pour le moins désagréable. Son poignard dans une main, cramponnée de l'autre à la fourrure de Chessie, elle réfléchissait à la meilleure façon de demander au labrador, tout en ménageant la susceptibilité d'Ap, s'il saurait tuer sur commande, lorsqu'elle aperçut une pâle trouée de lumière au bout du souterrain ; celle-ci se transforma bientôt en une fenêtre découpée dans la pierre. Kirila lâcha la crinière de Chessie et se pencha par l'orifice en poussant un cri de joie.

Les yeux ronds d'Ap se mirent à briller.

— On ne voit pas l'extrémité du plateau quand on arrive de la forêt ; le panorama surprend toujours les visiteurs.

Le tunnel avait été creusé dans une roche compacte qui ressemblait à une falaise abrupte. La fenêtre surplombait une large saillie rocheuse et offrait une vue magnifique sur la vallée. Une rivière émeraude serpentait au pied de la falaise et se déversait en un jet argenté sur des rochers moussus. Sur l'autre rive, émergeait une impeccable rangée d'ormes, dont les feuillages remuaient au vent tel un large ruban vert. Ils projetaient des ombres sur les petits étangs qui luisaient au soleil.

Kirila se pencha davantage ; Chessie poussa un grognement inquiet et attrapa entre ses dents les pans de sa tunique. La vertigineuse falaise était lisse, et parsemée sur toute sa hauteur de fenêtres basses et étroites, jusqu'à la rivière. Juste en dessous de Kirila, une ouverture beaucoup plus large que les autres avait été pratiquée en forme d'arc.

Chessie tira sur sa tunique et Kirila tomba durement en arrière.

— Votre chien vous est très attaché, remarqua Ap.

— Oui, répondit Kirila d'un air ennuyé en brossant ses manches. Je l'ai eu quand il n'était encore qu'un petit chiot tout gémissant, on aurait dit un rat noyé. C'était l'avorton du lot, vous comprenez.

— Comme c'est attendrissant, dit Ap.

Chessie releva le museau d'un air digne, les oreilles aplaties contre sa tête.

La galerie débouchait sur une grande salle, d'une impressionnante hauteur sous plafond. L'immense fenêtre en arc laissait pénétrer la

lumière du soleil et on entendait le ruissellement de la rivière, en contrebas, dont l'écho de baryton résonnait dans toute la pièce. Dès qu'Ap, Kirila et Chessie émergèrent du souterrain, clignant des yeux, ils furent entourés de Quirks qui interrompirent leurs divers travaux pour venir s'empressez autour d'eux. Leurs visages revêtaient la même contemplation béate.

Chaque Quirk avait la même petite tête ronde, le même ventre replet, les mêmes membres maigres, comme s'ils avaient été rajoutés au dernier moment à leur silhouette. Tous portaient des tuniques à capuche, rouges, vertes ou bleues, et sur chacune était cousu un large B, un H, un E ou un C. On aurait dit de petites grappes de jumeaux ou de triplés, ce qui d'ailleurs était le cas pour plusieurs d'entre eux. Certains restaient ramassés en groupes compacts et se tenaient la main. Un triplet de deux H rouges et un B bleu toucha timidement, d'un doigt explorateur, les manches de la tunique jaune de Kirila. Rien d'autre, dans cette vaste et haute pièce, n'était jaune.

— Est-elle... ? murmura un C bleu à l'attention d'Ap, mais assez fort pour que tout le monde l'entende.

— Elle *dit* que non, chuchota-t-il à son tour, tout aussi audible.

Le C la contempla, son front bombé si plissé par sa douloureuse réflexion qu'on aurait dit un pruneau.

— De toute évidence, elle n'est pas C, dit-il enfin. Et elle ne ressemble à aucun Haut, Bas ou Étrange que j'aie jamais vu. À mon avis, elle n'existe même pas.

Sur ce, il lui tourna le dos, raidissant ses épaules dodues. Un murmure parcourut les autres Quirks.

— Et le chien non plus, ajouta le C par-dessus son épaule.

— Bien sûr que si, elle existe, fit Ap avec irritation. Puisqu'elle est là. Il faut donc trouver sa place. Le Modèle des Interactions trouve les places de *toutes* choses ; il suffit de reconstituer sa généalogie dans la bibliothèque.

Un autre murmure salua son discours. Un H bleu, plus petit que les autres, demanda à Ap d'une voix inquiète :

— Et si jamais... ce n'est qu'une supposition, hein, histoire de discuter, mais si le Modèle des Interactions ne pouvait pas justifier son existence ? Si elle ne figurait dans aucune généalogie ?

Il essuya son front de sa main dodue.

Ap hésita un bref instant, puis répondit avec fermeté :

— Elle existe. Si nous ne trouvons pas sa place dans le Modèle, alors c'est le Modèle qu'il faudra modifier.

Cette fois, un profond silence suivit ses paroles. Le petit H s'épongea de nouveau le front et jeta un regard furtif derrière lui. En bas, la rivière chahutait et gazouillait gaiement. Une pierre roula le long de la falaise en produisant un crissement strident.

— Descendons à la bibliothèque, déclara Ap.

Il prit Kirila par la main et la conduisit vers l'une des galeries latérales. Elle hésita brièvement, puis remarqua l'expression du petit homme : il était concentré, absorbé, et empreint d'une étrange dignité. Brusquement, elle eut la vision de son magicien penché sur ses grimoires et ses précis d'alchimie tout en haut de sa tour austère, le soleil déclinant balayant le sol de pierre en un embrasement radieux. Elle eut l'impression étrange de recevoir un coup entre les omoplates, comme un coup d'épée, et elle se laissa guider par Ap. Chessie ne la lâchait pas d'une semelle, et tous les Quirks leur emboîtèrent le pas, s'entassant dans l'étroit tunnel en une procession bigarrée et bosselée.

Toutes les pièces de la forteresse étaient construites contre la façade de la falaise, et les fenêtres, en plein sud, donnaient sur la rivière. Kirila se tordait le cou pour ne rien rater, essayant de ralentir la progression déterminée de son guide qui se dandinait tout en marchant. Ils traversèrent une salle à manger parée de longs bancs de bois et d'une table à tréteaux ; une cuisine avec une grande cheminée en pierre et des conduites d'aération qui devaient mener quelque part dehors ; une vaste et sombre salle avec trente paillasses proprement alignées les unes à côté des autres, les couvertures soigneusement pliées au carré ; une buanderie ; un atelier de tonnellerie, un de poterie. À mesure qu'ils avançaient, d'autres Quirks abandonnèrent qui sa fabrication de bougies, qui son repassage, qui sa cuisine ou son ménage, pour se joindre à la remuante procession. Kirila rengaina son poignard à mi-chemin ; aucun des étranges petits bonshommes n'était armé, et la forteresse lui apparaissait plutôt maintenant comme une sorte de monastère, bien qu'elle n'eût jamais vu de moines vêtus de robes aux couleurs si vives. Quoi qu'il en soit, il aurait été très malvenu de brandir des armes dans un monastère, si loufoque soit-il.

Dans une longue et étroite salle du niveau le plus bas, des fentes avaient été pratiquées dans le mur. Des cordes attachées par des chevilles plantées dans la roche disparaissaient à l'extérieur, le long de la falaise.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kirila.

— De la bière, princesse ; nous faisons notre propre bière, répondit Ap, l'esprit ailleurs. Nous la gardons au frais dans la rivière.

Chessie admira malgré lui l'ingénieux dispositif.

La bibliothèque était une gigantesque caverne de pierre aux multiples croisées que l'on pouvait fermer pour se protéger de la pluie ou du crachin de la rivière. Quelques tables massives en pierre étaient disposées çà et là, et tout le reste de la pièce était encombré de parchemins. Il y en avait des caisses, des sacs pleins, des étagères entières, et dans les coins s'amoncelaient des montagnes de manuscrits roulés et noués de rubans effilochés et jaunis. Le sol en était jonché,

on en avait jusqu'aux chevilles. La bibliothèque était envahie par le bruyant babil de la rivière et imprégnée de l'odeur de la pierre chauffée par le soleil estival.

Kirila se fraya un chemin en essayant de ne rien écraser. Ap la conduisit cérémonieusement jusqu'à trois corpulents Quirks en train de trier des parchemins sur une table. Ils la considérèrent avec une distraction solennelle. Les autres Quirks restèrent respectueusement à proximité du tunnel, se bousculant, jouant des coudes et chuchotant : « Je ne vois rien », ou : « Ne poussez pas. »

Ap s'inclina.

— Messieurs, je vous amène une visiteuse. La princesse Kirila de Kiril. Et voici, princesse, nos chefs de projet : le baryon bibliothécaire.

Kirila courba la tête devant le premier des trois petits hommes.

— Monsieur Baryon.

— Non, non, murmura Ap en la tirant par la manche. Baryon est le nom de la triade. Leurs noms respectifs sont Slee, Kap et Dal.

Kirila leur adressa le charmant sourire que sa nounou lui avait enseigné en cas de situation sociale délicate.

— Pardonnez-moi, messieurs ; vos habitudes me sont étrangères.

— Quant à nous, mon enfant, il n'est pas une particule de cet univers que nous ignorions, entonna Slee en tendant le cou pour mieux la regarder. Soyez la bienvenue. Connaissiez-vous votre Saveur ?

— Je ne suis pas une Quirk, monsieur.

— En ce bas monde, tout élément, si insignifiant soit-il, a sa place dans le Modèle des Quirks, déclara sentencieusement Kap. (Sa voix était la réplique de celle de Slee, une voix qui se déployait avec emphase.) Tout est lié plus ou moins étroitement par les Quatre Interactions.

Kirila remarqua une plaque sur le mur, où l'inscription suivante était gravée dans l'ambre : *La vie a ses Hauts et ses Bas, mais son Charme agit pour expliquer l'Étrange.*

— Ce sont les Quatre Interactions ? demanda-t-elle en montrant la plaque du doigt.

— Non, non. Ce sont les Saveurs élémentaires, les clans, répondit Dal avec patience. (Il plaça les extrémités de ses doigts dodus les unes contre les autres devant sa poitrine, et s'adossa.) Voyez-vous, toutes les existences sont unies par ces liens de parenté originels. Certes, la plupart des gens ont oublié cela depuis longtemps ou ne l'ont même jamais su. Les Interactions sont ce qui régit leurs liens : liens Forts, liens Faibles, liens Électromagnétiques (ceux-ci sont essentiellement sexuels, l'accouplement, et caetera) et enfin la Gravité.

Il prononça ce dernier mot d'un air vaguement dédaigneux, et ajouta :

— Les Quirks se soucient assez peu de la Gravité, phénomène social

auquel on a attribué une importance disproportionnée. La plupart des amitiés ne sont pas affectées du tout par cette Interaction, et quant à...

— N'y avait-il pas... N'y a-t-il pas un cinquième clan ? interrompit Kirila, intéressée. Ap a parlé de... d'un clan... « Fond ».

Le baryon pivota sur son siège avec un parfait ensemble et jeta un regard menaçant au malheureux Ap.

— Non, il n'y en a pas, répondit Kap d'une voix forte. Il y a quatre Saveurs chez les Quirks. *Quatre*. Personne n'a jamais pu prouver qu'il existait un cinquième clan. N'est-ce pas, Ap ?

— Il y a des lacunes dans la généalogie, dit Ap d'un air pitoyable.

— Qui seront comblées en temps voulu par les ramifications de notre Modèle. Ne crois-tu pas cela possible, Ap ?

Ap ne répondit pas et regarda par terre. Ses pieds dépassaient à peine sous le renflement rouge vif de son ventre. Le baryon bibliothécaire le considéra encore quelques instants d'un air mécontent, trois paires identiques de sourcils froncés et de mâchoires serrées, puis se tourna vers Kirila.

— Venez, dit Slee. Nous allons trouver votre place. Vous êtes sûre que vous ne connaissez pas votre Saveur ?

— Amère, souffla Chessie, si doucement que seule Kirila l'entendit, et elle fit semblant de n'avoir rien remarqué.

— Mon arrière-grand-mère était une Campbell, hasarda-t-elle.

— Eh bien, c'est un début ! Quel était le nom de jeune fille de votre mère ?

Pendant une heure entière, chacun des membres de la triade consulta des parchemins, dressa des arbres généalogiques. Ils posèrent à Kirila des questions sans fin : « Comment s'appelle le fils de la fille aînée de votre cousin issu de germains du côté maternel, déjà ? », ou : « Votre grand-tante avait-elle le même genre de métier à filer que sa mère, et à quelle vitesse était-elle capable de filer ? », ou : « Comment réagissait votre père lorsqu'il se trouvait dans une cave à liqueurs ? » À cette dernière question, elle ne put que répondre : « Il aimait le calvados, cul sec », et le baryon bibliothécaire hocha cérémonieusement du chef. Ap apporta sa contribution en ramassant humblement les parchemins et en les rangeant sur les étagères, à mesure que les chercheurs s'en désintéressaient.

Enfin, Slee annonça :

— La recherche est terminée et les résultats sont concluants. Vous êtes de la Saveur Charme. Nous avons eu du mal à débroussailler tout cela. Certains de vos parents ont vécu très longtemps, princesse, et leurs filiations sont difficiles à déterminer, comme par exemple votre grand-oncle Jay. Mais vous êtes résolument du Charme. C'est d'ailleurs évident, ajouta-t-il avec une galanterie maladroite.

Kirila fit une révérence.

— Je vous remercie. Je suis très heureuse de savoir cela. Mais j'aimerais, si je le puis, vous demander encore une chose. Quand j'ai rencontré lord Ap dans la forêt... ou devrais-je dire frère Ap ? Sommes-nous dans un monastère ?

Les quatre hommes éclatèrent de rire en renversant la tête, d'un rire énorme et puissant qui résonna de leur ventre corpulent pour se mêler au flux sonore de la rivière.

— Non, princesse, répondit Slee en s'essuyant les yeux. Je comprends que vous ayez pu être induite en erreur, car il est vrai que nous menons une existence austère, et nous ne sommes pas une institution mixte. Mais loin de nous soucier des superstitions de la religion, nous nous intéressons uniquement aux faits documentés et prouvés concernant la marche du monde. Vous pouvez vous adresser à nous par nos prénoms.

— Je vois, dit Kirila tout en se demandant ce qu'elle voyait au juste. Alors, Slee, laissez-moi vous poser une question. Lorsque nous avons rencontré Ap dans la forêt, il a dit que je trouverais ici des explications sur le Cœur du monde. Dans la forteresse. Possédez-vous une mappemonde, ou des cartes qui pourraient nous mener jusqu'aux tentes de l'Omnium ?

— Je n'ai jamais entendu parler des tentes de l'Omnium, dit Slee. De quoi s'agit-il, d'un campement ? D'un lieu de villégiature ? Nous prenons rarement des vacances, princesse, notre travail est trop important. Ap avait raison : le Cœur du monde *est* expliqué ici, ou du moins la clé de sa signification.

Il sourit à Ap, qui parut successivement soulagé, puis circonspect, puis ravi, le tout si rapidement que l'on aurait dit un paysage balayé par un nuage un jour de grand vent.

— La clé de sa signification, répéta Kirila, songeuse. Quelle est-elle ?

— C'est très simple : organiser.

— Organiser ? Organiser quoi ?

Pour elle, le terme évoquait confusément l'idée d'une manifestation, d'un voyage.

— Organiser l'univers, expliqua Slee. Comprendre les plus infimes de ses éléments, sans se laisser influencer par ses sentiments ni par des préjugés.

Kirila réfléchit quelques instants, tirant d'un air absent son poignard de son fourreau pour en mâchonner la pointe, l'esprit entièrement accaparé par cette nouvelle idée. À travers les fenêtres, les rayons obliques du soleil couchant incendiaient les parchemins disséminés sur le sol. L'odeur du papier, ancienne et mystérieuse, restait en suspens dans l'air chaud.

— Je vais vous demander une faveur, messieurs, dit-elle

cérémonieusement en les regardant chacun à son tour. Accordez-moi le privilège de demeurer chez vous quelque temps, et d'étudier ces Interactions par moi-même.

— Avec plaisir, princesse, répondit Slee sans hésiter.

Sur ce, les quatre Quirks se disputèrent pour savoir si leur invitée devrait commencer par apprendre les lois des mariages entre Saveurs telles qu'édictees dans le Livre de Tarn, ou en s'entraînant à des exercices de généalogie, que Kap se proposa de rédiger sous forme de cahier avec réponses au verso.

Kirila rengaina son poignard et ajouta d'une voix implorante, en se tournant à demi vers Chessie :

— Je ne m'attarderai pas trop longtemps, messieurs, et je tâcherai d'en apprendre autant que possible pendant mon séjour. Je pense rester environ un mois, tout au plus. Alors, il faudra que je me remette en route.

Le labrador lui tourna le dos, leva sa queue pourpre et contempla le mur d'un œil froid.

Assise sur le rebord d'une fenêtre de la bibliothèque, Kirila fredonnait – faux, comme d'habitude – tout en déchiffrant laborieusement un parchemin si vieux que toute la marge de gauche s'était décomposée en une fine poussière jaunie sur sa jupe de satin. Une bouteille de bière à moitié vide d'où suintaient des gouttelettes glaciales était posée à côté d'elle. À ses pieds, gisaient d'autres manuscrits moisis encore enroulés, que personne n'avait jamais lus ni catalogués dans le Registre de l'Organisation. Ce dernier était ouvert sur la table de pierre, à quelques mètres de là.

Ap écrivait dans le Registre, d'une calligraphie minuscule et ourlée qui épuisait ses pauvres yeux. Ça et là, il agrémentait une majuscule d'enluminures abstraites et ouvragées, dont les arabesques gênaient la lecture du paragraphe suivant. Chessie rongait des os, allongé par terre au milieu des parchemins. Sous la fenêtre, la rivière, moins haute qu'à l'accoutumée dans l'air sec de l'été, s'agitait et chantait.

Kirila était heureuse. Cela faisait près de quatre semaines qu'elle était à la forteresse et, à force de les remâcher et de les répéter à voix basse, elle avait fini par maîtriser les différentes classifications des types d'Existences, et des Interactions par lesquelles elles influaient les unes sur les autres. Elle apprenait lentement, mais mémorisait tout avec une remarquable précision. Kirila s'aperçut qu'elle éprouvait une excitation et une satisfaction inattendues à remplir le Modèle des Interactions de petites bribes de renseignements généalogiques. La lignée qu'elle était en train de reconstituer à cet instant précis était particulièrement fascinante car elle renfermait, à son origine, l'accouplement d'un Haut et de l'une des redoutables et belliqueuses Anti-Quirks. Kirila imaginait une jeune fille d'une beauté sombre, barbare et farouche, et projetait des aventures tumultueuses qui, lorsqu'elle les raconta à Ap, lui firent plisser ses yeux de myope d'un air dubitatif. Elle se découvrit également des liens de parenté avec le célèbre prince Lepton, qui avait défié l'Interaction Forte et tracé sa propre voie dans l'Existence.

Parfois, Kirila tombait sur une idée qui donnait la réponse à des questions qu'elle se posait depuis l'enfance, et un petit frémissement lui parcourait alors le corps, depuis le bout des orteils jusqu'à la racine des cheveux. Son parrain le magicien avait toujours eu des opinions très traditionnelles quant à l'éducation, s'attachant essentiellement

aux modes rhétoriques classiques et aux verbes irréguliers, et ce frisson lui avait été jusqu'alors inconnu. Dans ces moments-là, elle s'efforçait de déterminer, pour sa propre gouverne, sous quelle rubrique l'idée en question pourrait être introduite dans le Modèle des Interactions, puis elle avalait une longue gorgée de bière fraîche et se demandait sérieusement dans quelle mesure Ap pouvait avoir eu raison à propos du Cœur du monde.

Reposant soigneusement le parchemin, elle prit quelques notes dans le carnet qu'elle avait sur les genoux. Chessie finit son dernier os de caille et leva les yeux.

— Je pense, dit-il à voix haute, qu'il est temps de reprendre la route.

Kirila tressaillit et jeta un coup d'œil à Ap. Indifférent à tout le reste, le Quirk était penché sur le Registre de l'Organisation.

— Je croyais que tu ne voulais révéler à personne ici que tu n'étais pas un chien, murmura-t-elle.

— Cela fait un mois que nous sommes là, dit Chessie en élevant la voix sans s'émouvoir. Et tu as appris ce que tu voulais apprendre. Tu sais tout sur les Quatre Interactions et sur l'Organisation. Il est temps de partir.

Kirila jeta un nouveau coup d'œil en direction d'Ap. Le petit homme fronçait les sourcils sur son travail.

— Après tout, cria le labrador, tu avais dit qu'on ne resterait qu'un mois.

— Dites-moi, princesse, fit Ap en refermant le Registre. Ne pourriez-vous pas empêcher votre chien d'aboyer ? La bibliothèque n'est pas un chenil !

Les yeux de Kirila passèrent d'Ap à Chessie, revinrent vers Ap, puis se posèrent de nouveau sur Chessie. Ses pupilles caramel tournées vers elle, il attendait.

— Impossible de se concentrer, ajouta Ap du ton de celui qui se sent dans son droit. Comment voulez-vous que l'on travaille dans un tel vacarme ? Peut-être qu'il veut sortir, cet animal ; il connaît le chemin, non ? Allez, mon vieux, va courir après les lapins. Là, bon chien, va, va-t'en.

Chessie s'étira paresseusement, s'approcha d'Ap avec nonchalance et s'assit à ses pieds sur son arrière-train.

— Vous savez, dit-il au Quirk avec le plus grand sérieux, le réductionnisme est une philosophie extrêmement limitée.

— Il mord ? demanda Ap en faisant un pas en arrière.

Je n'ai pas vraiment peur des chiens précisément – merveilleux témoignage de l'Organisation – mais je suis un peu mal à l'aise quand ils aboient comme ça devant moi. Appelez-le, voulez-vous, princesse ?

— Chessie, dit-elle machinalement. Viens là, Chessie.

— Je me trouve très bien là où je suis, répondit l'intéressé. Même un labrador peut trouver que l'Organisation est un concept intéressant, dans l'absolu.

— Je vous en prie, princesse. Pourquoi aboie-t-il comme ça ? A-t-il faim ? Et s'il était devenu enragé ?

Les yeux d'Ap s'arrondirent encore, et il recula lentement vers la galerie, marmonnant quelque chose à propos d'une référence corroborante qu'il aurait oubliée au chevet de son lit, les lectures diverses étant si enrichissantes. Une seconde plus tard, il avait disparu.

Chessie revint vers Kirila.

— Ne sois pas si surprise, dit-il tranquillement. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi aucun d'eux n'avait remarqué ma couleur ?

— Je pensais qu'ils se taisaient par délicatesse. Ou peut-être, qu'ils n'avaient pas l'habitude de voir du violet... Il n'y en a nulle part dans la forteresse. Les seules couleurs ici sont le rouge, le vert et le bleu ; ils auraient pu croire que ton pelage était noir. Il est tout de même très sombre !

Chessie poussa un grognement qui ressemblait à un rire.

— Noir mon œil ! Ils ne le voient pas, c'est tout, pas plus qu'ils ne m'entendent parler. Dans leur monde, les sorts n'existent pas, ils n'ont pas leur place dans le Modèle. Vas-y, parles-en au baryon. Ou demande à Ap, s'il s'est remis de la frayeur que lui a causée le chien enragé.

Renonçant à trouver un os intact parmi le petit tas qui gisait par terre, il sauta sur le rebord de la fenêtre, inclina d'une patte délicate la bouteille de Kirila et se mit à boire.

— Mais il faut bien reconnaître une chose à l'actif des Quirks, remarqua-t-il entre deux gorgées. Leur bière est excellente.

Kirila mit le sujet sur le tapis pendant le dîner. Le baryon bibliothécaire était assis en face d'elle, de l'autre côté de la grande table. Il était difficile de séparer les trois compères. Dès que l'un d'eux s'éloignait des autres, il n'avait de cesse de les rejoindre. Les trois petits bonshommes mâchaient d'énormes bouchées d'un chevreuil un peu trop cuit. Ap était encore en train de travailler à la bibliothèque. Un grillage comme ceux que l'on trouve dans les poulaillers avait été installé à l'entrée de la galerie, « pour éloigner les bêtes sauvages ».

— Slee, dit Kirila négligemment, je voulais vous poser une question sur cette lignée que je suis en train de retracer.

Slee, qui saçait son assiette avec un morceau de pain, releva la tête avec empressement. Il adorait les questions.

— Je suis remontée jusqu'au prince Lepton, de la Troisième Ère, et

l'un des parchemins... Vous connaissez le prince Lepton ?

— Certainement, dit-il, offensé.

— Eh bien, ce parchemin décrit sa cour, et transcrit notamment quelques ballades qui y furent écrites par le trouvère attitré du prince, Agglutin. L'une d'elles, pour cithare et trois flûtes, commence ainsi :

*Sur les berges de la rivière
Où reposent les ancolies,
Un mauvais sort menace,
Tandis que gémit au loin...*

« Et caetera. Bref, j'en suis venue à me demander ce que dit la recherche à propos des sortilèges. De quelle Interaction sont-ils la manifestation ? Quelle est leur classification ?

Slee s'essuya les lèvres avec sa serviette, joignit les extrémités de ses dix doigts dans ce geste commun et propre au baryon bibliothécaire, et s'adossa majestueusement. Malheureusement pour lui, le long banc n'avait pas de dossier. Il se ressaisit en balançant ses jambes en un frénétique coup de ciseaux, heurtant violemment la quatrième côte de Chessie qui dormait sous la table. Le labrador poussa un cri, émergea de son repaire et alla s'allonger avec dédain à l'autre bout de la pièce, roulant des yeux exaspérés avant de refermer les paupières. Slee se redressa enfin grâce à une série de petits dandinements, et reforma de ses doigts une pyramide aérienne.

— C'est une question particulièrement intéressante, princesse, et Gar, le Quirk qui s'occupe des us et coutumes locaux, pourrait vous relater l'origine de ces mythes beaucoup mieux que moi. Par malchance, il est actuellement en congé sabbatique. D'après le point de vue physique de l'Organisation, la question ne se pose pas. La tradition orale dont découlent ces superstitions est si primitive et si diffuse que ses initiateurs n'en savaient pas assez sur les Interactions pour leur en attribuer une, aussi fantasque soit-elle.

Kirila parut perplexe, fronçant les sourcils et mâchouillant d'un air absent une tresse de cheveux auburn.

— Non, ce que je voudrais savoir, ce n'est pas à quoi *s'apparentent* les sortilèges, mais à quelle Interaction ces sortilèges *appartiennent* réellement. Laquelle des quatre Interactions régit les sorts et les enchantements ?

Le visage rondouillard de Slee, à l'instar de ceux de Kap et Dal, n'afficha aucune expression. On aurait dit trois balles de ping-pong en rang d'oignons. Puis Slee dit d'une voix très douce et emplie de tact :

— Mais, princesse, les sortilèges n'existent pas dans la réalité, bien sûr.

— Ils n'existent pas ?

— Voyons, imaginez un instant... Il n'y a aucune Interaction susceptible de les rendre possibles. La Gravité ne se préoccupe que de la formation de la loi et des institutions juridiques, dont à mon avis ces prétendus sortilèges ne peuvent faire partie. L'Électromagnétisme est exclusivement sexuel, c'est l'attraction de partenaires opposés en vue de l'accouplement... vous ne vouliez pas parler de ce genre d'enchantements, par hasard !

— Non !

— Eh bien, dans ce cas, il ne nous reste que l'Interaction Forte et l'Interaction Faible, or elles n'interviennent entre individus que sur de très courtes distances : par exemple, lorsqu'un chevalier assomme un ennemi avec son épée. De sorte que l'idée d'un « sortilège » ne fonctionnerait que si les têtes de l'enchanteur et de l'enchanté étaient constamment enchaînées, ou du moins à quelques centimètres l'une de l'autre. Mais il me semble, corrigez-moi si je me trompe, que d'après la croyance populaire, les sortilèges opèrent sur une vaste amplitude dans le temps et l'espace. De sorte que cela ne rentre pas dans le Modèle des Interactions, vous voyez. C'est contraire aux Lois de l'Organisation.

Kirila regarda Chessie. Il ouvrit les yeux et remua légèrement la queue.

— Mais Ap a dit une fois... Je veux dire, et si un jour vous découvriez une chose, une chose ou une... condition, qui ne trouvait pas sa place dans le Modèle ? Alors, c'est lui qu'il faudrait modifier, n'est-ce pas, pour y introduire cet élément nouveau ?

Slee fronça les sourcils.

— En effet, mais c'est peu probable. Les Quatre Interactions et les Quatre Saveurs ont été mises au point et étayées par des documents depuis maintenant des années, à travers des centaines de différentes recherches, et il est peu probable que l'on rencontre aujourd'hui un élément qui risquerait de bouleverser leur fondement. Bien entendu, si c'était le cas, ajouta-t-il à contrecœur, il nous faudrait modifier les concepts fondamentaux. Nous ne cherchons que la Vérité, vous comprenez ?

— Mais ici même... commença Kirila.

Elle s'interrompit et regarda Chessie. Il se vautra sur le flanc et entonna d'une voix forte :

*Il était une demoiselle, à Tywargest,
Ses joues étaient deux pétales de rose,
Ses lèvres vermeilles, sa beauté parfaite,
Mais elle avait une verrue sur le nez.*

— Mais qu'a donc ce chien, princesse, à hurler à la mort ? Il aurait

mangé quelque chose qui ne passe pas ?

— Cela m'étonnerait, fit Kirila d'un ton brusque, les mâchoires serrées.

Elle jeta un regard furibond à Chessie, qui roula sur le dos et continua, les quatre pattes en l'air :

*Sur son fier destrier, parut un chevalier,
De la demoiselle il tomba amoureux,
Car elle lui tournait le dos
Et il ne vit pas son nez.*

Il beugla encore quatre couplets, l'un d'eux agrémenté d'un refrain *a capella*, avant que les Quirks ne le mettent dehors avec un bol de gruau additionné de vermifuge.

Il pleuvait depuis deux jours ; c'était une petite pluie régulière qui tombait bien droit, poliment. On n'eut même pas à fermer les croisées de la bibliothèque. Par intermittence, la pluie cessait pour laisser apparaître un timide arc-en-ciel, puis elle reprenait, comme un enfant qui passe d'un jeu à un autre, des déguisements à saute-mouton. L'atmosphère de la grande pièce était agréable, douce et perlée à la lueur de la bougie, avec en toile de fond le bercement de la pluie et le chant de la rivière. L'air fleurait bon le suif et les feuilles mortes.

Kirila ne remarquait rien de tout cela. Elle passait quatorze heures par jour plongée dans des piles de parchemins à l'encre jaunie et aux bords racornis. Elle ne remarquait ni Ap ni Slee ni Dal qui venaient de temps à autre travailler quelques heures à la bibliothèque et souriaient, approuvant ce labeur. Elle ne voyait même pas Chessie, qui avait réussi à faire retirer le grillage en entreprenant une campagne de séduction assidue auprès d'Ap. Il ne l'avait pas lâché d'une semelle pendant toute une semaine, remuant la queue, lui léchant les mains et faisant retomber tristement ses oreilles dès que le petit Quirk quittait la salle. Naïvement, Ap était venu trouver Kirila à sa place habituelle sur le rebord de la fenêtre pour lui dire que les labradors retrievers devaient avoir une généalogie exceptionnellement bien équilibrée. Elle avait souri d'un air absent et s'était replongée dans ses manuscrits moisis. Les pointes de ses cheveux étaient tout abîmées à force d'avoir été mordillées.

Elle trouva ce qu'elle cherchait dans le dernier parchemin d'une pile particulièrement ancienne, reliée par les fils impalpables d'une toile d'araignée. On avait monté ces papiers de la réserve le matin même. Aux deux tiers de la page, était inscrite d'une écriture tremblante la référence suivante du bureau d'enregistrement de l'Église : *Lap-Alyn Wyr, fils aîné de Lap Jyn Gren et de Wyr, du clan des montagnes Fond. Mort de la maladie de la moucheture à l'âge de trois ans.*

Kirila sortit de sa bouche une mèche de cheveux mouillés et relut l'inscription. Sa première pensée fut : « Pauvre petit, j'espère que cette maladie n'est pas trop douloureuse. » Puis elle la lut une troisième fois, remua sur la saillie de pierre les muscles endoloris de ses cuisses et leva la tête. Il fallut un moment avant que ses yeux ne s'accoutument à voir au loin.

La bibliothèque bourdonnait de son habituelle assiduité. C'était un

son fait du froissement des pages, du crissement des plumes sur le papier et des craquements réguliers d'articulations. Ap était là, ainsi que le baryon bibliothécaire, deux C rouges et un B vert. Chessie dormait, allongé sous une table de pierre. Il dormait beaucoup, ces derniers temps.

— Ap, dit doucement Kirila. Venez voir, s'il vous plaît.

— Mmm.

— Ap, j'ai quelque chose à vous montrer.

— Han, han. Mmm. (Il leva les yeux, ennuyé.) Qu'y a-t-il ? Je suis plongé dans...

— Ap. S'il vous plaît.

Il s'approcha en la regardant curieusement. À la lueur grisâtre qui émanait de la fenêtre, son visage semblait tendu et empourpré. Sans rien dire, elle lui montra l'inscription du doigt. Ap se pencha pour la lire, se raidit, sortit une vieille paire de lunettes de la manche de sa tunique rouge et se pencha de nouveau. Il resta longuement immobile.

Lorsqu'il se redressa enfin, il ne regarda pas Kirila et se tourna de l'autre côté de la bibliothèque.

— Slee ! cria-t-il.

L'écho ricocha sur les murs de pierre. Personne n'élevait jamais la voix dans cette pièce. Le B vert sursauta et déchira un parchemin. Slee fit un gros pâté sur le Registre de l'Organisation et Chessie souleva paresseusement une paupière, à la manière d'un alligator.

— Regarde ça ! s'écria Slee avec colère en contemplant le Registre. (La tache d'encre s'étalait lentement sur le papier, prenant la forme d'un papillon bossu.) Maintenant, il va falloir que je recopie toute la page ! Qu'est-ce qui te prend, Ap ?

— Slee, viens ici ! ordonna Ap.

Kirila tressaillit à l'injonction stridente. Jamais encore elle ne l'avait entendu s'exprimer avec une intonation si glaciale. Le visage de Slee rougit de colère.

— Que diable...

— Viens. Regarde !

Ap saisit le manuscrit des mains de Kirila, qui le lui reprit sans réfléchir. Il la regarda et elle eut un mouvement de recul. Le visage rond du petit homme avait perdu l'aspect d'un gentil melon pour prendre celui d'un rocher lisse, un rocher qui dévalait une montagne, indifférent aux insectes qu'il écrasait sur son passage.

Ap n'essaya pas de récupérer le document. Il traversa la salle à grands pas et traîna par la manche, jusqu'à la fenêtre, un Slee récalcitrant. Le tissu bleu de la tunique se déchira bruyamment.

— Regarde ! ordonna Ap, les yeux étincelants.

Slee se pencha au-dessus du manuscrit couvert de moisissures et Kirila lui montra silencieusement l'inscription du bureau

d'enregistrement. À la vue de la fine écriture, il se redressa presque immédiatement et se tourna vers Ap. Son visage avait la pâleur tachetée que l'on trouve sous le chapeau des champignons vénéneux.

— Et que crois-tu que cela prouve ?

— C'est évident, non ? répondit Ap. (Même Chessie demeura bouche bée devant son accent glacial et vindicatif.) C'est la preuve qu'il y *avait* une cinquième Saveur, la Saveur Fond. Or, elle ne figure nulle part dans le Modèle des Interactions. Cela signifie que le Modèle, tel qu'il est rédigé actuellement, est non valide !

— Si tu crois qu'une simple inscription peut...

— Oh, non, Slee, pas de ça ! Un seul résultat négatif suffit pour infirmer toutes les autres recherches, et...

— Mais pas une erreur de scribe, et c'est sûrement de cela qu'il s'agit. C'est évident ! Avec un parchemin aussi vieux, il suffit qu'on ait employé des orthographes différentes pour...

— Tais-toi ! Si tu imagines que je vais te laisser discréditer ceci simplement pour que tu puisses conserver intact le fruit de tes propres recherches, alors que...

— Tout ce que tu veux, en fait, c'est réfuter *mes* recherches, hein ? cria Slee. (Son visage avait repris quelque couleur. Il était de la nuance mauve des prunes en train de pourrir. Ses poings gras étaient serrés convulsivement.) C'est ce que tu as toujours voulu, d'ailleurs. Tu ne te soucies pas plus des ramifications du Modèle que...

— Comment oses-tu me dire cela alors que c'est moi qui... tandis que tu maltraçais la cause véritable de l'érudition en prétendant depuis le début...

— Arrêtez, dit Kirila.

Sa voix avait le tranchant et l'autorité innés que confère l'ascendance de générations de monarques.

Elle se leva en tremblant.

— Vous finirez votre joute oratoire plus tard ! Mais si une seule chose a été omise dans le Modèle des Interactions, alors cela signifie que d'autres ont pu l'être. Vous ne comprenez donc pas ce que cela implique : la magie *pourrait* exister, et vous n'êtes pas encore...

— La magie ! cracha Slee d'un ton méprisant.

Il fulminait tant qu'il en frissonnait. On aurait dit un bonhomme de neige en train de fondre. Il n'était plus maître de lui.

— C'est tout ce à quoi vous pensez, espèce d'ignorante ! Des superstitions vieilles de plusieurs siècles ! Vous êtes prête à réduire à néant tout mon travail, tout le rationalisme tangible pour lequel je me suis si longuement battu... les implications futures... Vous ne savez même pas... Donnez-moi ça !

Il attrapa le manuscrit. Kirila s'y accrocha fermement et recula d'un pas. Ses genoux heurtèrent le rebord de la fenêtre et, accompagnée du

bruit que fit le parchemin en se déchirant, elle bascula en arrière par l'orifice. Ap essaya désespérément de la rattraper par les bottes en criant : « Princesse, princesse ! » d'une voix angoissée, petite boule ronde de peur et de culpabilité, mais Chessie, hurlant comme un ouragan, le bouscula pour bondir par la fenêtre, sur les talons (au sens propre du terme) de Kirila.

Elle plongea la tête la première dans la rivière et but la tasse. Elle donna de violents coups de pied pour remonter à la surface, mais ses bottes étaient lourdes et lorsqu'elle parvint enfin à l'air libre, toussant et crachant, ses poumons n'étaient plus qu'une plaie. Quelque chose s'écrasa pesamment à côté d'elle, projetant une myriade d'éclaboussures qui l'empêchèrent de voir quoi que ce soit. Puis, au milieu du vacarme et des tourbillons, sa vision s'éclaircit et elle aperçut un éclair de falaise blanche, dont la paroi était mouchetée de Quirks rouges, bleus et verts penchés aux fenêtres comme autant de silhouettes grassouillettes et gesticulantes. À cet instant, la rivière gonflée par les eaux l'attira par le fond une fois de plus avant de l'emporter au gré de son courant.

On aurait dit que le cours d'eau se réjouissait d'avoir une victime, quelqu'un contre qui gronder et mugir. Il la malmenait dans une course folle à travers les courants et les rapides, bondissant, chantant, hurlant. Kirila répondait en criant à son tour imprécations et jurons. Elle ne pouvait s'accrocher aux rochers sur son passage : ses doigts glissaient sur leur surface mouillée et visqueuse pour ne se refermer que sur l'eau bouillonnante. Quelque chose essaya de lui mordre la jambe et elle donna un violent coup de pied en vociférant avec fureur. Sa tête émergea de l'eau juste assez longtemps pour lui permettre de voir arriver, droit sur elle, un gros rocher noir. Elle le percuta de plein fouet et sombra dans le néant.

Le monde était rouge, du rouge sécurisant qu'avait le poêle de la nursery quand sa nounou le couvrait pour la nuit. Mais au lieu de sa nounou hochant la tête sur son tricot, elle ne voyait que des formes noires nageant vers elle en gesticulant. Et sous le feu, de l'eau stagnait, putride et glaciale. Comment les douves avaient-elles pu inonder la nursery ? Kirila grogna et ouvrit les yeux ; instantanément, le feu disparut et le monde devint gris et cotonneux.

Elle était allongée dans un marécage de cinq centimètres d'eau et au-dessus d'elle, le ciel était lourd et chargé de pluie. À quelques mètres de là, la rivière coulait sagement, plus large et moins profonde, la berge lointaine s'élevant en collines boisées rendues floues par la bruine. Sous elle, la boue collait avec des bruits de succion tandis qu'elle tentait de se redresser, et un minuscule crapaud s'enfuit en

pataugeant. Le bras de Kirila pendait, inerte.

— Kirila ? Non, n'essaie pas de t'asseoir. Reste encore un peu allongée et repose-toi. Je crois que tu t'es cassé le bras.

Elle tourna la tête. Chessie était penché au-dessus d'elle, une touffe de queues de rat au-dessus de la tête. La partie supérieure du labrador était maculée de boue séchée ; la partie inférieure, qui avait été allongée près d'elle, s'égouttait lentement en dégageant une forte odeur d'eau croupie.

— Je vous suis reconnaissante, monseigneur, de m'avoir sauvé la vie. C'est une noble action...

— Trêve de noblesse, protesta Chessie. Ça va à peu près ? À part le bras ? Tu as une bosse sur le front.

Elle passa une main maladroite sur son front. Il était enflé et il y avait une croûte de sang séché sur le côté gauche, mais ce n'était pas trop douloureux. Jusqu'à ce qu'elle essaie de se relever. Le ciel gris se balançait de manière insensée et vira au vert épinard, mais elle se força à s'asseoir, les jambes tendues droit devant elle dans la gadoue. Le ciel passa de l'épinard à l'émeraude, puis à une nuance subtile de poireau, et elle comprit qu'elle n'était pas tout à fait dans son assiette.

— Ça va, réussit-elle à prononcer.

— Il n'y a pas d'auberge avant trois kilomètres, j'ai fait mon inspection. Mais une route commence tout près d'ici et semble pouvoir être raisonnablement empruntée.

Ses yeux couleur caramel étaient assombris par l'anxiété.

— Je peux... marcher.

Il parut sceptique, mais prit les devants tandis que Kirila se levait, encore faible, pour le suivre. Ils traversèrent le marais parmi des touffes d'herbes hautes, de stellaires et de silènes. Chaque fois que Chessie soulevait une patte, cela produisait un petit bruit caoutchouteux. Lentement, le marécage s'assécha à mesure que le terrain s'élevait au-dessus du niveau de la rivière. Puis, un chemin émergea, ondoyant entre les tourbières pour devenir peu à peu une chaussée stable creusée par les roues des chariots.

Kirila marchait derrière Chessie, trébuchant à chaque pas. Elle tomba même une fois et cria lorsque son bras heurta le sol. Courageusement, elle recommença à avancer une botte trempée devant l'autre. Le monde devint flou autour d'elle et bientôt, elle ne distingua plus rien de ce qui l'entourait. Régulièrement, Chessie courait devant pour reconnaître le terrain et elle continuait, aveugle, dans la même direction, sans même s'apercevoir de sa disparition.

Elle crut voir Ap assis sur un tronc d'arbre tombé à terre au bord du chemin, qui criait : « Princesse, princesse ! » et, sans cesser d'avancer, elle entreprit de lui expliquer avec le plus grand sérieux comment le prince Lepton avait jeté un sort sur le Modèle des Interactions. Tandis

qu'elle parlait, Ap l'accompagnait, toujours à califourchon sur son tronc d'arbre. Une autre fois, elle crut entendre Chessie dire : « Pas amère. Je m'étais trompé : acidulée, légèrement fruitée et délicieusement citronnée », mais sa voix semblait si lointaine... Et d'ailleurs, ses paroles n'avaient aucun sens. Elle ne répondit pas.

Ils arrivèrent devant un pâturage où le terrain s'élevait encore. Quelques moutons les contemplaient, imperturbables, lorsque Kirila s'arrêta brusquement. Elle ne tomba ni ne trébucha. Elle resta simplement sans bouger, interdite. Son esprit était soudain traversé par une vision qui la dépassait.

Le pré et les moutons disparurent pour faire place à une somptueuse cité de tentes dressées sur une plaine verdoyante. Elles étaient faites de soie, de brocart, de velours et autres étoffes précieuses que nul n'avait jamais réservées à des tentes, et étaient festonnées, moirées et ouvragées, brodées de lions léopardés, de chevrons d'argent et de minuscules fleurs de lis, en fils d'or qui étincelaient au soleil. À l'entrée de chaque tente, était suspendue une délicate tapisserie représentant des licornes d'argent, des armoiries serties de bijoux, et des angelots qui chantaient, si vivants que leur harmonieuse musique flottait dans l'air cristallin. Une brise gaie et chaude agitait les drapeaux, bannières et oriflammes qui couronnaient la cité. La même brise gonflait les pavillons aux couleurs vives qui semblaient animés d'une douce respiration.

— Les tentes de l'Omnium, prononça Kirila d'une voix forte avant de s'écrouler sur le sol.

Kirila se réveilla sous une couette blanche, dans un lit trop court pour elle. La petite chambre, aux poutres sombres et polies, était proprette. Le soleil coulait à flots à travers l'unique fenêtre dont les tout petits carreaux dessinaient des motifs semblables à des diamants sur le plancher de chêne. Cela sentait le chaume frais, la cire et le jambon frit.

Elle s'assit prudemment et constata avec soulagement qu'elle n'était pas trop endolorie. Elle était drapée dans une longue chemise blanche très ample et avait le bras gauche en écharpe. Nulle trace de ses vêtements dans la petite pièce dénudée.

Déroutée, emplie d'un sentiment d'infériorité, Kirila essaya de prendre une décision mais en fut incapable. Derrière la porte close, elle entendait des bruits de casseroles et un battement régulier qu'elle finit par identifier comme étant le martèlement d'une baratte.

— Chessie ? hasarda-t-elle.

Au son de sa voix, une araignée suspendue au linteau de la fenêtre regagna à la hâte son nid sous le toit de chaume ; en revanche le labrador ne se manifesta pas.

Kirila essayait de se lever lorsque la porte s'ouvrit ; une femme d'âge moyen entra sur la pointe des pieds.

— Oh, non, mon petit, non, pas d'acrobatie ; il est beaucoup trop tôt pour quitter le lit. Restez bien sagement allongée pour récupérer. Il vous faut beaucoup de repos et de patience, et votre bras ira mieux. Vous aviez une fracture assez nette, et la sage-femme vous l'a réduite. Soyez rassurée.

— Merci, fit Kirila, impuissante. Et mon chien ?

— Il est là, dehors.

La princesse s'adossa contre l'oreiller avec gratitude.

— J'ai l'impression que je vous ai causé bien du souci. (Elle eut un moment d'hésitation puis, les pommettes rougissantes, elle ajouta :) Malheureusement, je crains de ne pas être en mesure de vous dédommager. Tout ce que je possédais a coulé dans la rivière ou est resté sur l'autre berge.

Les mots lui venaient difficilement : jamais auparavant elle n'avait été en peine de payer généreusement.

— Je ne demande rien, déclara tranquillement la petite femme en ouvrant la fenêtre. (Un parfum de primevère embauma la chambre.)

Comment vous appelez-vous, mon petit ?

— Je suis la princesse Kirila du royaume de Kiril, et je fais une Quête royale.

— Je m'appelle Polly Stark. Voulez-vous une tasse de thé ?

— Avec plaisir.

Kirila observa Polly Stark sans s'en cacher, tout en mâchonnant inconsciemment une mèche de cheveux. La femme portait la robe de laine grise et le tablier blanc des fermières, mais elle ne parut ni impressionnée ni même intéressée en apprenant qu'elle hébergeait une princesse. On aurait dit que rien ne saurait jamais la surprendre. Ses yeux étaient gris et paisibles, ses cheveux bruns grisonnants relevés en un chignon sage. Ses joues pleines n'étaient pas ridées, mais elles semblaient s'affaïsser légèrement, comme une glace en train de fondre doucement. Elle était ronde, mais ferme, et un peu plus grande que les Quirks. Pendant un moment, Kirila eut l'étrange sensation que la femme qui lui souriait gentiment n'était pas vraiment présente dans la petite pièce.

— Comment me suis-je retrouvée ici, madame ?

— Votre chien est arrivé à la ferme en hurlant et en tirant sur les vêtements des ouvriers pour qu'ils le suivent. Ils vous ont ramenée chez nous et nous avons soigné votre bras. Vous avez dormi pendant une journée entière.

— Vous avez été très bonne.

Polly Stark sourit.

— Je vais chercher votre thé. Avez-vous envie de jambon ?

— Oh, oui, s'il vous plaît. Ça sent si bon.

La femme était déjà sur le pas de la porte lorsque Kirila lui demanda :

— Où sont mes vêtements ?

— Ils étaient trop abîmés pour que l'on puisse les réparer, mon petit. Le velours n'est pas un tissu des plus pratiques. Mais vos bottes sont sous le lit, et ceci était accroché à votre ceinture.

Elle sortit de la petite commode en chêne le poignard au manche serti de pierreries et le lui tendit. Kirila eut un rire ravi.

— Je ne l'ai pas perdu !

Polly Stark sourit de nouveau, d'un sourire tranquille auquel se mêlait une imperceptible compassion, et elle referma la porte.

Kirila s'allongea sur son oreiller, caressant le manche du poignard de sa main valide et songeant avec un vague embarras à la forteresse des Quirks. Elle fit tourner la poignée dorée dans sa main. Son père lui avait offert ce poignard pour son dix-huitième anniversaire et il y avait dix-huit petites pierres précieuses serties dans les quillons incurvés. À chaque miroitement des bijoux, des facettes du visage d'Ap surgissaient devant Kirila. Ap en train d'écrire avec une

excitation sincère dans le Registre, appliqué à élaborer le Modèle ; Ap regardant nerveusement Chessie qui chantait (et, pour lui, aboyait) ; Ap en train d'appeler Slee, le visage éclairé d'une joie démoniaque à l'idée d'annihiler le Modèle. Kirila tourna et retourna les pièces avec anxiété, s'efforçant de les imbriquer les unes dans les autres, comme un puzzle dont on *sait* que tel coin de ciel bleu va à côté de tel bout de soleil, mais sans parvenir à en trouver l'orientation. Elle chercha distraitemment une mèche de cheveux à mâchouiller, puis la recracha. Elle avait un goût saumâtre d'eau croupie. Au château de Kiril, songea-t-elle, elle avait toujours lavé ses longs cheveux avec de l'eau de pluie fraîche.

Il y eut un grattement dehors, contre la fenêtre, suivi d'un bruit sourd comme si quelque chose retombait lourdement sur le sol, puis on entendit une exclamation étouffée.

— Bon sang de bois !

Après un moment, Kirila perçut un nouveau coup, cette fois contre le mur, et le museau de Chessie vola devant les carreaux en un grand bond majestueux, vite stoppé car ses épaules s'avérèrent trop larges pour passer par l'ouverture. Une terrible série de jurons et d'imprécations s'ensuivit. Pour finir, deux pattes avant violettes apparurent prudemment sur le rebord, hissant derrière elles le reste du corps qui se glissa de justesse à travers le jambage de bois.

— Chessie !

— Comment te sens-tu ? grogna-t-il. (Il se laissa lourdement retomber par terre, puis grimpa au pied de son lit.) Ton bras te fait souffrir ?

Elle le fléchit légèrement et fit une grimace.

— Pas trop. Où sommes-nous ?

— Dans un petit village de fermiers qui s'appelle Rhuor. Il ne semble pas y avoir de demeures seigneuriales, dans le coin.

Ils se regardèrent avec bonheur, se souriant timidement. Après un moment, Chessie cessa de sourire, baissa les paupières et dit d'un air gêné :

— Je me suis renseigné pendant que tu dormais. Il y a un gué un peu plus bas et, bien que l'autre berge de la rivière soit un terrain difficile, nous pourrions regagner la forteresse en une semaine, si tu désires y retourner... pour chercher ton cheval. Ou tes affaires. Ou... je ne sais quoi.

Kirila revit le visage d'Ap lorsqu'il lui avait presque arraché le vieux manuscrit des mains ; elle songea à l'alliance complexe des Interactions et des Saveurs dans le Modèle. Elle posa sa main sur l'encolure de Chessie. Les muscles y étaient raides et tendus.

— Non, répondit-elle lentement. Non, allons de l'avant.

— Tu en es sûre ?

— Ce n'était pas là, prononça-t-elle avec une difficulté douloureuse. (Chessie eut le sentiment qu'il aurait dû détourner le regard, mais il garda les yeux rivés sur son visage.) Le Cœur du monde... Ce n'était pas vraiment là.

Le labrador attendit.

— La forteresse était trop... trop *petite*.

Kirila eut l'impression de n'avoir pas vraiment exprimé ce qu'elle ressentait (si tant est qu'elle l'eût su elle-même), mais Chessie hocha la tête avec satisfaction.

— Voici votre thé, mon petit, appela Polly Stark.

Elle entra avec un plateau en étain où trônaient du pain tout juste sorti du four, du beurre fermier, des tranches de jambon fumé encore grésillant sur les bords, et une théière fumante et odorante.

— C'est merveilleux, madame Stark. Que de bonnes odeurs... Mais, Chessie ! Qu'est-ce qui te prend ? Chessie !

Dès que la porte s'était ouverte, Chessie avait bondi du lit. Il reculait à présent lentement devant Polly Stark en poussant un grondement sourd ; c'était un son dangereux, primitif. Ses poils se hérissèrent et ses oreilles se plaquèrent contre sa tête. Kirila le contempla avec stupeur.

— Chessie, qu'est-ce que tu fais ? Je ne comprends pas, madame Stark, c'est la première fois qu'il se comporte de cette façon... Ce n'est même pas un chien ! Chessie !

Le labrador continua à reculer jusqu'à ce qu'il se cogne contre le mur, toujours grognant. Polly Stark l'observa avec calme de ses yeux tranquilles, son plateau entre les mains.

— Les chiens violets sont rares.

— Ce n'est pas un chien, répéta Kirila. Il est enchanté, un sorcier lui a jeté un sort. En réalité, c'est un prince.

— Je m'en doutais, dit Polly Stark sans s'émouvoir. (Elle posa le plateau sur le lit.) Voulez-vous du lait dans votre thé ?

— Vous croyez donc à la magie ?

— Bien sûr, mon petit.

Elle versa le lait et Kirila poussa un long soupir de soulagement. Elle s'adossa de nouveau contre les oreillers.

— Allons, mon petit, fermez les yeux une minute avant de commencer à manger. Vous êtes encore très affaiblie, vous savez. Peut-être le prince voudra-t-il ronger quelques os dehors ?

Elle contourna le lit et regarda Chessie. Ses yeux gris avaient la couleur du ciel avant les premières lueurs de l'aube, quand tout est encore flou et informe. Immobile, ses bras aux poignets blancs proprement amidonnés bien droits contre son corps, elle se contenta de l'observer sans rien dire. Chessie soutint son regard. Le silence était absolu ; puis un gémissement sortit de la gorge de Chessie. Ses oreilles

s'abaissèrent, ses poils redevinrent lisses et il rampa hors de la chambre, sa queue pourpre entre les jambes, geignant doucement.

Kirila ouvrit les yeux.

— Le sort de Chessie ne... Où est-il parti ?

— Dehors, pour manger et vous laisser vous reposer.

— Il ne ferait pas de mal à une mouche, madame Stark. Vous n'avez rien à craindre.

— Je ne crains rien, mon petit.

— Je me demande pourquoi il s'est comporté de la sorte.

— Il vous racontera peut-être cela plus tard. En attendant, mangez, mon petit, et reposez-vous.

Elle sortit en souriant, un sourire doux et gentil, que Kirila lui rendit avec gratitude.

Le jambon, le thé et le pain chauds étaient délicieux.

Il régnait une chaleur étouffante dans la cuisine de la petite chaumière. Un feu était entretenu dans le fourneau. Ce dernier était installé contre le mur, sous une batterie de casseroles suspendues à des crochets. La table, les chaises à dossier droit et le plancher étaient jonchés d'épluchures de pommes irrégulières et trop épaisses, rognures fantasques et saugrenues qui ressemblaient à tout sauf à des épluchures de pommes. Kirila confectionnait une tarte.

C'était le premier véritable projet culinaire de sa vie, et elle s'apercevait que c'était bien différent des lapins qu'elle faisait rôtir à la broche sur un feu de camp. Elle avait pelé les fruits avec son poignard. Puis elle s'était émerveillée de voir la farine, le beurre, le sucre et la cannelle (beaucoup de cannelle) former une pâte vaguement grumeleuse, qu'elle avait fourrée de ses pommes aux galbes insolites (elles étaient trop vertes, avait observé gentiment Polly Stark, et auraient dû rester sur l'arbre encore un mois). Le dessus était d'une épaisseur inégale, comme la carte en relief d'un pays aux aspérités étonnamment changeantes, et parsemé de petits plateaux épais englués de blanc d'œuf.

Kirila referma la croûte d'une main malhabile.

— Voilà, déclara-t-elle avec satisfaction. Je la mets dans le four tout de suite ?

Assise sur un trépied, Polly Stark était occupée à coudre. Elle jeta un coup d'œil à la maladroite œuvre d'art qui reposait dans son moule luisant, puis au visage tout excité et maculé de cannelle tourné vers elle, et parut légèrement perplexe.

— Il faut d'abord pratiquer des petits puits sur le dessus pour laisser la vapeur s'échapper, mon petit, dit-elle.

Et elle se remit à sa couture, chaque point exactement de la même longueur que les autres. Elle reprenait l'une de ses robes de laine grise pour Kirila. Elle allongeait les manches, ajoutait un large coupon de tissu sous l'ourlet, et coupait le bas en jupe-culotte pour que la jeune fille puisse monter à cheval le lendemain matin. En fait, les montures étaient rares. Kirila avait découvert avec stupeur que le minuscule village de Rhuor ne possédait pas un seul cheval. Il y avait des moutons, des cochons, des vaches et des bœufs pour le labour, mais elle s'imaginait mal continuer sa Quête royale à califourchon sur une bête de somme. Mieux valait marcher, cela se prêtait davantage à

l'esprit de l'expédition. Rhuor ne semblait pas non plus posséder de chiens ni de chats, mais curieusement, compte tenu de l'absence de ces derniers, elle n'avait aperçu qu'un rat rôdant à la limite du village, en route pour une autre destination. Et seules quelques souris des champs un peu balourdes s'étaient aventurées dans la chaumière pendant toutes ces longues journées de convalescence.

Lorsque Kirila avait voulu savoir où elle pourrait se procurer un cheval, Polly Stark lui avait dit avoir entendu parler d'un château un peu plus loin à l'ouest, appelé Reyndak. Peut-être pourrait-elle en trouver un là-bas ? Elle ne demanda pas où allait Kirila, et ne manifesta jamais la moindre curiosité quant à sa Quête. Kirila pensait payer le cheval avec l'une des pierres de son poignard. Une autre, une petite marquise en rubis, était déjà enveloppée dans l'un des mouchoirs pliés dans la commode de sa chambre. Le lendemain, elle la laisserait sur son oreiller, où Polly Stark ne manquerait pas de la trouver.

Sur le dessus de sa tarte aux pommes, Kirila dessina de la pointe de son poignard une fleur de lis un peu disproportionnée. Elle s'appliquait tant qu'elle tirait la langue.

— Ça y est ! J'espère que cela lui plaira. Il m'a dit un jour qu'il adorait les tartes aux pommes ; les œufs cocotte, aussi, mais ils auraient eu le temps de refroidir avant que je n'atteigne l'orée du bois. Je me demande pourquoi il refuse de rester au village et préfère passer son temps là-bas, assis à m'attendre, alors que je sais qu'il déteste dormir à la belle étoile sans feu de camp. À cause des moustiques.

Polly Stark coupa le fil entre ses dents.

— On est parfois un peu bizarre, quand on est victime d'un enchantement.

— Mais il ne veut même pas me donner de raison, madame Stark ! Et ça ne lui ressemble pas du tout. Il me regarde *sans me voir* avec ses grands yeux profonds et me demande à chaque fois quand nous pourrions repartir. Si on m'avait dit qu'un jour sa conversation viendrait à faire défaut, je ne l'aurais pas cru !

— Ne vous inquiétez pas, mon petit, et pliez-vous à ses caprices. Tenez, essayez cela, et je ferai un peu de ménage pendant que la tarte cuit.

Kirila contempla les épluchures de pommes, la farine renversée, le reste de beurre à moitié fondu, et hocha la tête avec gratitude. Elle avait encore moins d'expérience en matière de nettoyage qu'en cuisine.

La robe lui allait à peu près, mais elle détonnait avec la ceinture de cuir, le poignard, ses bottes de cheval et l'écharpe jaune tachée d'une large auréole que Kirila avait dans sa poche lors de sa chute dans la rivière. L'écharpe ferait-elle mieux nouée à la taille ou en diagonale en

travers de sa poitrine ? Et autour du cou ? Un minuscule miroir était accroché au mur. On était censé y regarder son visage, mais il arrivait à la hauteur du cou de Kirila, ce qui aurait été extrêmement pratique si elle avait eu une barbe à raser. Kirila fit des bonds devant pour pouvoir voir sa taille. Lorsqu'elle retourna à la cuisine, l'écharpe dans sa poche, la petite pièce avait retrouvé son aspect habituel.

— Peut-être ceci vous intéressera-t-il, mon petit, dit Polly Stark.

Un grand livre était ouvert sur ses genoux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont les *Chroniques* des Lielthiens.

— Les Lielthiens ?

— Les Anciens, les premiers professeurs. Ce sont leurs *Chroniques*, qui relatent l'histoire de l'univers depuis l'ère de la Lumière. Tout y est raconté, toute la vérité. La Vérité vraie.

Le visage de Kirila prit une expression qu'elle n'avait jamais eue auparavant : ses yeux se plissèrent et le coin gauche de sa bouche fut secoué d'un bref tressaillement. La reliure de cuir des *Chroniques* était de la même couleur que celle du Registre de l'Organisation. Pendant un moment, son expression se troubla légèrement, tandis que ses yeux s'arrondissaient et qu'un violent désir se manifestait sur son visage. C'était le même élan qui virevolte dans les ailes d'un rouge-gorge à l'approche de l'hiver. Et comme le rouge-gorge qui referme ses ailes, cette étrange expression disparut elle aussi.

— Non, je vous remercie. J'aimerais nettoyer mes bottes pour demain. Auriez-vous du savon noir, s'il vous plaît ?

Polly Stark, son visage lisse aussi serein qu'à l'accoutumée, lui apporta du savon et se remit à sa lecture. Bientôt, la chaumière fut embaumée des odeurs de cuir frotté et de tarte. La lumière de cette fin d'après-midi pénétrait par les fenêtres ouvertes et mordorait le sol d'un jaune d'or pâle. Kirila fredonnait des notes discordantes, brossant vigoureusement ses bottes ; elle n'entendit pas Polly Stark poser son livre et partir traire les vaches, en refermant sans bruit la porte derrière elle.

Kirila s'attaquait à la semelle boueuse de sa deuxième botte ; elle secouait la tête à la vue des petits trous laissés par la chauve-souris, lorsqu'un battement d'ailes attira son attention vers la fenêtre. Elle lâcha sa botte.

Dans l'embrasure, se tenait un faucon blanc ; c'était un tiercelet, mais Kirila n'avait jamais vu un faucon femelle égaler sa taille. Il était d'un blanc de clair de lune, légèrement argenté sous les courbes, avec des marques noires sur sa poitrine dont les plumes, d'une ciselure aussi parfaite que si elles avaient été sculptées dans du marbre, semblaient douces comme le duvet d'un canard. Lorsqu'il remuait sa majestueuse tête, ses yeux noirs lançaient des éclairs. Ses pattes

étaient cerclées des restes mordillés de lanières de cuir tendre. Parfaitement immobile, il observait Kirila de ses pupilles impénétrables. Derrière lui, le soleil couchant lacérait de sang le ciel embrasé.

Lentement, sans respirer, Kirila tendit le bras gauche, poing serré. D'un bond, sans même prendre la peine de déployer ses ailes, le rapace se posa sur son poing, s'y accrochant tellement fort que ses griffes s'enfoncèrent jusqu'au sang dans la chair de Kirila ; il tourna la tête pour la regarder. Ses yeux reflétaient les ombres changeantes du monde vu des nuages. Il murmura d'une voix rauque :

— *Ay l'endith melan kel.*

Et dans un bruissement d'ailes blanches, il disparut.

Kirila poussa un cri désespéré et courut à la fenêtre. Le faucon était déjà haut dans le ciel ; il grimpa en spirale et se perdit derrière le soleil couchant. Elle resta à la fenêtre, tordant le cou en l'air, sans se soucier du sang qui coulait de ses mains sur sa robe de laine grise. Elle était encore là, immobile, quand Polly Stark rentra de l'étable. L'odeur âcre des pommes brûlées envahissait la cuisine.

— Ce n'est pas *raisonnable* ! protesta Chessie avec force. Ça n'a pas de *sens*.

Il était assis sur un lit de violettes à la lisière du bosquet où il avait provisoirement élu domicile ; ses longues mâchoires se refermaient avec un claquement sec à la fin de chaque phrase. Il avait maigri.

— Je t'assure que ce n'était pas un vulgaire faucon noir et blanc, répondit Kirila d'un ton légèrement boudeur.

Elle ne remarqua pas les violettes. Depuis qu'elle avait vu le faucon, toutes les couleurs lui paraissaient un peu fanées.

— Bon, d'accord, il était enchanté. Et alors ? Ce n'est pas si extraordinaire. Des tas d'individus sont enchantés. À commencer par moi, d'ailleurs, et à ce propos, tu m'avais promis de m'accompagner pour me délivrer de ce sortilège.

— Oui, oui, nous le ferons, dit-elle d'une voix apaisante. Mais, Chessie, n'oublie pas que je suis en quête du Cœur du monde. Et s'il se trouvait ici même, et non dans les tentes de l'Omnium ? (Le labrador s'apprêtait à répliquer, et elle le devança rapidement :) Je sais, je sais, j'ai aussi cru que je le trouverais dans la forteresse des Quirks. Mais là-bas, tout ce que j'entendais, c'étaient des théories abstraites. Ici, j'ai vu quelque chose, de mes propres yeux, et pas seulement vu. Je l'ai *senti*. Si tu avais été là...

— Je me réjouis du contraire.

— C'était plus qu'un simple rapace enchanté, ajouta-t-elle doucement, d'un air rêveur. Quand on a été ensorcelé, vois-tu, on est généralement... diminué, en quelque sorte, impuissant... (Chessie agita sa queue avec indignation, mais Kirila n'y prêta pas attention et poursuivit de la même voix pensive :) Or, ce tiercelet n'était aucunement impuissant. Au contraire, on aurait dit qu'il émanait de lui une sorte de pouvoir secret, comme... comme... oh, j'ai du mal à expliquer cela.

— « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément », récita Chessie, sarcastique. Tu ne peux pas courir le monde en accumulant des petites bribes d'idées floues comme les vieilles dames collectionnent les pièces de porcelaine dépareillées. De plus, si j'ai bien compris, il avait des lanières aux pattes. Tu ne trouves pas que c'est un signe d'impuissance, ça ?

Kirila lui lança un regard furieux et s'accroupit sur ses talons, sur le

sol de la forêt.

— C'est vrai, mais on aurait dit qu'il ne savait même pas qu'il avait ces liens, fit-elle avec ferveur. Chessie, pourquoi refuses-tu obstinément que nous restions ici encore quelque temps alors que nous avons une chance de découvrir quelque chose d'important ? C'est *cela*, l'objet de ma Quête !

— Je me demande si tu sais bien quel est l'objet de ta Quête.

Elle se posa honnêtement la question, tout en mâchouillant ses cheveux, et finit par reconnaître :

— Non, pas aussi sûrement que tu connais le tien.

Mais c'est ce que j'essaie de définir, justement, en regardant autour de moi. Et il me semble qu'il est éminemment *raisonnable* d'observer ce qui se passe *ici*. Et puisque tu parles de raisonnable, pourquoi ne t'installes-tu pas à Rhuor avec moi, dans la chaumière de Polly Stark ? Tu pourrais l'écouter raconter l'histoire des Lielthiens, toi aussi, et m'aider à me faire une opinion sur ce que j'apprends. J'ai demandé à Mme Stark, elle est d'accord pour que tu habites avec nous si tu le désires.

Toute velléité de belligérance se retira du labrador. Il baissa la tête et la secoua de droite à gauche : la réponse était non.

— Mais pourquoi, Chessie ? Ne peux-tu même pas me donner une raison ?

Chessie secoua de nouveau la tête, puis se laissa tomber à terre. Il replia ses pattes avant pourpres sur son long museau, et rabattit sa queue entre ses pattes arrière. Autour de lui, s'éleva un parfum de violettes écrasées.

— Je viendrai te voir tous les jours, dit doucement Kirila.

Il ne répondit pas et, quand elle se retourna pour le regarder au coude du chemin forestier, il n'avait pas bougé.

— Au commencement, entonna Polly Stark de sa voix égale, les premiers hommes étaient sans ressources. Ils n'avaient ni outils, ni abris, ni feu, ni vêtements, même ; ils vivaient dans des cavernes et se nourrissaient d'herbe et de baies. Beaucoup mouraient. Les bêtes sauvages dévoraient les hommes et étaient particulièrement friandes des enfants. Toute la race semblait destinée à s'éteindre. À l'époque, le chef était un homme appelé Rutheniel.

Elle jeta un coup d'œil vers Kirila qui hocha la tête d'un air encourageant et murmura :

— Rutheniel, Rutheniel, ça commence par un R.

Les deux femmes étaient assises devant la table de la cuisine. Entre elles, la reliure des *Chroniques* luisait faiblement à la lueur de la bougie. Kirila s'était aperçue avec déception que le livre était rédigé

dans une langue ancienne dont elle ignorait jusqu'à l'existence, aussi Polly Stark lui faisait-elle la lecture. Par la fenêtre ouverte, la nuit livrait ses petits bruits secrets.

— Rutheniel prit une femme, mais elle mourut avant de lui donner des enfants.

À mesure que l'histoire progressait, Kirila montrait des signes d'impatience. Les *Chroniques* étaient ennuyeuses comparées aux sagas et aux récits épiques narrés par les troubadours dans la salle d'apparat du château de Kiril. Ou peut-être était-ce simplement la traduction qu'en faisait Polly Stark qui était morne, tout comme son timbre monocorde. D'innombrables batailles semblaient s'être livrées entre différents hommes et quantité de bêtes, et les généalogies avaient des circonvolutions tortueuses d'individus aux noms qui se ressemblaient tous. La plupart avaient donné naissance à un fils et avaient péri jeunes, lorsqu'enfin, les puissants Lielthiens, une race de faucons blancs immortels, avaient offert aux hommes feu, outils et pléthore de conseils.

Pendant quelque temps, tout se passa bien. Puis les humains essayèrent de dresser les faucons à la chasse et d'en faire l'élevage. Les représailles des rapaces ne se firent pas attendre : ils conduisirent les hommes au pied d'une chaîne de montagnes et les renvoyèrent à leurs propres ressources. Toutefois, mus par un trait de bonté, ils les autorisèrent à garder le feu et les armes, et restèrent en contact avec eux par l'intermédiaire du petit village de Rhuor.

Les *Chroniques* renfermaient également une série de prophéties d'un symbolisme confus, ainsi qu'une collection de traitements miraculeux, notamment pour guérir des maladies comme la varicelle.

Kirila s'assoupissait. Elle posa les coudes sur la table et y appuya son menton. Son entreprise commençait à lui paraître un peu extravagante. Lorsqu'elle regarda par la fenêtre ouverte, essayant de retrouver la sensation qu'elle avait éprouvée à la vue du tiercelet perché silencieusement sur le rebord, son esprit fatigué ne parvint qu'à voir d'abord un grand oiseau blanc, puis Chessie, avec ses pattes violettes contre son museau, dans une attitude d'abattement total.

— Je vous remercie, madame Stark. C'était... instructif. (Sous le regard calme de la petite femme, elle chercha quelque chose à ajouter et demanda en bredouillant :) Pourriez-vous me dire... hem, pourriez-vous me dire ce que signifie : *Ay l'endith melan kel* ?

Le visage de Polly Stark blêmit, jusqu'à acquérir la teinte grise de la neige lorsqu'elle devient boueuse.

— Où avez-vous entendu cela ? murmura-t-elle.

— C'est le faucon qui me l'a dit.

— Cela signifie... cela signifie : « Attends le Rassemblement. »

— Je vous demande pardon ?

— Le Rassemblement. C'est une cérémonie que nous tenons au jour le plus sombre de l'hiver, puis de nouveau la veille du solstice d'été.

Kirila était trop lasse pour prévenir son hôtesse qu'elle avait encore changé d'avis et désirait quitter Rhuor, trop lasse pour lui expliquer que les *Chroniques* n'étaient pas ce qu'elle escomptait et qu'elle ne serait plus là au jour le plus sombre de l'hiver. Elle lui ferait part de tout cela le lendemain matin, ce serait plus facile. Elle lui souhaita une bonne nuit avec un petit sourire fatigué et monta dans sa chambre, laissant Polly Stark assise sous le faible éclat de la chandelle, le regard perdu, une imperceptible lueur d'étonnement dans ses yeux calmes.

Sur la table du petit déjeuner, le soleil jouait avec un miel couleur d'ambre. Il y avait des œufs frais et du thé bouillant dans une théière de cuivre poli. Le liquide, déjà versé, frémissait doucement dans les tasses. C'était une belle journée pour reprendre une quête. Dans la petite cuisine de Polly Stark, tout reluisait gaiement.

— Je voulais vous dire... commença Kirila, la bouche pleine de pain et de miel... que j'apprécie beaucoup... Excusez-moi une minute.

Elle finit de mastiquer et, avant qu'elle ne puisse terminer, Polly Stark prit la parole :

— Si vous pouviez simplement nourrir les poules avant de partir, mon petit, je m'occuperai de la traite.

— Mais comment savez-vous que...

— Le grain est derrière cette porte, là. Il vaut mieux, je pense, que vous ne m'aidiez pas à l'étable. Vous risqueriez de vous salir les mains.

Elle jeta calmement un coup d'œil aux traces des serres sur le poing gauche de Kirila.

— Mais comment sav...

— Merci, mon petit. (Elle se leva en souriant.) Ne vous occupez de rien, je rangerai le petit déjeuner tout à l'heure.

— Comment...

Polly Stark était déjà partie.

Les poules se bousculèrent avidement pour picorer les graines qu'elle leur lança, se donnant de petits coups de bec agressifs et s'appropriant les plus gros grains en les couvant. Quand le sac fut vide, Kirila resta dans la cour et redressa la tête. Le ciel était d'un bleu pur, sans nuages. Elle huma le vent et ne sentit aucun signe annonciateur de pluie. Avec un haussement d'épaules, elle s'apprêtait à rejoindre Polly Stark dans l'étable pour lui faire ses adieux lorsque son œil fut attiré par quelque chose, au-dessus d'elle. Elle leva la tête vers le ciel.

Sept faucons blancs volaient en un cercle étroit, descendant en spirale, de plus en plus bas. Les rayons du soleil s'accrochaient à leurs

ailles et semblaient les prolonger comme autant de flammes : quatorze ailerons embrasés qui battaient avec précision et s'immobilisèrent dans un ensemble parfait pour planer vers la terre. Les ailes grossirent, s'enflèrent comme une symphonie, jusqu'à cacher le soleil. Les yeux des faucons devinrent autant d'étoiles noires dans un ciel de plumes blanches. Kirila poussa un cri sans même s'en rendre compte et ferma les paupières tandis que le cercle se refermait autour d'elle. Elle les rouvrit instantanément, mais les faucons reprenaient déjà leur envol, vers l'est, vers l'astre du jour.

À côté de Kirila, Polly Stark eut un éclat de rire radieux. Le visage de la petite femme s'éclaira de couleurs si inhabituelles qu'elles en étaient choquantes : ses joues rosirent, ses yeux étincelèrent, ses lèvres devinrent écarlates et sa triste robe grise parut soudain irisée de vert, de violet et de jaune soufre, véritable arc-en-ciel au milieu de la cour. Kirila la contemplait les yeux écarquillés, fascinée, incapable de parler. Lorsqu'elle recouvra sa voix et ses esprits, elle demanda d'un ton altéré :

— Qu'est-ce que c'est... le Rassemblement ? Que se passe-t-il ?

Polly Stark secoua la tête. Ses couleurs s'estompaient déjà. Quelques instants plus tard, elle redevint d'un gris uniforme.

— Ils prennent l'un d'entre nous.

— Prennent ? Vous voulez dire, comme un faucon attrape une bécasse ? Pour la tuer ?

— Oh, non, mon petit, bien sûr que non ! Ils ne tuent jamais.

— Que se passe-t-il, alors ?

Elle secoua de nouveau la tête et soudain, Kirila songea à Chessie, qui ne pouvait pas dire pourquoi il refusait de mettre les pieds au village. Tout ce qu'ajouta Polly Stark, d'une voix rapide, fut :

— Il y a deux ans, la veille du solstice d'été... c'était mon frère.

Kirila contempla le soleil en abritant ses yeux de sa main. Les faucons avaient disparu, mais elle resta longuement ancrée au sol à scruter le ciel d'un œil affamé et ébloui, longtemps après que Polly Stark eut regagné l'étable de son pas tranquille. Les poules lui picorèrent les pieds, mais elle ne les voyait ni ne les sentait. Enfin, elle alla retrouver son hôtesse pour lui proposer de l'aider dans les diverses tâches de la journée. Elle avait oublié qu'elle s'apprêtait à quitter Rhuor. À l'ouest, de gros nuages noirs s'accumulaient, porteurs d'une sombre odeur de pluie.

Six hommes alignés en une rangée irrégulière coupaient les blés, balançant silencieusement leurs faux dans l'air vif de l'automne. Derrière eux, les femmes ratissaient le foin en longues bandes. Quelques enfants jouaient dans les sillons, à bonne distance des faux. C'étaient des jeux calmes. Les gamins s'asseyaient quelque part et n'en bougeaient plus, s'amusant avec des brins de paille. Pas de colin-maillard, de saute-mouton ou de dragon bleu-dragon rouge. Les enfants de Rhuor possédaient des poupées, des chariots, des jouets en bois, que l'on se prêtait mutuellement au sein des familles, parfois même sur plusieurs générations, car ils étaient rarement abîmés ou oubliés dehors sous la pluie.

Kirila travaillait avec les autres femmes. Elle n'était pas très habile pour la moisson, et en quelques semaines, elle avait montré qu'elle n'était guère plus douée pour les autres travaux de la ferme. Ses fromages avaient un goût de petit-lait, ses bobines de fil n'étaient qu'un amas de nœuds et de petits bouts de laine qui dépassaient comme des vrilles de la masse grise, la vache qu'elle avait voulu traire avait piétiné avec irritation les flaques de lait qui maculaient le sol de l'étable. Au potager, elle avait arraché toutes les jeunes pousses de carottes en prenant leurs feuilles pour des mauvaises herbes. Mais elle était résistante et acharnée, à sa façon. Jamais personne ne faisait remarquer ses maladresses. Toutes les femmes tranquilles de Rhuor témoignaient envers Kirila de la même gentillesse et de la même générosité dépourvue d'émotion qu'envers le reste du village.

Hormis sa stature, le poignard serti de pierreries qu'elle portait à la taille, et sa jupe-culotte, Kirila ressemblait en tout point aux autres silhouettes qui s'activaient dans le champ. Ses cheveux roux étaient relevés en chignon afin qu'ils ne retombent pas sans cesse dans ses yeux. Sa robe était du même gris que celle des autres femmes et, comme la leur, elle était tachée de transpiration et de brindilles. Comme ses compagnes également, elle levait fréquemment les yeux vers le ciel. Les plus jeunes des enfants faisaient la même chose, interrompant de temps à autre leurs jeux graves pour observer de leurs pupilles rondes et enfantines le ciel chaud, bleu et vide.

Dans la clairière, les mûres bien pleines se balançaient sur les

branches. Leur noir aux reflets lie-de-vin, riche et juteux, se détachait sur les feuillages vert vif encore luisants des gouttelettes d'une récente averse. Quand elle les jetait dans son panier, elles produisaient un *plonc* étouffé. Kirila allait de roncier en roncier, humant les odeurs fraîches et sucrées, jouant avec les épines qui retenaient sa robe. Elle entonna une ballade que Chessie lui avait apprise. Toute à son plaisir, elle ferma les yeux, goba une mûre et la roula autour de sa langue. Le fruit chauffé par le soleil éclata contre son palais, et elle croqua les minuscules petits grains.

Lorsqu'elle rouvrit les paupières, un faucon femelle était assis sur une branche. Les rayons du soleil dansaient sur ses ailes blanches. Le corps tout entier de Kirila frémit et se tendit. Les arbres qui bordaient la clairière se détachaient soudain intensément, revêtant chacun une signification profonde et particulière qu'elle ressentait jusqu'aux plus infimes de ses terminaisons nerveuses, et dont elle faisait partie intégrante. Elle aurait presque trouvé les mots pour expliquer cet étrange et puissant envoûtement... Elle fit un pas en avant, lâcha son panier et fut assez proche pour voir les yeux du rapace. Des cieux pommelés de nuages s'y reflétaient, des firmaments étoilés y tourbillonnaient... Lentement, Kirila tendit son poing gauche, mais le faucon s'élança et disparut dans les airs.

Kirila contempla la clairière sans la voir, étourdie. Puis sa vision se précisa. Tout était terne, autour d'elle : les mûres renversées soudain dépourvues de tout éclat, les feuilles d'un triste vert olive, le panier délavé retourné sur le sol brun.

Machinalement, elle se remit à sa cueillette.

— *Lassth*, chantonnait doucement Kirila devant l'âtre, les *Chroniques* déployées sur ses genoux.

Il faisait assez froid pour allumer une flambée, le soir. Les flammes emplissaient la cuisine d'une chaleur agréable, diffuse et claire, et de lueurs rougeoyantes.

— *Slathen jeelthen, sleyth*.

— Non, corrigea doucement Polly Stark de son petit tabouret. Pas *slathen* : *sla'athen*. *Sla'athen* signifie la bravoure face au danger. *Slathen* veut dire couteau à beurre.

Kirila poussa un soupir.

— Ce serait tellement plus facile si je pouvais l'écrire ; je voulais apprendre ce chapitre d'ici la prochaine réunion.

Mais il n'y avait pas de papier. Personne, à Rhuor, n'écrivait jamais rien. Pourtant, tous étaient capables de lire dès le plus jeune âge les exemplaires reliés de cuir des *Chroniques*, que l'on se transmettait soigneusement de génération en génération.

— *Sla'athen*, redit Polly Stark.

Et Kirila répéta le mot, son pâle visage empreint d'application. Cette langue ancienne glissait en râpant sur sa langue, comme un fruit trop mûr ou de la graisse animale à moitié cuite.

Chessie avait beaucoup changé. Il avait repris le poids perdu pendant l'été, et même un bon kilo de plus. Son poil brillant avait épaissi du fait de sa fourrure d'hiver, et son corps bien nourri dégageait une impression de puissance. Même ses dents avaient l'air plus blanches et plus aiguisées, comme s'il les utilisait souvent sur des substances dures. Pendant les visites de Kirila, il ne tenait pas en place et lâchait de brusques commentaires tels que : « Les labradors retrievers ne commencent jamais une bagarre, mais ils sont capables de la conclure. » Elle se demanda s'il n'était pas en train de courtoiser une louve. C'était peu probable, connaissant Chessie, mais ces choses-là arrivaient même parmi les meilleures lignées.

Elle venait le voir de moins en moins souvent. Il ne voulait pas entendre parler des Lielthiens, ni des réunions de villageois où l'on étudiait les *Chroniques*, et restait très secret quant à ses propres affaires. Ils ne semblaient pas avoir grand-chose à se dire, sauf quand leur unique querelle les dressait l'un contre l'autre.

— L'hiver peut arriver, nous avons fini les moissons, remarqua Kirila après un long silence gêné.

Elle portait un châle gris qui lui enveloppait étroitement les épaules. Elle était assise par terre, sa robe rabattue sur ses genoux.

— Merveilleux, dit Chessie. Te voilà devenue une véritable petite ouvrière agricole.

Il était décidé à la provoquer ; ses yeux d'un brun doux ressemblaient à du caramel en ébullition.

— Et nous en avons une grange pleine en réserve. Je t'apporterai de quoi te nourrir si tu continues à refuser de venir passer l'hiver à Rhuor.

— Pourquoi regardes-tu sans cesse le ciel avec cet air imbécile ? Il ne va pas pleuvoir !

— Tu aimes le pain bis ? demanda-t-elle avec calme. Ou préfères-tu plutôt du pain au miel avec des pommes séchées ? Polly Stark le prépare très bien.

— Je ne veux rien qui vienne de Rhuor, même si c'était parfumé au cœur de faucon !

— Tu es mesquin, Chessie, lui reprocha Kirila.

Sa respiration s'accéléra et ses joues grises se colorèrent légèrement, comme si un volcan que l'on croyait éteint se réveillait sous son calme apparent. Chessie l'observa avec un secret espoir.

— Tu ne donnes même pas une chance à Rhuor, poursuivit-elle d'une voix de plus en plus animée. Tu sais à quoi tu me fais penser ? À

une histoire que m'a racontée mon parrain le magicien. C'est l'histoire d'un chevalier... non, attends, c'était un roi, qui ne voulait boire que de l'eau absolument pure, et il offrait une forte récompense à quiconque serait capable de lui trouver une source d'eau pure. Des douzaines... non, des *centaines* de gens ont remué ciel et terre pour le satisfaire, mais il trouvait toujours un défaut au breuvage qu'on lui faisait goûter.

— Quoi, par exemple ? demanda Chessie avec une intonation qu'il espérait insolente.

Pour la première fois depuis des mois, Kirila commençait à ressembler à celle qu'elle était jadis. Elle était soudain plus vivante, presque assez passionnée par le sujet pour que son animation se transforme en une véritable colère. Peut-être, alors, serait-elle capable de prendre le pas sur la léthargie qui lui était devenue habituelle. Si seulement il parvenait à l'irriter suffisamment... Chessie essaya de prendre un air provocateur.

— Comme un goût de cuivre, un arrière-goût de soufre ou de fer que nul autre que lui ne décelait... Bref, toutes sortes de prétendues impuretés. Mais un beau jour, enfin, quelqu'un découvrit une source pure, *vraiment pure*, et le chevalier...

— Tu as dit que c'était un roi !

— Peu importe ! Le roi n'a désormais bu que de l'eau provenant de cette source. Et sais-tu ce qu'il est advenu de lui, Chessie, le sais-tu ?

— Quoi ?

Le labrador était aux anges. Kirila haletait, le visage cramoisi, et sa voix avait perdu ses inflexions monotones : elle criait presque. Elle n'avait pas jeté un seul coup d'œil vers le ciel.

— Le roi est mort de carence minérale !

Chessie éclata de rire et déclara d'un ton railleur :

— Tu n'es pas très douée pour raconter les histoires, Kirila !

Elle ouvrit la bouche pour proférer quelque réplique cinglante, puis la referma lentement. Elle cligna des yeux une ou deux fois, jeta un regard surpris alentour, et lentement, le rose s'effaça de ses joues. Elle contempla ses mains, crispées devant elle, et laissa tomber ses bras avec une hésitation perplexe. L'arc indigné de ses sourcils se détendit miraculeusement, et son visage reprit sa sérénité grise et ouatée, comme les légumes d'un potager piétiné par une horde de chiens se redressent pour reformer leurs rangées bien ordonnées.

En la voyant se décolorer, Chessie fit une ultime tentative :

— En plus, tu chantes faux ! s'écria-t-il, désespéré.

Puis, trouvant sans doute que l'argument n'était pas des plus efficaces, il se lança dans une dénonciation fanatique des Lielthiens. « Ce ne sont que des buses hystériques ; ils ont la folie des grandeurs et les orbites constipées ! » Il calomnia la lignée généalogique de toute

la famille de Kirila, se répandit en aphorismes cinglants sur son caractère, sa dignité et son écriture. Sans se départir de son calme, Kirila ignore tranquillement ses remarques, lui souriant tout du long avec une expression empreinte d'une telle compassion qu'il faillit se jeter sur elle pour lui mordre le cou.

À mesure que l'hiver approchait, leurs conversations se firent de moins en moins fréquentes et de plus en plus creuses. Kirila venait retrouver Chessie à travers la forêt enflammée de teintes automnales, et s'asseyait.

— Nous cueillons les pommes, la semaine prochaine.

— Les pommes ?

— Oui. Elles sont mûres, à présent, il a fait très doux, ces derniers temps.

— Ah, oui, bien sûr.

— C'est une bonne année, dit Polly Stark. Pour les pommes.

— Ah bon ?

— Oui.

Il y eut une pause.

— T'es-tu beaucoup... promené, ces derniers temps ? reprit Kirila.

— J'ai fait un petit tour, hier.

— Vraiment ?

— Oui.

Ils se regardaient, la mince jeune fille grise et le chien puissant aux pupilles de sucre roux. C'était habituellement Chessie qui détournait le premier les yeux, pour les poser avec irritation sur les arbres voisins. Puis Kirila s'en allait, heureuse de retrouver la chaumière où Polly Stark serait prête à répondre à d'autres questions sur les *Chroniques*. Elle mettrait la bouilloire à chauffer pour faire un thé, puis peut-être y aurait-il une réunion où l'on discuterait en communauté des Lielthiens. Tout en marchant, Kirila regardait fréquemment le ciel d'automne à travers les branches.

Kirila et Polly Stark récoltèrent les pommes par un jour maussade. En fait, le verger consistait en six pommiers regroupés dans une clairière. Le vent soufflait de l'est en rafales, virait au nord, puis tournait brutalement pour revenir du sud-est, glacial. Le ciel s'obscurcit tellement qu'elles durent renoncer à terminer leur besogne avant l'orage et descendirent des pommiers en tenant leur jupe d'une main. Puis le soleil perça une trouée timide sur les pommes et l'herbe d'un vert uniformément kaki, et les deux femmes remontèrent. Lentement, les paniers s'emplirent de fruits inodores.

Un énorme coup de tonnerre juste au-dessus d'elles les fit sursauter. Il fut immédiatement suivi d'une chute de grêle. C'étaient d'énormes cailloux glacés, presque aussi gros que les pommes elles-mêmes. Des bourrasques de vent froid rabattaient les grêlons presque à l'horizontale. Kirila redescendit à la hâte de son arbre en se protégeant la tête des deux mains.

— Les reinettes ! cria-t-elle. Elles vont être perdues !

Le visage habituellement doux de Polly Stark exprimait une agitation que Kirila ne lui avait jamais vue, ce qui se traduisait par une petite ride qui barrait son front et une lueur légèrement soucieuse qui brillait au coin de ses yeux. Dans le cellier, une étagère avait été dégagée pour les pommes. La récolte était prévue et si elle n'allait pas sur l'étagère, celle-ci demeurerait vide. Polly Stark leva le bras droit, petite silhouette grise au milieu de la clairière, et Kirila laissa échapper un cri.

Les grêlons cessèrent de tomber sur la clairière. Ils atterrirent tout autour en un cercle bien délimité, et si quelques-uns ricochèrent vers les pommiers, aucun n'atterrit directement dessus. La grêle dévalait jusqu'à une quinzaine de mètres au-dessus du plus haut des arbres, rebondissait un peu plus loin, puis roulait lentement le long d'un rayon invisible pour atteindre la lisière d'un cercle hypothétique. Ensuite, les grêlons retombaient par terre en un jet concentré, comme s'ils s'écoulaient d'une gouttière. Bientôt, un muret circulaire de glace se forma autour d'elles.

Aussi soudainement qu'il avait éclaté, l'orage passa. Polly Stark lissa sa robe de laine avec laquelle le vent avait pris des libertés et contempla tranquillement le ciel.

— Je crois que c'est terminé. Si nous nous dépêchons, mon petit, nous pouvons finir la besogne avant le coucher du soleil.

Kirila restait bouche bée.

— Mais... que... comment... Qu'avez-vous fait ?

— La grêle aurait abîmé les pommes, mon petit.

— Oui, naturellement, mais comment... j'ignorais que vous pouviez... êtes-vous magicienne ?

— Ô Seigneur, non ! Je ne suis qu'une simple fermière. Mais les reinettes talées ne se gardent pas longtemps.

— Mais si vous pouvez... si la magie vous obéit... était-ce bien de la *magie* ?

— Je suppose que oui.

Dans ce cas, pourquoi n'effectuez-vous pas tout le travail de la ferme à l'aide de la magie ?

— Mais pour quoi faire, mon petit ?

— Ce serait plus facile ! Vous pourriez gagner du temps.

Le visage de Polly Stark revêtit l'expression emplie de tact de celui

ou celle qui envisage un point de vue émis avec bonne volonté, mais de toute évidence absurde.

— Pour quelle raison souhaiterais-je que le travail soit plus facile ou plus rapide ? Les Lielthiens viennent si rarement, et pour de si brèves visites. Et nous apprenons tous les *Chroniques* dès notre plus jeune âge. Ce n'est pas si prenant, vous savez. Que ferions-nous de notre temps, d'un Rassemblement à l'autre ? De plus, les travaux de la ferme nous permettent de rester dehors où nous risquons moins de rater les visites.

Kirila la contempla, cherchant inconsciemment une tresse ou une mèche rebelle à mordiller. Mais ses cheveux étaient rassemblés en un chignon, et elle interrompit son geste à mi-chemin, le remplaçant par le rapide regard vers le ciel qui était devenu un rythme machinal permanent pendant ses périodes de veille. Elle n'y vit que des nuages noirs, mais son expression stupéfaite avait commencé à s'effacer avant même que son cou ne soit tendu vers le haut, et lentement, elle fit un signe de tête à Polly Stark.

— Oui, je comprends.

Elles se remirent calmement au travail dans la forêt jonchée de grêlons.

L'automne finissait son effeuillage, pour, comme d'habitude, ne rien dévoiler de plus désirable que quelques branches d'arbres nues. Il fit de plus en plus froid et le ciel fut en permanence chargé de nuages bas et noirs. Début décembre, on abattit des cochons pour les fumer. Tous les villageois de Rhuor s'y attelèrent avec efficacité et pondération. Petite, Kirila avait toujours adoré l'agitation qui entourait cet événement au château de Kiril. L'odeur des feux de hickory sur lesquels on fumait les jambons, les hurlements de joie lors du jeu de balle auquel enfants et plus grands se livraient avec la vessie de l'animal, gonflée et refermée d'un nœud, toutes les barriques propres et vides dans lesquelles on se cachait pour en jaillir par surprise en brandissant d'imaginaires épées... Mais ce jour-là, à Rhuor, elle se contenta de frissonner légèrement au moment où l'on tua les bêtes, puis elle suivit placidement les instructions de Polly Stark pour la fumaison. Les enfants du village apportaient inlassablement des paniers de petit bois de la réserve jusqu'au feu, sans cesser de jeter des coups d'œil vers le ciel.

Ils avaient presque terminé lorsqu'un faucon plana au-dessus de la cour et se percha sur une barrique vide.

Kirila éclata d'un rire joyeux, tandis que, tout autour du rapace, le monde se colorait. Des teintes éclatantes, jamais vues, irradiaient du faucon pour embraser la cour. Les baies écarlates tranchaient sur le

vert sombre et luisant du houx comme autant de miracles de grâce. Sous ses pieds, la terre était sombre et fertile, vitale, et lorsque Kirila leva la tête, le ciel était de perle et d'argent. L'air vif frissonnait d'une fumée bleutée et de promesses multicolores dont ses poumons dilatés s'emplissaient avec bonheur. L'odeur du porc rôti grésillant lui faisait venir l'eau à la bouche, et à ses oreilles émerveillées parvenaient les secrets chuchotés par le vent, les crépitements du bois et le rire libre, extasié de Polly Stark.

Puis, le Lielthien prit son essor, et quelques minutes plus tard, la cour était redevenue d'un gris pâle et hivernal. Après un instant de confusion où les uns se tournèrent vers les autres comme s'ils avaient quelque chose à dire, sans se rappeler quoi, chacun reprit son travail et Kirila se remit tranquillement au salage du porc.

On ne vit plus un seul Lielthien à Rhuor pendant le reste du mois. Décembre s'écoula, gris et humide, de plus en plus sombre, jusqu'au jour le plus sombre de l'année, le jour du Rassemblement.

Le matin du solstice d'hiver, le temps était dégagé et serein. Un jour ordinaire, en apparence. Peu après le lever du soleil, les villageois quittèrent leurs foyers respectifs pour se rendre auprès d'un large chêne séculaire, à la lisière est de la forêt. Les ombres de leurs courtes silhouettes s'étiraient, immenses, sur le chemin. Ils portaient des paniers de pique-nique, de vieux plaids et des petits tabourets pour les plus âgés. Les bébés étaient enveloppés de si nombreuses couettes, couvertures et édredons que leurs petits visages endormis et encore fripés par la nuit émergeaient des replis comme autant de petites prunes. Le chêne s'était accroché tout l'automne à ses feuilles mortes, et elles tombaient à présent, marron et sèches, bruissant à la moindre brise.

Toute la population de Rhuor étendit ses plaids sur le sol, à quelques mètres du majestueux arbre, et s'installa pour la journée. Dans quelques semaines, les pluies d'hiver commenceraient et la clairière ne serait plus qu'un vaste bournier. Mais pour l'instant, elle était assez sèche pour ne pas être inconfortable. Chacun vaqua à ses occupations : grignoter des pommes séchées et des sandwichs au fromage, ramasser des glands, lire les *Chroniques* à voix haute, bavarder tranquillement de choses et d'autres ou s'allonger pour un petit somme sous le pâle soleil que de rapides nuages cachaient occasionnellement.

La cérémonie du Rassemblement en elle-même n'était jamais directement évoquée. Seule différence dans le comportement des villageois, le fait qu'ils soient à l'affût, regardant le ciel de façon désormais quasiment continue. La journée se passa sans que rien de particulier survînt, hormis quelques torticolis chez les uns ou les autres. Le soleil se coucha, comme si tout cela l'ennuyait profondément, et un petit vent froid se leva. On fit quelques feux de camp et l'on s'enveloppa dans de gros manteaux. Kirila commença à dodeliner de la tête.

Peu après, l'air nocturne frissonna et se tendit. Les villageois furent pris dans un tourbillon magnétique. Les dos courbés se redressèrent, les visages penchés se levèrent, les bébés somnolents se réveillèrent, ouvrant de grands yeux sombres et étonnés. Les claquements d'un torrent d'ailes fondirent sur l'assemblée, aussi inéluctables qu'une crue subite, et la clairière fut envahie d'une myriade de faucons qui se

posèrent sous le vénérable chêne.

Ils n'étaient que vingt et un. Ils s'immobilisèrent soudainement comme autant de statues de marbre au clair de lune, formant un demi-cercle face à l'assemblée silencieuse de Rhuor. Au centre, prit place le tiercelet aux pattes cerclées de bracelets. Kirila eut le sentiment confus qu'ils étaient beaucoup plus nombreux, que d'autres silhouettes figées les observaient dans l'obscurité. Tout autour d'eux, la forêt étincelait et ondoyait, chaque mouvement était lourd de secrets muets et de poussière stellaire. Le vent frôlait l'assistance en gémissant doucement, prometteur de monts et merveilles. Dans leur tête altière, les yeux noirs des faucons réfléchissaient l'éclat des étoiles, que seul l'argent, dit-on, reflète.

Lentement, devant le tiercelet, l'air se mit à tournoyer et rayonner, de plus en plus lumineux, jusqu'à ce qu'un cercle de lumière blanche enferme la nuit. Il tourbillonna de plus en plus vite et tous les yeux, humains et lielthiens, le contemplèrent avec extase. De leurs voix rauques et terribles, les faucons psalmodièrent : *Ay l'endith melan kel. Ay l'endith melan kel.* Le disque de lumière se mit à tourner en vrille.

Aucun des villageois ne bougeait ; tous étaient paralysés, comme les Lielthiens eux-mêmes. Puis, lentement, Kirila se leva, et un soupir traversa l'assemblée : aaahhhh.

Quelque chose l'entraînait vers le cercle, mais avec douceur, comme un bébé attire à lui un doigt tendu. Elle ne sentait pas ses pieds toucher le sol. Le vent reprit le chant des faucons et les feuilles mortes encore accrochées au chêne eurent un murmure jaloux.

Ay l'endith melan kel. « Il y a deux ans, la veille du solstice d'été, c'était mon frère. » *Ay l'endith melan kel.* « Ils prennent l'un d'entre nous. »

Les yeux de Kirila restaient grands ouverts, égarés, à mesure qu'elle s'approchait de l'anneau toujours en mouvement.

Une forme noire surgit en trombe du néant, sembla se heurter à une barrière invisible, et tomba à terre. Chessie se releva immédiatement, vaguement étourdi mais prêt à tuer, et sa voix trancha le silence avec la précision d'une hache qui s'abat sur un tronc d'arbre.

— Princesse Kirila ! Tu as juré de faire une Quête, et une princesse du sang n'a pas le droit de violer un serment royal !

Kirila avançait toujours vers le cercle hypnotique.

— Princesse ! Ce cercle n'est qu'un piège !

Elle tendit la main gauche, et l'anneau cessa de tourbillonner pour s'ouvrir, comme un bracelet qui se scinde en deux.

— Kirila ! Non ! J'ai besoin de toi ! hurla Chessie en se jetant de nouveau contre le mur surnaturel.

Kirila s'arrêta et lança un coup d'œil autour d'elle, le visage ébloui

et livide à la lueur du halo étincelant qui l'attendait. L'espace d'une seconde, elle hésita, puis elle se retourna et fit un nouveau pas en avant. Les faucons chantaient : *Ay l'endith melan kel, Ay l'endith melan kel*, et leurs voix vibrantes noyèrent les aboiements étouffés d'un chien qui hurlait quelque part. Kirila distinguait maintenant tout un univers à l'intérieur du cercle, un ciel proche et infini de soleils, d'étoiles, de petits nuages palpitants, et d'âmes plus sombres que la mort. Des astres y apparaissaient, y mouraient, et renaissaient de leurs propres agonies frémissantes ; et entre leur naissance et leur renaissance, le temps ne s'écoulait pas. Une étrange chaleur monta à la tête de Kirila et ses aisselles lui picotèrent, comme si elles étaient animées de puissantes ailes blanches. Lentement, sa main pénétra dans le cercle...

... Et toucha le cœur d'un univers étrange, un univers qui n'avait plus rien d'humain, qui n'était pas plus fait pour les hommes que le monde ténébreux de la mort.

Elle secoua vivement la tête et ferma violemment les yeux en essayant de retirer sa main. En vain. Son corps tout entier hurlait son désir d'entrer dans l'anneau, de lui appartenir et, malgré toute sa volonté, elle restait paralysée. Kirila poussa un cri désespéré, et soudain, surgit devant elle la vision des tentes de l'Omnium et de leurs bannières, de leurs tapisseries et de leurs oriflammes aux couleurs vives et chamarrées, plantées sur une plaine verdoyante et baignée de soleil. Dans un hurlement, elle parvint à dégager sa main du cercle.

On entendit un déchirement assourdissant, comme le cri enragé qu'auraient poussé des corbeaux à moitié crus grouillant dans une marmite fumante. Kirila bascula dans une obscurité primitive, assiégée d'entités gémissantes et grinçantes ; enfin, elle retomba, meurtrie, dans la forêt grise de l'aube, tenant sa main gauche écorchée dans la droite et pleurant comme si son âme elle-même gisait dans ses doigts brûlés et boursoufflés.

Chessie resta allongé à côté d'elle jusqu'à ce que cessent les sanglots, ce qui ne tarda pas. Le visage de Kirila pâlit et se vida de toute expression ; elle regarda autour d'elle sans curiosité, les larmes déjà sèches sur ses joues paisibles.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle avec calme.

Chessie cligna des yeux, incrédule.

— C'est la question que j'allais te poser !

Kirila promena de nouveau son regard circulaire, toujours aussi vide et tranquille. Devant eux, la brume matinale se levait paisiblement sur Rhuor. Un fermier guidait silencieusement vers une charrue un bœuf ruminant, et un petit garçon lançait du grain aux poules en cercles lents et rêveurs. Une fumée paresseuse sortait de la

cheminée de Polly Stark et s'effilochait au-dessus du toit de chaume bien propre.

— Kirila ! s'écria Chessie d'une voix implorante. Nous ne pouvons pas retourner en arrière. Il y a une sorte de barrière invisible tout autour de la clairière que l'on ne peut franchir. En tout cas, ajouta-t-il à contrecœur par souci d'honnêteté, moi, je ne le peux pas.

Elle ne répondit pas, observa encore quelques instants le village, puis tourna les yeux vers la forêt avec indifférence. Sur l'herbe uniformément grise, se détachaient des arbres nus, comme morts. À ses pieds, gisait un petit couteau qui lui rappela vaguement quelque chose de familier. Elle le ramassa et le tourna entre ses mains. Curieusement, des morceaux de cailloux sans éclat étaient sertis sur la poignée en fer.

— Je l'ai récupéré dans ta chambre la nuit dernière, profitant de ce que le village était désert, dit Chessie sans la quitter des yeux.

Kirila hocha la tête avec calme, puis reposa le poignard sur l'herbe grise et regarda devant elle, semblant ne rien voir.

Une panique croissante s'insinua jusque dans les os de Chessie. Il fit quelques pas sur le sentier forestier, s'agitant frénétiquement sur ses quatre pattes. Kirila ne bougea pas. Il revint poser sa tête sur ses genoux et eut le sentiment d'incarner une piètre imitation de licorne ; elle ne le repoussa pas ni ne tendit la main vers lui. Il eut la tentation de lui mordre le bras pour susciter une réaction, quelle qu'elle fut, mais se ravisa. La seule chose à faire, décida-t-il, était de manifester une autorité indiscutable.

— Viens, ordonna-t-il d'une voix impérieuse. Suis-moi.

Il ne fut pas peu surpris de constater qu'elle lui obéissait. Peut-être, songea-t-il, avait-il été jadis un monarque guerrier... comme le roi Arthur. Peut-être avait-il su, alors, aiguillonner ses hommes et les guider avec assurance au cœur de la bataille.

Il la précéda jusqu'au petit bosquet qui était devenu sa tanière, jetant de fréquents coups d'œil en arrière pour s'assurer qu'elle le suivait. Aux confins secrets de l'épais massif, il avait accumulé une quantité impressionnante d'objets hétéroclites, tous bien à l'abri sous une bâche étanche. Il les en sortit un à un et les déposa aux pieds de Kirila. Il y avait une chaude couverture, une bouteille de vin boueuse mais hermétiquement bouchée, une marmite en métal, quelques silex, plusieurs cordes emmêlées, l'une des chemises de nuit de Polly Stark qu'il avait dérobée sur la corde à linge, deux serviettes, un peigne auquel il manquait trois dents, une cuiller en étain, plusieurs morceaux de savon qui portaient les traces de ses dents, un râteau en bois au manche cassé, des bouts d'os rongés, une tasse en terre cuite dans laquelle une araignée avait tissé une toile, et un rouleau à pâtisserie.

— C'est moi qui ai tout volé, annonça Chessie d'un air satisfait. L'un de mes meilleurs tours de patte-patte, pardon, de passe-passe. J'aurais aimé trouver un arc et des flèches, mais malheureusement, l'occasion ne s'est jamais présentée. Enfin, tu pourras toujours fabriquer des pièges.

Kirila contempla l'amoncellement disparate avec indifférence.

— Emballe tout cela, commanda Chessie. Et mettons-nous en route. (Il dansait sur place, impatient d'exercer ses qualités de chef.) Tout, sauf le râteau, ajouta-t-il après réflexion.

Machinalement, Kirila fit un ballot des affaires, suprêmement détachée dans sa forêt monochrome.

Chessie leur fit décrire un large cercle pour contourner Rhuor, vers l'ouest, en direction de cette ville mentionnée par Polly Stark, où ils pourraient peut-être se procurer un cheval. Kirila le suivait d'un air absent, ne parlant que s'il lui adressait une question précise et directe. Elle exécutait les ordres de Chessie pour installer le campement, confectionner des pièges à l'aide des ficelles enchevêtrées, baigner ses doigts meurtris dans l'eau froide, le tout sans se tromper et sans manifester le moindre intérêt. Par-dessus les flammes, Chessie ne cessait de lancer de petits regards en coin vers son visage immobile et couleur de cendre.

La journée du lendemain se déroula pratiquement dans les mêmes conditions.

Le troisième jour, après moult réflexion, sourcils froncés, plis soucieux, soupirs et marmonnements qui laissèrent la faune et la flore locales mal à l'aise sur des kilomètres, Chessie secoua une dernière fois la tête et la queue et lança sa campagne.

Il se retourna pour être face à Kirila et, tout en trottinant à reculons, il lui raconta des épopées héroïques où se mêlaient une profusion de géants, de batailles, de héros plus pittoresques les uns que les autres, affublés de noms à rallonge et aux prononciations exotiques. Il lui narra de subtiles histoires drôles, lui posa des devinettes éhontées, ne lui épargna aucune figure de rhétorique : allitérations, assonances, rimes, métaphores, comparaisons, hyperboles, onomatopées, synecdoques et jeux de mots scabreux, tout y passa. Il lui fit des parodies (celle de sainte Agnès devenant subitement allergique aux agneaux sacrés fut particulièrement brillante), et des imitations de célèbres monarques locaux. Il effectua des cabrioles dignes d'un jeune chiot qu'il n'avait jamais été, et réussit même un double saut périlleux arrière frénétique. Il lui récita d'innombrables noms de fleurs sauvages aux tonalités musicales. Il raconta des aventures de lions, de licornes et de graoulis. Il chanta de tendres ballades où des amoureux se pâmaient lors de rendez-vous galants, où des animaux fabuleux et mythiques prenaient vie, où de

gentils et preux chevaliers (du moins, l'un d'entre eux, en conséquence de tant de bonté) se laissaient séduire et abandonner par de cruelles fées au cœur de pierre. Tout ce qui était coloré, animé ou vivant, tout ce qui était susceptible d'émouvoir le cœur, de ranimer l'œil ou de donner vie à ce corps atone, Chessie l'offrit à Kirila, tel un labrador rapportant cailles et canards aux pieds de celui qui a dompté son cœur loyal.

Impassible, Kirila se laissa submerger par ce généreux déferlement. Enfin, vers midi, elle s'écria soudain :

— Mais c'étaient de braves gens, honnêtes !

— Oui, concéda Chessie.

Le ressentiment serait donc un début ; pourquoi pas ? Tout plutôt que cette apathie. La gorge de Chessie commençait à devenir sèche.

Il enchaîna immédiatement sur une ballade enjouée à propos d'un prince en exil dont l'infâme demi-frère s'était emparé du trône, et élaborait une théorie selon laquelle les offenses subies par les souverains leur étaient toujours infligées par leurs pairs.

Deux heures plus tard, Kirila reprit la parole :

— Et pourtant, ils avaient quelque chose... un lien avec quelque chose de supérieur. C'était concret !

Chessie interrompit sa reddition du *Siège de Dammartin* le temps de dire : « Concret, mais fatal », avant de se remettre à chanter de sa voix devenue rauque, battant la mesure de sa queue, comme un métronome.

Ils campèrent sous une voûte céleste étoilée. Au bord de la laryngite, Chessie était en train d'expliquer à voix basse les rites sexuels insolites et méconnus du dragon Thémitral, lorsque Kirila déclara calmement :

— La magie était plus réelle... plus vivante, plus humaine, Chessie, dans la forteresse des Quirks, qu'à Rhuor.

Chessie poussa un long soupir reconnaissant, posa sa tête sur les genoux de Kirila et s'endormit instantanément.

Le lendemain, elle ne dit rien. Ils traversèrent une plaine verdoyante, toujours vers l'ouest. Mais Chessie remarqua que la princesse regardait un peu plus autour d'elle, d'un air vaguement surpris, avec une sorte de possessivité timide, comme un adulte qui revoit un lieu chéri de son enfance. À deux reprises, elle sourit lorsque Chessie chanta des morceaux particulièrement amusants, et elle fredonna même distraitement quelques mesures de *Auprès de ma blonde*. Elle chantait toujours aussi faux.

Peu à peu, l'univers reprenait des couleurs tout autour d'elle. Le feu de camp devint progressivement sépia, puis feuille-morte, puis bordeaux, et enfin écarlate. Le houx, les sapins et le gui de ce début d'hiver cessèrent d'avoir l'air desséchés comme si on les avait cueillis

pour décorer une maison, et commencèrent enfin à paraître réels. Le pâle soleil réchauffait la tête de Kirila, et la nuit elle avait froid aux mains et aux pieds. Les oiseaux recouvraient leur identité : les corneilles parurent à nouveau endiablées, les cardinaux belliqueux, au plumage couleur de feu, petits oiseaux moqueurs et rusés, piaillaient comme de minables escrocs incapables de s'organiser suffisamment pour mettre sur pied un gros coup.

Chessie arriva au bout de son répertoire, et recommença.

Un soir, tandis qu'ils cherchaient où installer leur campement, un faucon plana au-dessus d'eux. Kirila se raidit et son visage vira au gris cendre.

— Regarde ce que j'ai trouvé dans ton sac, la nuit dernière, lui dit Chessie.

Il l'observait sans ciller, le poignard entre les dents. L'instant qu'il redoutait était arrivé.

Kirila prit l'arme machinalement, la faisant lentement tourner, pendant de longs instants. L'un des cailloux en étain manquait sur le manche de fer gris.

— Bah, de toute façon, ce n'était qu'un émerillon ! fit Chessie, désespéré.

Il termina sa phrase en tremblant. Elle leva les yeux vers l'oiseau et soudain, brusquement, elle s'aperçut que Chessie avait raison. C'était bel et bien un simple émerillon. Un émerillon marron aux serres maculées de boue, qui cherchait mollement pour son dîner une souris plus lente ou plus imprudente que les autres. Kirila reposa les yeux sur le poignard ; il étincela légèrement à la lueur du couchant ; l'or brillant était serti de rubis et d'émeraudes, et il y avait une petite dépression, comme un lac placide où un volcan aurait fait éruption longtemps auparavant. Elle rit doucement et coinça le poignard dans sa ceinture.

Cette nuit-là, Kirila libéra ses cheveux de leur strict chignon et les coiffa avec le peigne récupéré par Chessie. Ils chantèrent en chœur autour du feu, allant jusqu'à faire grimper de quatre tons une même note qui s'étirait. Kirila apprit à Chessie les noms de plusieurs constellations qui évoluaient lentement dans les cieux. Aucun d'eux n'envisagea le fait que l'émerillon aurait très bien pu être un faucon... du moins, pas à voix haute. Mais Kirila y songea, juste une fois... et elle se coupa à cette image. Celle-ci semblait avoir un tranchant inattendu, comme une lame recelée dans son esprit, une lame d'un matériau redoutablement durable.

— Ça ne me plaît pas du tout, déclara Chessie avec obstination. Je te l'ai déjà dit et je n'en démordrai pas. Ce n'est pas une bonne idée.

— Je sais, je sais, j'ai entendu, répliqua Kirila. Tous les animaux qui ont eu le malheur de se trouver sur notre chemin depuis un kilomètre t'ont entendu.

Elle se lavait les cheveux au bord de la route sur laquelle ils s'étaient engagés la veille. C'était une véritable route, marquée par les traces des chariots, et pas un simple sentier forestier. Il faisait trop froid pour se laver les cheveux. En fait, les pluies d'hiver commenceraient d'ici quelques jours, et le vent d'ouest était chargé de l'odeur humide des tempêtes qui s'annonçaient. Kirila avait allumé un feu et chauffait l'eau, qu'elle s'efforçait de maintenir à la bonne température tout en essayant de ne pas se mettre du savon plein les yeux. Elle se dépêchait pour terminer l'opération avant que le soleil ne regrette sa faible apparition et ne se retire derrière les longs nuages gris.

— Nous devrions attendre d'arriver au château de Reyndak, insista Chessie. D'après ce que ce fermier nous a dit hier, il est à cinq ou six kilomètres au-delà de l'auberge, il me semble. Tu ne sais pas ce qu'on risque de trouver dans cette auberge, isolée comme elle l'est, à cette époque de l'année.

— Et toi tu ne sais pas qui nous risquons de rencontrer au château non plus. Et je n'ai aucune envie de parcourir encore cinq ou six kilomètres à pied si l'on peut s'en dispenser. Il y a sûrement moyen d'acheter un cheval à l'auberge.

— Mais je te l'ai dit, Kirila, cet endroit a l'air dangereux. Et il est situé en bordure du fleuve... Il y aura probablement des tas de marins. Ces bouges au bord de l'eau sont toujours dangereux. Sois *raisonnable*, ça m'a l'air d'un vrai coupe-gorge.

Depuis quelque temps, Kirila le sidérait. Son détachement apathique avait disparu, et elle était redevenue passionnée et curieuse de tout. Parfois, elle retombait dans des rêveries silencieuses, et une expression de méditation songeuse qu'il ne lui connaissait pas transparaissait sur son visage. Au début, cela avait alarmé Chessie, qui avait gardé son répertoire de chants et de ballades prêt à tout moment du jour et de la nuit, remuant les lèvres en une complainte muette. Toutefois, il l'avait observée à la dérobée et s'était aperçu qu'elle se

sortait toujours par elle-même de ces séances ; il en avait conclu que ces dernières n'étaient pas menaçantes et que Kirila, en quelque sorte, les maîtrisait.

Par la suite, les périodes de réflexion avaient peu à peu fait place à une volonté de bravade impétueuse et fiévreuse. Dans ces instants, elle se targuait d'avoir des guerriers parmi ses ancêtres (elle avait du mal à se retenir de dire « *d'autres* guerriers »), qui avaient triomphé de divers périls physiques et spirituels. L'un d'eux, par exemple, un certain Corial Len, son grand-oncle par alliance, avait habilement réussi à ne pas se laisser envoûter dans une aventure romantique avec une sorcière, tout en apprenant ses sortilèges. Sortilèges qu'il avait utilisés pour ouvrir un commerce d'armures de seconde main pendant la guerre de Soixante Ans. Toutes ces élucubrations laissaient Chessie perplexe.

Kirila entrouvrit un œil et lui jeta un regard scrutateur sous ses mèches savonneuses.

— Qu'est-ce que tu as, ces derniers temps ? Tu ne t'es jamais autant inquiété de me voir en danger !

— C'est que tu ne l'as jamais été. (Il réfléchit un moment.) Un danger de cet ordre, j'entends. Cet endroit ne me dit rien qui vaille. Tu n'as pas encore vu à quoi il ressemble, Kirila. Et tu es une femme. Et je trouve que c'est un risque inutile.

— Mais ils n'ont pas à le savoir. Et à mon avis, ce n'est *pas* inutile. Et toi, c'était de nuit, et de loin.

Propos décousus, certes, mais depuis peu, ils avaient acquis la faculté de tenir plusieurs conversations simultanées sans avoir aucune difficulté à se comprendre.

— Et je suis armée, ajouta-t-elle.

— Ça ou rien...

— C'est parfaitement suffisant.

Elle se versa de l'eau propre sur la tête. Le liquide était devenu trop chaud pendant leur discussion, et Kirila hurla, jurant et dansant sur un pied tandis que Chessie lui proposait mielleusement d'enrichir son vocabulaire si elle envisageait de se laver fréquemment les cheveux pendant l'hiver. Une fois la longue chevelure rousse rincée, elle la natta en tresses serrées qu'elle noua sur le sommet de son crâne ; puis, elle les recouvrit d'une sorte de casquette qu'elle avait fabriquée avec un coin de son manteau de laine gris.

— Si tu crois que ça suffit à te donner l'air d'un garçon !

— Attends, ce n'est pas tout.

Avec des bouts de ficelle, elle attacha sa longue jupe-culotte autour de chacune de ses chevilles et rentra le volumineux tissu dans ses bottes afin de cacher les liens. Puis après en avoir prudemment vérifié la température du bout du doigt, elle se barbouilla le visage et le cou

d'un mélange à l'odeur rance de coquilles de noix bouillies, qui avait longuement mijoté sur le feu et coloré leur unique tasse. La princesse avait déchiré et bricolé le reste du manteau de manière à confectionner une tunique rêche et informe, qu'elle se passa par-dessus la tête et laissa flotter autour d'elle, du cou jusqu'aux genoux. Elle rabattit sa casquette de fortune sur son front et ses oreilles, rajusta son poignard dans la ceinture qu'elle portait sous sa tunique, afin qu'il soit accessible par une fente du vêtement gris. Elle serra les poings, le gauche décoloré par les cicatrices de brûlure. Ses ongles étaient sales et cassés. Elle lança un regard menaçant à Chessie.

— Voilà. Alors, je ne ressemble toujours pas à un garçon ?

Chessie fit lentement le tour de Kirila et déclara avec une grimace :

— Un garçon crasseux comme ça, je n'en voudrais pas chez moi.

— Tant mieux, tu as dit que l'endroit avait l'air dangereux.

— Kirila, c'est ta voix qui te trahit. Tu ne pourrais même pas passer pour un adolescent. Tu bêles, tu roucoules et tu glousses bêtement. Une vraie basse-cour !

— C'est faux ! s'indigna Kirila, blessée.

— Bon, d'accord, c'est faux, admit Chessie. Mais il n'empêche que tu ne passeras jamais pour un garçon avec ce timbre-là.

— Et qu'est-ce que tu dis de ça ? demanda-t-elle d'une voix caverneuse, baissant le ton de deux octaves.

Sa gorge la chatouilla et elle fut prise d'une quinte de toux.

— On dirait un crapaud asthmatique, maintenant.

Elle finit par trouver un registre qui, d'après Chessie, pourrait exceptionnellement leurrer quelques personnes complètement sourdes ou obtuses, isolées depuis des mois, et encore à condition qu'elles ne l'entendent pas prononcer plus de cinq mots consécutifs. Sur ce, ils se mirent en route.

Kirila s'était figuré une auberge telle qu'on en trouvait à proximité du château de Kiril, sur la grand-route allant vers le sud, voie qui traversait des royaumes, des duchés et des fiefs de plus en plus peuplés, jusqu'à la mer. Ces auberges-là étaient des abris sûrs et douille, en pierre chaude et claire, dont les ailes encerclaient la cour. Les nuits d'été, des troubadours y jouaient, rivalisant avec les grillons.

Mais l'endroit en question était d'un tout autre acabit. Jamais Kirila n'aurait deviné qu'il s'agissait d'une auberge si Chessie ne l'avait pas entendu dire pendant son excursion de reconnaissance, la nuit précédente. C'était un bâtiment d'un étage en rondins mal taillés. Sur le toit, se dressait une grossière cheminée de pierre à moitié démolie. D'un côté, il y avait une étable ouverte où quelques chevaux piétinaient distraitemment la paille sale pour se réchauffer. À l'arrière, un ponton à demi pourri débordait sur le fleuve. Ce dernier était plus large et plus profond que la simple rivière dont Chessie avait tiré

Kirila. Ils ne connaissaient toujours pas le nom de ce cours d'eau.

— C'est curieux de trouver une auberge à cet endroit, s'étonna Kirila en contemplant la piste parsemée de mauvaises herbes qui était la seule route visible. (Elle remontait le long d'une colline boisée derrière l'auberge et y disparaissait.) Il ne doit pas y avoir beaucoup de voyageurs qui empruntent ce chemin.

— La clientèle vient sans doute du fleuve.

— De ces quelques hameaux et fermes que nous avons vus en amont ?

— Non, de l'aval.

Kirila regarda l'eau noire et lisse en plissant les yeux.

— Mais pourquoi viendraient-ils *ici*, à contre-courant ? Il n'y a rien, ici !

— Précisément. Les contrebandiers préfèrent se retrouver à l'écart : cela leur simplifie considérablement la vie.

— Les contrebandiers ?

Elle scruta le fleuve avec intérêt. Au château de Kiril, le seul mal qu'elle avait côtoyé consistait en de rares disputes sans conséquence à propos de délimitations de champs et de ventes de bétail.

— Et quel commerce crois-tu qu'ils fassent ?

— Je ne sais pas, moi. De l'argent, des bijoux volés, des armes, des nouveau-nés de sang royal qu'ils auraient kidnappés. Kirila, je crois que nous ferions mieux de partir. Tout ceci risque de mal se terminer. Et cesse de fanfaronner comme ça. N'oublie pas que ton cousin issu de germains Leofort a péri dans cette imprudente bataille qu'il a menée pour défendre son territoire.

Elle ne releva pas sa remarque et observa les chevaux regroupés sous leur misérable abri. Il y avait un rouan si cambré qu'on aurait dit un dromadaire à l'envers, une jument à la robe rousse et un vieux poney gris à la crinière emmêlée et couverte de bardane.

— La jument n'est pas mal, dit-elle, songeuse, avec un éclair de regret pour le jeune étalon qu'elle avait abandonné à la forteresse des Quirks. Qu'en penses-tu, Chessie ?

— J'en pense que nous devrions partir d'ici.

Kirila traversa la cour boueuse et ouvrit la porte. Une salle sombre occupait la moitié du bâtiment ; elle était meublée de quelques tabourets bancals et d'une longue et unique table. Un feu capricieux de bûches mal séchées enfumait la pièce de bouffées âcres, dont une partie tourbillonnait au gré du vent soufflant par les fissures du mur. Le reste retombait, déposant partout une couche de suie uniforme. Deux hommes étaient assis devant le feu, apparemment de mauvaise humeur. Tous deux étaient grands, forts, sales et vêtus de tuniques et de jambières de cuir d'où émanait une puissante odeur de chèvre.

— À qui appartient cette jument marron ? Pourrais-je l'acheter ?

demanda Kirila de sa voix prétendument masculine.

Dans l'ombre, Chessie roula des yeux réprobateurs. L'un des hommes cracha dans le feu.

— Qui la demande ?

— J'envisage de l'acheter, si le prix me convient.

Les yeux de l'homme se rétrécirent sur la mince silhouette de Kirila. Ses bottes étaient crottées d'une boue épaisse qui se détachait en pellicules séchées.

— Une chope de bière, grogna-t-il à l'intention de l'autre homme.

Ce dernier se leva d'un air morose et disparut derrière une porte en bois, qu'il claqua derrière lui.

— Alors, mon gars, quel est ton prix ?

— Je veux aussi la selle et le harnais, dit Kirila d'un ton ferme. (Elle se sentait étrangement grisée ; ses bras et ses jambes lui démangeaient soudain comme si elle était en train de grandir.) En échange de ceci.

Lentement, les yeux rivés sur le visage barbu de l'homme, elle ouvrit un petit chiffon et le lui tendit. Au milieu du tissu gris élimé, brillait une émeraude, pure et froide, à laquelle l'atmosphère enfumée conférait une teinte vert d'eau.

Les petits yeux du barbu s'élargirent, puis brusquement, ses paupières se refermèrent à demi.

— On peut savoir où tu as dégoté ce petit bijou, mon gaillard ?

— Il est à moi ! s'écria Kirila en rosissant malgré elle. (Elle ajouta d'une voix tranchante :) À prendre ou à laisser.

— Oh, je prends, peu importe d'où ça vient, dit doucement l'homme. Et le reste aussi m'intéresse !

Il tendit prestement la main et saisit celle de Kirila, envoyant l'émeraude rebondir par terre. Il fit pivoter la jeune fille vers lui et serra un bras épais autour de son cou, tandis que de l'autre, il fouillait la tunique grise à la recherche du poignard. Une partie de son manche était malencontreusement sortie de sa cachette et brillait faiblement. Chessie se jeta sur le bras de l'homme et y planta ses crocs. Le barbu poussa un hurlement, lui donna un coup de pied, sans lâcher Kirila, tout en essayant d'enfoncer les doigts de sa main libre dans les orbites du labrador. Ses bottes heurtèrent violemment les flancs de Chessie, mais avant que ses doigts boudinés n'atteignent la tête mauve cramponnée à son bras en sang, Kirila saisit son poignard et le planta à l'aveuglette derrière elle.

L'arme s'enfonça jusqu'à la garde au-dessus du ventre rebondi, presque sans effort, déchirant la chair grasse comme un fromage bien fait. En travers de la gorge de Kirila, le bras à odeur de chèvre fut secoué d'une décharge, puis retomba. L'homme la regarda, son visage malpropre empreint d'une surprise absolue, puis il s'effondra

lourdement sur le sol, les crocs de Chessie toujours enfoncés dans son bras. Kirila se pencha au-dessus de lui. Elle haletait.

— J'ai tout vu, mon gars !

Le deuxième homme se tenait sur le seuil de la porte, une chope de bière à la main. Il traversa la salle d'un pas pesant sans en renverser une goutte, le visage éclairé d'une jubilation sournoise teintée d'une expression triomphante, celle de la justice enfin rendue.

— J'ai tout vu et il l'a bien cherché. C'est lui qui a commencé.

Kirila songea brusquement à récupérer son poignard, et le corps se retrouva en un instant couvert de sang. Chessie se remit sur ses pattes.

— Je le jurerais devant le Seigneur en personne, ajouta l'aubergiste de la même voix triomphante. T'auras pas de problème au château, fiston. Ils seront même fichtrement contents qu'on ait réglé son compte à Egan, si tu veux mon avis.

Il se frappa le genou de sa main libre en poussant un petit rire silencieux, veillant à ne pas renverser sa bière.

Kirila jeta un nouveau regard au corps qui gisait à terre. De minuscules particules de cendre s'étaient déjà collées au sang séché. Les yeux, dans lesquels on pouvait encore lire la stupeur, étaient ouverts. Elle se dirigea vers la porte d'un pas mal assuré et resta debout dans la cour fangeuse à contempler le ciel. Chessie la suivit en boitillant.

— Tu n'avais pas le choix, Kirila, dit-il doucement.

— Je le sais, répondit-elle d'une voix plus forte qu'il n'était nécessaire. (Elle pivota pour lui faire face.) Personne ne s'attend à trouver un monde exempt de mal. Je le sais. Je fais une Quête royale, et même si ce n'est pas une expédition destinée à renverser le mal, je suis vouée à y être confrontée à l'occasion ! Je le sais ! (Sa voix s'éleva, furieuse :) Je fais une Quête et ces choses-là arrivent, et c'est lui qui m'a agressée le premier. Je n'avais pas le choix. Et au cours d'une Quête royale, on peut s'attendre à rencontrer ce genre de situations ! répéta-t-elle.

Elle s'éloigna de Chessie et leva le menton d'un air de défi. Puis brusquement, elle se retourna et vomit dans les buissons.

Au château, tout se passa sans problème. Le maître de céans, un certain Kelgorn, effectua une enquête pour la forme, dont tout le monde parut satisfait, puis il offrit la jument marron à Kirila. Elle avait fait des cauchemars la nuit et refusa en frissonnant. Pendant l'enquête, elle s'était montrée soucieuse, secouant la tête d'un air interrogateur et triste alors même que les événements ne justifiaient nullement un tel comportement. (Comme, par exemple, lors d'une discussion un peu longue à propos du nom du maréchal-ferrant qui

avait épousé la seule parente connue d'Egan, une sœur décédée depuis longtemps.) On s'accordait à trouver que « Kiril » était un drôle de jeune homme.

Toutefois, lord Kelgorn insista pour qu'elle accepte la jument. Le vil Egan, prononça-t-il d'une voix solennelle, n'avait aucun parent, ami ni associé vivant (ici, l'aubergiste contempla le sol d'un air déterminé), et la jument rendrait bien service à un jeune garçon non accompagné. Il avait lui-même, ajouta-t-il avec modestie, cinq fils, qu'il n'autorisait pas à voyager seuls sans même un écuyer ; mais bien sûr, dans la situation où la providence avait eu la bonté de le placer... Kirila coupa court à son sermon et accepta la jument.

Kelgorn l'invita aussi à passer l'hiver au château de Reyndak, mais elle déclina poliment cette proposition. Il faisait maintenant un temps froid et humide, car les pluies d'hiver avaient débuté. Elles dureraient trois mois, et de toute évidence, Kirila et Chessie devraient trouver à se loger en attendant le printemps. Pourtant, elle était pressée de quitter Reyndak où tout le monde ne parla bientôt plus que de son héroïque exploit. En outre, il lui était plus difficile qu'elle ne l'aurait cru de conserver son identité masculine. Déjà, une femme d'un certain âge au nez crochu avait passé une grande partie de l'enquête à observer par-dessus son tricot les mains de Kirila ou la façon dont elle balançait son poids sur un pied, tellement prise par son examen qu'elle en avait raté plusieurs mailles. Une autre dame, considérablement plus jeune, coulait vers Kirila des regards énamourés dès qu'elle la croisait, inclinant la tête pour faire danser ses boucles blondes. Son parfum de pétales de roses parvenait avec langueur aux narines de la jeune fille stupéfaite. Le château semblait accueillir de nombreux visiteurs et elle songea avec horreur qu'il lui faudrait peut-être partager une chambre. Chessie, lui aussi, était las de se comporter comme un chien et de demeurer plongé dans l'ombre pour que son insolite pelage passe à peu près inaperçu.

Ils n'évoquèrent Egan qu'une seule fois. Kirila était en train de tresser ses cheveux lorsqu'elle s'interrompit soudain pour déclarer :

— À Kiril, la devise de la famille est : « Ne regarde jamais en arrière. »

— Ça me paraît limité, comme précepte, remarqua Chessie. Si l'on ne se retourne jamais vers le passé pour tirer profit de l'expérience acquise, comment peut-on apprendre quoi que ce soit ?

— Et du côté maternel, chez les Mareschals, la devise était : « Ne faiblis pas. »

— Était ? Elle a donc changé ?

— Lors d'une Quête, mon grand-oncle Emol a tué deux dragons, douze chevaliers déloyaux et trois géants déments.

Chessie se tut, attendant la suite.

— Après l'épisode des géants, il y a eu une célébration qui a duré trois jours dans la salle d'apparat, et Rill le harpiste a écrit une ballade pour conter l'aventure. On la chante encore, à Kiril. On a ajouté un écusson aux armoiries d'Emol, une massue brandie, et toutes les dames de la Cour pleuraient de bonheur lorsqu'il dansait avec elles.

Elle tenait sa natte à demi terminée au-dessus de l'épaule, très raide, comme si elle avait oublié comment se coiffer. Ses pupilles étaient profondes, tels deux puits insondables. Enfin, elle murmura :

— Le poignard est entré si facilement.

— Kirila...

— Et je ne savais même pas son nom.

— Kirila...

— J'aurais au moins dû savoir son nom, puisque j'allais le tuer.

Chessie se sentit envahi de pitié pour la jeune fille, mais son instinct lui soufflait qu'il valait mieux jouer la carte de l'exaspération.

— Pour l'amour du ciel ! Tu ne connais pas mon vrai nom, à moi non plus, mais ça ne t'empêche pas d'être associée avec moi.

— Associée ? *Associée* ? Je l'ai *tué* !

— C'est vrai, tu l'as tué, dit Chessie d'une voix aussi neutre qu'il le put. Et il est mort. Ça arrive, quand on tue quelqu'un. C'était ton chevalier déloyal, ton dragon, ton géant dément. Bon, tu veux que je compose une ballade ?

— Non !

— Alors, tu vois bien. (Mais Kirila se tut, et il ajouta :) Ce n'était pas ta faute.

Elle demeura immobile, sa natte dans la main.

— Écoute-moi, Kirila, reprit Chessie sans être trop sûr encore de ce qu'elle aurait à écouter. (Après un moment, il sut ce qu'il lui fallait dire et s'assit sur son arrière-train.) Écoute. Quel était l'objet de la Quête de ton oncle Emol ?

— L'objet ?

— Oui, *l'objet*. Quel était le *but* de sa Quête ?

— Mais... Détruire les dragons et les géants.

— Et quel est le but de la tienne ?

— Trouver le Cœur du monde.

— Pas de tuer ?

— Non !

— Dans ce cas, c'est normal, conclut Chessie. Ce qui ne correspond pas à l'image que l'on s'en faisait est douloureux.

Il retint sa respiration. Les minutes s'écoulèrent. Enfin, Kirila hocha la tête, et il relâcha son souffle. Il était devenu presque gris.

— J'ai hâte de quitter cet endroit, hasarda-t-il en déglutissant.

Kirila fit un nouveau signe de tête. Ses yeux étaient encore perdus dans le vide, mais elle termina sa tresse.

Ils partirent en plein milieu d'un orage. Pendant deux jours, ils affrontèrent une pluie glaciale, incapables de dormir plus d'une heure d'affilée et secoués de frissons. Chessie prit froid et ils décidèrent de s'abriter dès qu'ils trouveraient trace de vie. Ils arrivèrent devant la petite ville de Klee, à la lisière est du puissant et vaste duché de Tothis. On avait récemment découvert que la cardamome, épice exotique naguère importée des mers du Sud à grands risques et grands frais, et de ce fait réservée aux rois, se plaisait dans les terres qui entouraient Klee. La ville était en ébullition, grâce au commerce des graines qui s'échangeaient à prix d'or. On faisait aux fermiers des propositions mirobolantes pour obtenir la cession de leurs champs de blé, et des émissaires du duc de Tothis lui-même venaient se rendre compte sur place de la situation, en petites processions dignes et hautaines, essayant de lever des dîmes sur tout. En conséquence, Klee se désintéressait des étrangers, trait typique de ce genre de villes devenues rapidement prospères. Kirila et Chessie passèrent l'hiver dans un établissement religieux propre et bien tenu, dont les pensionnaires se souciaient peu de faire des convertis. Ils s'ennuyèrent donc patiemment.

Kirila entraîna la jument baie, acheta des provisions en vue du printemps et se fit confectionner par une couturière du coin des tuniques et des jupes-culottes en bure marron, solides et pratiques. Elle avait payé le tout d'un autre rubis ôté à son poignard, qui commençait à avoir l'air aussi vérolé que s'il était rescapé d'une scarlatine.

Il pleuvait sans désespérer. Chessie lui enseigna plusieurs ballades, mais il ne pouvait s'empêcher de tressaillir à chaque fausse note, et ils en vinrent presque à se quereller, refusant de s'adresser la parole pendant deux jours.

Kirila jouait aux échecs toute seule, jusqu'à ce que Chessie accepte en maugréant de lui servir de partenaire... surtout, précisa-t-il, parce que la vue de Kirila se congratulant de s'être battue le rendait fou. À sa plus grande surprise, il s'aperçut que lorsqu'on ne l'y forçait pas, il appréciait le jeu. En moins d'un mois, il inventa un gambit stratégique qu'il appela la Défense violette et, avant la fin de l'hiver, Kirila, incapable de résister à un pari, lui devait trois cents rubis, quarante chevaux, deux châteaux entièrement équipés avec domestiques en livrée, et son âme. Dehors, il continuait à pleuvoir.

Trois mois froids et humides s'écoulèrent ainsi. Enfin, après quelques fausses alertes pendant lesquelles le soleil essaya de percer, vite chassé par un orage gris, les pluies cessèrent et le printemps revint.

Kirila et Chessie quittèrent Klee par une belle matinée claire. En ce début de saison, l'aube gardait encore la fraîcheur de la nuit. Des crocus émergeaient ici et là et quelques fleurettes blanches anonymes se risquaient hors de terre, mais dans l'ensemble, le printemps restait sombre, bourbeux et aride. Kirila avait troqué les robes de velours vert bouteille avec lesquelles elle était partie pour de simples tenues de bure ; elle avait adopté un trot moins fatigant pour sa jument que le galop effréné des débuts et, si les coins de ses yeux se plissaient légèrement, ce n'était pas uniquement dû à de petites rides d'expression : elle faisait preuve désormais d'une attitude réfléchie et prudente chaque fois qu'ils approchaient d'une bourgade ou s'adressaient à un étranger sur la route. Elle avait démarré sa Quête un an plus tôt. Chessie n'avait pas changé : les labradors retrievers enchantés ne vieillissent pas.

Ils faisaient route vers le nord-est. À l'ouest, ils laissaient Tothis, ses petites fermes, ses villes commerçantes, ses nombreux manoirs, une université ne possédant aucun enseignant de valeur, le cortège habituel de monastères, de couvents et d'abbayes, et le château du puissant duc Calentel IV de Tothis. Au cours de l'hiver, Kirila s'était discrètement renseignée à droite et à gauche, et elle avait vite compris que personne à Klee n'avait entendu parler des tentes de l'Omnium, et que nul ne s'y intéressait en comprenant que la précieuse cardamome n'y poussait pas. Il était peu probable, songeait-elle, que les régions plus peuplées de l'Ouest en sachent davantage. Dès qu'il s'agissait des récits de voyageurs, les villes frontières étaient toujours plus crédules que les grands centres civilisés. Au sud, sur l'autre rive du large fleuve, se trouvait le pays de son enfance, qui s'étendait jusqu'à la mer lointaine, et à l'est, il y avait la forêt et Rhuor.

Pendant près de deux mois, ils parcoururent une route très fréquentée, flanquée de nombreuses auberges, où des agriculteurs prospères leur offraient le gîte et le couvert dans leurs vieilles fermes de pierre, propres et bien tenues. En règle générale, ils évitaient les demeures seigneuriales, où les vêtements de Kirila et le fait qu'elle voyageait sans chaperon risquaient de faire se hausser plus d'un sourcil bien épilé. Au début, Chessie restait dans l'ombre, mais à mesure que les fermes paraissaient plus pauvres et plus distantes les unes des autres, ils s'aperçurent qu'un chien violet et doué de parole

devenait une chose comme une autre pour le commun des mortels, l'une de ces infortunes susceptibles d'arriver à n'importe qui. Chessie put donc recommencer à se joindre aux groupes rassemblés autour du feu dans les cuisines une fois les tâches du soir terminées. Il raconta ses histoires et chanta ses ballades. Presque toutes étaient inconnues de leurs hôtes et, après quelque temps, Kirila et Chessie se mirent à les offrir en échange d'une chambre, se présentant comme des troubadours ambulants, ce qui leur permettait de conserver les pièces d'argent qu'elle avait achetées à Klee avec une autre de ses pierres. Kirila était ravie de ce petit jeu. Chessie lui avait formellement interdit de chanter une seule note, et elle inventait pour sa part nombre d'aventures vécues, comme tout bon ménestrel ayant vu du pays. Certains de ses récits suscitèrent toutefois des regards sceptiques même chez ces naïfs fermiers.

— Ça ne te fait pas un peu bizarre ? lui demanda Chessie un soir.

Ils avaient passé la soirée à chanter des ballades tristes et romantiques pour le bénéfice de trois corpulentes filles de paysans, qui les avaient écoutés bouche bée en se poussant de leurs coudes gras.

— Quoi donc ?

— Que nous prétendions être des troubadours.

— Non. Pourquoi donc ? Je trouve que nous dédommageons largement ces gens de notre hébergement. Tu chantes vraiment très bien, tu sais, Chessie, et nous n'avons rien à envier aux ménestrels que je voyais au château de Kiril. (Elle ajouta après un silence :) Même si je chante faux.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Que voulais-tu dire ?

— Nous ne sommes pas des troubadours démunis, expliqua Chessie avec une soudaine intensité. Nous ne sommes pas des troubadours. Nous ne sommes pas des bouffons. Tu es une princesse du sang, en Quête royale, et je suis un prince. Nous sommes des monarques.

Kirila était en train de broser ses bottes. Elle s'interrompit pour jeter un regard scrutateur à Chessie. Il se tenait devant l'unique fenêtre de leur petite chambre et contemplait l'étable dans l'ombre de la cour. La fenêtre n'était pas vitrée, mais une membrane huilée était tendue en travers, peut-être l'estomac de quelque gros animal, et à travers ce matériau, les contours de l'étable étaient flous... À tout moment, elle semblait prête à se transformer en quelque chose d'autre. La membrane dégageait une odeur vaguement rance.

— Ce n'est pas parce que nous chantons pour gagner notre souper que nous ne sommes plus des monarques, dit Kirila, surprise. Une princesse peut devenir un bouffon, ou une mendicante, ou même une meurtrière... (elle eut un léger tressaillement) et rester à jamais une princesse. La royauté est une chose plus profonde que cela, plus

profonde que... que les os, même. Mais tu dois savoir cela, Chessie.

Il y eut un bref silence, puis Chessie répondit :

— Oui, mais... (sa voix s'éteignit, son front se plissa de profondes rides violettes, et il poursuivit :)... tout de même, ce n'est pas...

Il fronça de nouveau les sourcils et se perdit dans la contemplation de la forme floue de l'étable. Enfin, il demanda :

— As-tu veillé à ce que le garçon nourrisse la jument ?

— Oui. Chessie, est-ce que quelque chose te tracasse ?

— Dans ce cas, nous ferions mieux de dormir. Peut-être ne passerons-nous plus beaucoup de nuits à l'intérieur, du reste.

— Mais qu'est-ce que...

— Bonne nuit, Kirila.

Il se glissa sous le lit, posa sa tête sur ses pattes avant et ferma les yeux. Kirila resta perplexe, sa botte crottée dans la main.

Plus ils progressaient, plus les petites fermes s'espaciaient et changeaient d'aspect. Les constructions en brique cédèrent le pas aux chaumières, puis à de petites huttes en bois barbouillées de boue et de torchis, composées d'une pièce unique. Au lieu de canetons rôtis et de vin capiteux, on leur offrit du porc fumé et de la bière, puis du lapin accompagné d'un hydromel fort et acide. Les routes étaient plus étroites et plus irrégulières.

À mesure que le paysage devenait sauvage, l'été fleurissait, proluxe, comme une adolescente enfin débarrassée de son acné et de ses genoux cagneux, avide de révéler au monde une beauté qu'elle n'espérait plus. Les belles-de-jour et les tournesols poussaient aussi haut que l'encolure de la jument et, sous ses sabots, l'animal écrasait de minuscules fraises des bois au parfum puissant. Lorsque Kirila mettait pied à terre pour se rafraîchir dans les étangs chauffés par le soleil, des douzaines de bulles éclataient tandis que les grenouilles et les tortues plombaient dans l'eau argentée. Des libellules venaient bourdonner devant son visage humide, et sous leurs ailes transparentes comme de la pelure d'oignon, leurs longs corps étaient plus bleus que l'azur, plus verts que la seule émeraude qui restait sur le poignard de Kirila. La nuit, les étoiles, immenses, brillaient d'une lueur douce, atténuée par le pollen en suspension dans l'air lourd et chaud.

— Heureusement que nous ne craignons pas le rhume des foin, observa Chessie.

Ils trottaient dans des champs luxuriants couverts de fleurs sauvages, par un bel et radieux après-midi.

— Mmm, fit Kirila en scrutant l'horizon.

— En fait, je ne souffre d'aucune allergie. Parfois, je me demande si c'est à cause de ce satané sorcier. Il m'aurait fait un petit cadeau d'adieu ironique, une sorte de compensation à mon enchantement. Ça

lui ressemblerait assez.

— Uh, huh.

— Et apparemment, je ne souffre même pas des maladies habituelles des chiens.

— Mmm.

— La gale, les vers, tout ça.

— Mmm.

— Hormis le fait, bien sûr, que j'ai attrapé la rage quelque part et que je ne vais pas tarder à me jeter sur ton cheval en hurlant comme un dément, l'écume à la gueule...

— Chessie, fit Kirila d'un ton brusque. Il y a quelque chose de curieux devant nous, sur la route.

Il bondit en l'air, essayant vainement de se grandir.

— Je ne vois rien. Comment cela, curieux ?

— Je n'en suis pas sûre. On dirait une sorte de colline en train de remuer.

— Les collines ne bougent pas.

— Celle-ci, oui. C'est une petite colline en mouvement, couverte de fleurs mortes, avec un étendard qui flotte au sommet. (Elle plissa les yeux davantage, se protégeant du soleil de sa main bronzée.) L'étendard est vert, avec un motif, je crois.

— Il se trouve que tu as devant toi un éminent amateur de vexillologie, dit Chessie avec modestie. Décris-moi le motif.

— Je ne le distingue pas encore bien.

— Eh bien, attendons un instant. (Il marqua une pause, puis demanda :) Tu ne veux pas savoir ce qu'est la vexillologie ?

— Je suppose que c'est l'art d'étudier les pavillons et les étendards.

Chessie se renfroigna et ne répondit pas. Ils attendirent de s'approcher de la colline, et purent enfin distinguer le drapeau au-dessus des tournesols. Il était d'un vert délavé, la couleur de l'eau de mer que l'on a laissée trop longtemps au soleil dans une bouteille fermée. Sur le dessus, était brodé un piédestal sur lequel rien ne reposait ; on aurait dit une colonne ionique. Le socle de la colonne était fissuré.

— C'est un Renkin ! s'exclama Chessie.

À présent, ils voyaient clairement la colline, un monticule de marguerites déshydratées, de violettes fanées et d'épervières marronnasses, toutes encore enracinées dans le sol où elles avaient poussé, mais toutes mortes depuis plusieurs saisons. La colline elle-même, qui faisait la taille d'un lit à baldaquin, reposait sur un large chariot bas tiré par six moutons dociles à la laine sale. Ils étaient attachés au chariot par une longue corde usée reliée à un harnais de cuir.

— Qu'est-ce qu'un Renkin ? demanda Kirila.

— Les Renkins sont l'œuvre du Grand Renki, maudit soit-il, et ils pratiquent la Magie impuissante. Mais j'aurais juré qu'il n'en existait plus ! Viens !

— Qu'est-ce que la Magie... commença-t-elle.

Mais Chessie était déjà parti, bondissant avec impatience vers la colline. Kirila le suivit d'un pas plus mesuré, le coin des yeux plissé. Elle ne mordillait plus jamais ses cheveux. Elle avait perdu cette habitude à Rhuor, où sa chevelure rousse était toujours retenue en un strict chignon.

Lorsqu'elle rattrapa Chessie, il était assis sur le bas-côté, derrière le lourd chariot. Ce dernier se déplaçait avec une extrême lenteur, d'une part en raison de son pesant fardeau, d'autre part parce que les moutons, non pas sciemment, mais plutôt par une sorte de confusion placide, ne cessaient de tirer dans des directions opposées. Lorsque trois ou quatre d'entre eux s'orientaient vers des vecteurs qui ne s'annulaient pas, le chariot avançait de quelques mètres et la colline oscillait, précaire, d'un côté à l'autre. Elle s'immobilisait complètement si les moutons tombaient sur une touffe d'herbe à brouter.

L'arrière de la colline était recouvert de l'étoffe la plus ancienne que Kirila eût jamais vue. Peut-être était-ce jadis une tapisserie, mais les couleurs et le dessin étaient devenus depuis longtemps une masse brune indéfinissable. Elle semblait avoir été décolorée par le soleil, détremmée par la pluie, moisie, rongée par le sel, pourrie d'humidité et mangée aux mites.

Kirila mit pied à terre et s'approcha de Chessie.

— Où est le Renkin ?

— À l'intérieur. De toute évidence, il est en phase de sommeil. Nous allons devoir attendre sa période de veille. Alors, s'il le veut, il sortira. Mais je te préviens, les Renkins sont tous caractériels. Essaie de ne pas attiser sa colère.

Elle considéra d'un œil sceptique l'engin à l'arrêt. Trois des moutons étaient en train de se disputer la même pâquerette.

— Pourquoi voulons-nous le voir ?

— Kirila, les Renkins sont enchantés. Le plus grand des Sorciers noirs originels, Renki, leur a jeté l'ultime de ses sorts. C'est un sortilège irréversible et inaltérable. Tu n'es pas remontée jusqu'aux Sorciers noirs, dans tes recherches chez les Quirks. Peut-être les traces écrites elles-mêmes ne remontent-elles pas aussi loin. Et quand bien même, maintenant que j'y pense, tu peux être certaine que les origines et les travaux des Sorciers noirs ne sont inscrits nulle part. Cette recherche menée par les Quirks n'éclaire qu'une très petite partie de l'univers, tu sais. Mais quoi qu'il en soit, les Sorciers noirs sont des personnages très énigmatiques et, hormis l'envoûtement des Renkins,

cela fait des siècles qu'ils n'ont pas fait parler d'eux.

Il se leva, rattrapa le chariot cahotant qui avait parcouru quelques mètres et se rassit. Puis, à contrecœur, il ajouta :

— Personne ne sait où ils ont disparu. Il n'y a même pas de rumeurs qui circulent. Mais ils étaient venus de l'époque reculée des Anciens, les Lielthiens.

Kirila resta très droite, puis jeta un coup d'œil involontaire vers le ciel. Elle sut qu'elle allait de nouveau regarder en l'air et son corps entier se raidit pour empêcher ce mouvement, mais ce fut plus fort qu'elle. Le ciel était vide. Elle ferma les yeux, les rouvrit et demanda d'une voix ferme :

— Qu'est-ce que la Magie impuissante ?

— Une sorte de magie passive, qui ne peut se manifester que par la parole, pas par les actes. Comme les sibylles, les voyants, les extralucides, les prophètes, les astrologues, ce genre de magie. La divination... Ton magicien ne t'a jamais beaucoup parlé de sa profession, on dirait.

— Non, en effet.

— Il te surprotégeait. Enfin, j'espère que le Renkin pourra nous aiguiller sur la direction des tentes de l'Omnium. Ça nous permettra de ne pas perdre trop de temps en promenades à dos de cheval. Il pourrait même...

Il se tut brusquement, et ses yeux de sucre roux s'agrandirent soudain tandis qu'une idée lui venait à l'esprit.

— Il pourrait même, continua lentement Chessie, deviner quelque chose à propos de mon passé.

Tous ses muscles étaient soudain tendus et durcis sous la fourrure violette. Kirila détourna le regard et contempla la colline pouilleuse d'un œil sceptique.

Tu as dit qu'il était dans sa phase de sommeil. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Les Renkins ne sont conscients que trois heures par mois. Le reste du temps, ils demeurent rigides, inanimés. Cela fait partie du sort. C'est un travail de maître, en vérité. Il faut bien reconnaître cela aux Sorciers noirs, à défaut d'approuver leurs intentions.

— Mais, Chessie, un mois ! S'il vient d'avoir sa période de... de veille, alors nous devons attendre un mois entier ! Existe-t-il un moyen de savoir si...

— Non, fit Chessie avec impatience, sans cesser de regarder le chariot. Il ne se réveillera peut-être pas avant des semaines. Et tu peux te préparer à sortir une autre pierre de ton poignard, peut-être même deux. Les Renkins sont très chers.

Il avança de quelques mètres.

Kirila ouvrit la bouche pour protester, vit le visage concentré de

Chessie et commença à desservir un rubis sur le quillon gauche du poignard.

Ils suivirent la colline morte pendant deux jours, reprenant la route en sens inverse, dormant chacun à leur tour afin de ne pas rater les trois heures de veille. Le troisième jour, juste après le coucher du soleil, lorsque les turquoises, les roses et les mauves dégoulinèrent de l'horizon pour se glisser dans l'air épais et lourd de pollen, la tapisserie trembla au dos de la colline, ondula légèrement et s'affaissa à l'intérieur. Il s'ensuivit une confusion de tissu gonflé et de grognements (« Ôte-toi de là, bon sang ! »), puis l'étoffe fut violemment repoussée sur le côté et le Renkin bondit à terre.

On aurait dit une statue en plâtre blanc. Elle reposait à un mètre du sol, sur une colonne ionique aux drôles de proportions : c'était le buste d'un célèbre philosophe de l'Antiquité, dont le nom était connu même de ceux qui n'auraient jamais eu l'idée de lire ses œuvres, ni celles de quiconque, d'ailleurs. Toutefois, le front large et contemplatif du philosophe était plissé en un rictus coléreux, et ses orbites de plâtre contemplaient Kirila et Chessie avec un éclat furieux.

— Allez, accouchez, je n'aime pas qu'on me fasse attendre, grognait-il.

À cet instant, deux moutons emmêlèrent leurs cordes, essayèrent de tirer dans des directions opposées et tombèrent, leurs pattes enchevêtrées. Du haut de son piédestal, le Renkin sautilla autour du chariot en criant des obscénités et s'agitant frénétiquement. Les moutons l'ignorèrent et finirent par se dégager lentement après avoir essayé diverses solutions.

— Une statue qui se comporte comme un être humain ! s'exclama Kirila.

— Non, expliqua Chessie. Ce n'est pas une statue qui se comporte comme un être humain, mais un être humain qui est contraint à se comporter en temps normal comme une statue. C'est très différent.

— Il ressemble à...

— Chut ! Ne prononce *jamais* son nom ! Ce n'est pas le nom du Renkin ; il porte ces traits à cause du sort qui lui a été jeté, mais ce serait une suprême offense que de l'appeler par ce nom-là. C'est une question d'identité. Personnellement, ajouta Chessie avec une étrange dignité, je comprends parfaitement cela.

— Mais le phil... l'original était censé être serein et... aimable. Il était, comment dire... *philosophe*. Pourquoi le visage du Renkin a-t-il toutes ces rides figées dans le plâtre ?

— Il est souillé.

— Souillé ?

Compte tenu de l'ancre miteux d'où il sortait, le buste lui paraissait relativement propre.

— Cette statue est une copie, réalisée à la fin du siècle, d'un ouvrage de marbre datant du début du siècle, et basé sur une interprétation rendellienne d'un buste de la Première Période lakite. Les Laks l'avaient façonné après avoir conquis Rejan, s'inspirant du style rejannais, qui était une version rococo populaire des masques mortuaires en cire utilisés à l'époque du philosophe. À force de copies successives, on finit par souiller le concept. Voire les personnalités.

— Oh, dit Kirila d'une voix presque inaudible.

Le Renkin finit d'invectiver les moutons insoucians, revint à petits sauts à l'arrière du chariot et remonta sur sa colline de fleurs mortes.

— J'ai bien cru qu'ils y arrivaient, cette fois, ces petits salopards ! (Il cracha par terre. Kirila sursauta ; ce personnage était décidément déconcertant.) Alors, qu'est-ce que vous voulez ? Allez, allez, je n'ai pas que ça à faire, moi !

Chessie prit la parole d'un ton ferme :

— D'abord, nous désirons connaître le chemin des tentes de l'Omnium. (Il marqua une pause, puis ajouta :) Le chemin le plus court.

— Contre quoi ? Vous avez intérêt à être généreux, c'est un marché vendeur.

Kirila tendit la paume de sa main, sans s'approcher trop près du Renkin. Un rubis bien taillé brillait d'un éclat incandescent à la lueur du couchant. Le Renkin passa sa langue sur ses lèvres de plâtre, et ses orbites blanches devinrent d'un rouge brillant.

— Ça ne suffit pas, dit-il.

— C'est ça ou rien, déclara Chessie en plantant ses yeux dans les siens.

Ils s'affrontèrent du regard, longuement, puis le Renkin baissa les paupières en grommelant des jurons. Kirila espéra que Chessie ne s'était pas trompé à propos de cette histoire d'impuissance.

Le Renkin arracha le rubis des mains de Kirila. Elle eut la sensation d'un contact sec et poudreux, comme du talc. Il fourra la pierre dans sa bouche, tourbillonna trois fois sur lui-même, faillit tomber au dernier tour, et cracha la pierre à l'intérieur de sa colline. Un son cassant, comme celui de mâchoires qui se refermeraient, émana de ses profondeurs, et la jument baïe, attachée à un arbre voisin, eut un mouvement de recul ombrageux.

— Alors ? demanda Chessie.

Le Renkin ferma les yeux et entonna d'une voix rapide et indistincte :

*Ni au-dessus, ni en dessous du massif millénaire ;
Au-delà du plateau où disparurent les Anciens ;
Derrière la forêt que nul ne peut traverser ;*

— Ce n'est pas juste ! s'écria Kirila. Vous avez parlé trop vite !

— Ne t'inquiète pas, j'ai tout retenu, fit Chessie d'un ton rassurant. (Ses yeux étaient songeurs.) Ambigu, mais ça pourrait être pire. Je me demande ce que c'est que cette « épreuve » ? Peut-être une sorte de test, ou un examen de passage ?

— Et maintenant, déclara Kirila avec une désinvolture étudiée, j'aimerais que vous me parliez de mon passé.

— Ton passé ? répéta la statue, surprise malgré elle. Tu ne veux pas connaître ton avenir, petite sœur ? Les grands et beaux ténébreux, les voyages, toutes ces balivernes sentimentales habituelles ?

— Non, mon passé. (Elle sourit impudemment au Renkin.) Peut-être ai-je envie de vous mettre à l'épreuve, de voir si vous avez réellement du pouvoir !

Le Renkin s'enfla de rage, à tel point que Kirila eut peur de le voir se fissurer, le plâtre n'étant pas réputé pour sa souplesse. Il l'injuria copieusement, dans un langage qui ressemblait à de la glace pilée, sautillant de haut en bas sur son piédestal.

— Tant pis, dit-elle, si ça ne vous intéresse pas...

Il se calma, au prix d'un visible effort.

— Un autre rubis !

— Trop cher !

— C'est difficile de lire le passé, tu sais !

— Mais je n'entendrai rien que je ne sache déjà, alors ce n'est pas si intéressant, pour moi. D'ailleurs, cela ne servira sans doute à rien...

Ils marchandèrent âprement, et Kirila finit par accepter, avec force soupirs, de céder un autre rubis si le Renkin lisait également le passé de son chien ; il serait payé après. Elle était très satisfaite de sa négociation.

— Il me faut un objet que vous utilisez tous les deux, un récipient. Allez, allez, mon temps est précieux, vous savez.

Il jeta un coup d'œil chargé d'appréhension vers le ciel, éclairé à présent d'une grosse pleine lune et de quelques étoiles.

Kirila lui donna leur timbale en étain, et il se retira sous sa colline. Ils entendirent un autre bruit sec, nombre de marmottements et un coup étouffé, puis le Renkin revint. Le gobelet était rempli d'un liquide clair, étrangement épais, qui scintillait et semblait prêt à déborder. Le Renkin donna un coup sec sur le bord et le liquide redescendit au fond en une sorte de vague ondoyante. Kirila frissonna.

— Bon, commence par elle, dit la statue en contemplant le liquide d'un air menaçant. Vas-y.

Il y eut un long silence, durant lequel le Renkin regarda la timbale avec concentration. Une chouette ulula sur un arbre voisin. Le ciel

était maintenant parsemé de clous d'or. Un lapin détaïa tout à côté d'eux, ses petites pattes rapides et agiles sur l'herbe.

— Ça commence ? demanda Kirila.

— Si ça commence ? On en est déjà à ton dixième anniversaire !

— Eh bien, qu'est-ce que ça dit ?

— Rien. Il ne t'est rien arrivé.

— C'est ridicule ! fit-elle avec colère. Il m'est arrivé des tas de choses.

Le Renkin haussa les épaules.

— Rien qui mérite d'être commenté, il faut croire. Écoute, petite sœur, ce truc-là ne révèle que les faits marquants. Si tu veux le récit détaillé de ce que tu manges au petit déjeuner et le nom de ton poète préféré, engage un biographe professionnel.

Kirila ouvrait déjà la bouche, mais il l'interrompt :

— Attends ! Je commence à distinguer quelque chose, cette fois... La nuance de ta personnalité. Elle est d'un vert marbré. Tiens, d'habitude, c'est la couleur réservée aux garçons ; les filles sont normalement d'un jaune sirupeux, mais ça arrive.

Il haussa de nouveau les épaules. Des morceaux de plâtre s'effritèrent et retombèrent sur l'herbe humide.

Quelques étoiles apparurent encore, leur éclat affaibli par celui de la lune. La chouette poussa un autre ululement, suivi d'un froissement d'ailes et d'un cri perçant. Deux des moutons se couchèrent pour dormir.

— Où en êtes-vous, maintenant ? s'enquit Kirila.

— À tes dix-sept printemps. Seigneur, quelle vie mortellement ennuyeuse tu as menée, petite sœur. Comment as-tu fait pour supporter ça si longtemps ? Non, attends, voici quelque chose. Ça date de l'année dernière. Je vois un arbre dont poussent les racines, mais pas en profondeur. Il tombe, non, il vacille, et s'arrête à mi-chemin. Il reste penché sans tomber, ça alors ! Et voici une autre image, c'est une...

Il s'interrompt pour contempler Kirila, bouche bée, son haut front blanc libéré de son rictus coléreux pour afficher une expression de surprise comique.

— Une plume, murmura-t-il. La plume blanche d'un faucon.

Pendant une seconde, la nuit d'été vira au gris, et les oreilles de Kirila furent emplies d'une agitation sombre et impétueuse. Elle secoua la tête si violemment que des mèches de cheveux balayèrent son visage, et ordonna :

— Continue !

Le Renkin la regarda encore quelques instants avec stupeur, irritation et une terreur naissante. Il jeta un coup d'œil hâtif à la timbale et bredouilla :

— Je vois une goutte de sang qui a la forme d'un crâne. Elle disparaît. C'était fugitif, donc pas très important. C'est tout.

Il renversa le récipient, sauta sur la colline et se mit à reclouer la tapisserie sur la porte à l'aide d'un marteau. Le manche portait de profondes traces de crocs.

— Une minute ! Vous avez promis de lire aussi le passé de Chessie !

Le Renkin continua à planter ses clous, et se donna un coup de marteau sur le doigt.

— Sinon, vous n'aurez pas votre rubis !

Avec une grimace épouvantable, la statue sauta à bas de la colline. Kirila ramassa la timbale et la lui tendit. Le liquide épais s'en était écoulé et se répandait dans les buissons en une boule visqueuse, ondulant comme une chenille géomètre. Le Renkin plaqua le gobelet au-dessus en criant :

— Halte là ! Viens par ici, toi.

L'extrémité des oreilles de Chessie fut secouée d'un frisson, et Kirila lui caressa l'encolure. Elle était dure comme la pierre.

— Tout a commencé avec le chien de saint Jean, annonça le Renkin en se penchant au-dessus de la timbale. Il y a eu des consanguinités entre les setters et les épagneuls, certains d'entre eux...

— Pas le passé de son corps ! s'écria Kirila. Ce n'est pas un chien ! Son *propre* passé.

Le Renkin eut un sourire usé.

— Ce n'est pas ce que j'ai promis. Tu m'as dit « le passé du chien ». C'est ça que tu as dit, c'est pour ça que tu me paies, c'est ce que tu auras, et rien d'autre.

Chessie gronda en montrant les dents et se ramassa, prêt à bondir, mais Kirila s'interposa sans lui en laisser le temps. Elle regarda le Renkin droit dans les yeux, et, sans hésiter une seconde, elle ordonna d'une voix glaciale :

— Son propre passé. Vous m'avez entendu. *L'aarthen ka ruatha !*

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, la poussée sombre et impétueuse lui emplit de nouveau la tête. La forêt devint progressivement grise, puis de plus en plus claire. Tous ces objets gris, les arbres, les fleurs, la grotesque statue et sa timbale en effervescence, se mirent à osciller et se fondirent en un flou tremblotant. Elle eut le sentiment que tout devenait spongieux, devant elle et sous ses pieds. Elle se débattit avec frénésie pour faire apparaître l'image des tentes de l'Omnium, mais ne trouva rien qu'un gris de cendre uniforme et étranger. Elle poussa un cri, et subitement elle vit les tentes, comme si elles étaient très lointaines, à travers un nuage de gélatine grisâtre qui peu à peu se refroidit, se figea et se cristallisa en objets aux couleurs de l'arc-en-ciel, enfin précis et distincts. Kirila tremblait de tous ses membres. Elle était trempée d'une sueur froide. Elle inclina la tête, faisant un signe

silencieux à l'invisible. Ce serait la dernière fois qu'elle pourrait invoquer une telle vision et s'en détacher, et elle le savait.

Le Renkin se serait prosterné à genoux s'il en avait eu, mais il avait dû se contenter de s'incliner profondément sur sa colonne ionique. Il était désespérément plongé dans la timbale en étain.

— J'essaie, altesse, j'essaie, gémit-il. Mais c'est difficile de lire un passé enchanté, terriblement difficile. Attendez un instant, juste un instant, altesse. (Et il grinça entre ses dents à l'intention du récipient :) Allez, toi, active ou je te transforme en une source d'eau claire, aussi vrai que la lune est pleine !

Plusieurs longues minutes s'écoulèrent. Épuisée, Kirila s'assit. Elle posa la main par terre et sentit les feuilles mortes et les brins d'herbe, rudes et verts sous sa paume. Elle se coupa à une aiguille de pin. À côté d'elle, Chessie attendait, silencieux.

Enfin, un sifflement émana de la timbale, bientôt strident comme celui d'une bouilloire en colère oubliée sur le feu. Le liquide devint noir et produisit de grosses bulles qui ressemblaient à des pustules purulentes. Le sifflement se transforma en un cri déchirant, puis le récipient se brisa avec un craquement violent. Des fragments d'étain jaillirent de tous côtés et Kirila se protégea le visage de son bras.

— Des clochettes, haleta le Renkin. Juste avant qu'elle ne casse, j'ai vu des clochettes. Des clochettes, des grelots ou des cloches. C'est tout ce que j'ai vu, sincèrement, altesse, c'est tout, et c'est très dur de lire les passés enchantés, vous savez... Le sort qui a été jeté à celui-là est pire que tous ceux que j'aie jamais rencontrés. Ce devait être un maître sorcier... un vrai travail de professionnel...

Il se retourna en adressant de petits gestes de la main à Kirila, sauta à l'intérieur de la colline, en ressortit d'un bond pour attraper le second rubis et regagna son antre. La tapisserie se remit en place sans qu'il y eût besoin d'un marteau. Une seconde plus tard, les moutons surpris sautillaient maladroitement pour reprendre leur place, se cognant les uns aux autres et faisant pencher la sombre colline si dangereusement vers la gauche que quelques cailloux et feuilles mortes dévalèrent jusqu'à terre. Puis lentement, le monticule se redressa et disparut au détour de la route.

Kirila s'agenouilla auprès de Chessie. Il ne la regardait pas, et elle attendit, respectant son silence. Le liquide, clair et épais, s'enfuyait à nouveau dans les buissons en produisant un petit sifflement.

— Des clochettes, dit Chessie d'une voix sans timbre.

— C'est déjà un début.

— Une vie entière... *ma* vie... perdue quelque part, et tout ce que j'obtiens, c'est des clochettes.

— Peut-être possèdes-tu un cheval avec des grelots attachés à son collier ? hasarda Kirila.

Il tourna lentement la tête vers elle. Ses yeux ressemblaient à du caramel gelé.

— Pourquoi pas ? dit-elle, désespérée. Ou ce peut être une devise familiale. Ou... ou le nom de ton château ! Comme le château des Cloches d'or !

— Où est ce château ?

— Heu... En fait, il se trouve tout près de Kiril, et je connais tout le monde, là-bas. Mais tu m'as comprise. C'est un indice, Chessie, un véritable indice ! Dans la prochaine ville que nous traverserons, nous demanderons au monastère local une copie du *Registre de la noblesse*. Et si nous trouvons une piste, nous la suivrons d'abord, et irons vers les tentes de l'Omnium après. Nous ferons tout pour retrouver la trace de ton personnage, Chessie, c'est promis !

Chessie réfléchit, inclinant la tête de côté, ce qui fit claquer ses oreilles. Puis il rampa jusqu'à Kirila et mit une patte sur son genou. Avec un battement unique, chose inhabituelle chez lui, de sa queue violette et ronde, il posa sa tête sur les cuisses de Kirila. Elle lui gratta doucement les oreilles. Ils restèrent ainsi longuement assis sous les étoiles, tandis qu'une légère brise soufflée par les astres murmurait ses secrets à travers les arbres et ébouriffait l'herbe piétinée par les moutons.

Kirila et Chessie s'étaient engagés dans une vaste forêt, dont la taille défiait l'imagination la plus débridée. Il leur fallut plus d'un mois pour la traverser. À Klee, un cordonnier qui se flattait de tracer des cartes géographiques l'avait baptisée « l'Interminable Coulée verte ». Dans l'une des chaumières où Kirila avait joué les troubadours, un fermier y avait fait allusion en la nommant « la Forêt mégalithique ». Une vieille femme austère qu'ils avaient rencontrée à la lisière sud de la forêt, et qui débitait des bûches avec une vieille hache de pierre, l'appelait simplement « les Bois ».

Elle n'était pas particulièrement difficile à traverser, même à cheval. Elle comportait de nombreuses clairières, des arbres bien espacés, au feuillage assez épais pour protéger les buissons d'un soleil trop ardent. Ils trouvaient régulièrement des sources et des ruisseaux, et tombaient très rarement sur des ravins ou des marécages touffus. Si la région avait été plus peuplée, il aurait été facile de déboiser la forêt pour faire place à des champs de blé, car elle n'avait d'autre défense que son étendue monumentale.

À l'exception de la vieille bûcheronne, ils ne croisèrent personne. Le gibier était abondant, il y avait des baies, des pommes et du cresson sauvage, que Kirila adorait. Ils passèrent un mois agréable dans la fraîcheur des sous-bois, discutant amicalement de leur direction, cherchant le côté le plus moussu des arbres qu'ils avaient choisi pour s'orienter, dressant des listes de devises familiales ayant un rapport avec des grelots ou des cloches.

— Qu'est-ce que tu dirais de « Gaies les clochettes, radieux le soleil » ? demanda Kirila un bel après-midi ensoleillé.

Les arbres allaient s'amenuisant, et ils en avaient conclu qu'ils arrivaient peut-être au bout de cette immensité dépeuplée.

Chessie réfléchit.

— Trop frivole. Je voudrais quelque chose de digne, de majestueux, mais qui ne soit pas non plus guindé.

— Essayons le classique. Mon parrain le magicien citait une phrase, autrefois... attends que je m'en souvienne... « La cloche ne résonne jamais toute seule. » C'est de Plaute.

— Ma chère enfant, je sais que c'est de Plaute. Mais c'est trop passif, pas assez assuré ni héroïque. Et que dirais-tu de : « Que sonnent les cloches du temps » ?

Kirila émit un petit gloussement.

— Et pourquoi pas : « Que sonnent les cloches du dîner », pendant que tu y es ? Tu pourrais avoir des armoiries représentant un majordome trônant au milieu d'un champ de canards rôtis. Ou une cloche à fromage !

— Les cloches de l'église ?

— Les cloches des vaches !

— J'en ai une : « Sans vertu, pas de cloche. »

— Pas mal, reconnut Kirila. (Puis elle ajouta :) Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— C'est ça l'ennui : je me suis toujours demandé ce que venait faire la vertu dans cette expression. Ce n'est sûrement pas la vertu qui fait tinter les cloches. Ce serait comme si l'on chantait ses propres louanges. Donc tout le contraire de la vertu, justement. Or...

— J'ai trouvé ! « Le grelot, le grimoire et la chandelle. »

— Kirila, ce que je veux, c'est briser un enchantement, pas être exorcisé ! (Il ajouta après un silence :) Briser ? Rompre ?

Kirila gloussa de nouveau, et Chessie entonna d'une voix de baryton outrancière :

*On alla sonner le bedeau,
Et le bedeau sonna la cloche !*

Kirila se joignit à lui, s'égosillant avec enthousiasme. Brusquement, elle s'interrompt et tira violemment les rênes.

— Chessie, regarde !

Ils venaient d'émerger des arbres en haut d'une petite colline, et dans une vaste clairière, en contrebas, se trouvaient deux chevaliers en armure ; les deux hommes se parlaient, tandis que leurs montures broutaient le même carré d'herbe. Puis ils firent demi-tour et trotterent dans des directions opposées ; celui qui portait l'armure verte lâcha maladroitement sa lance. L'autre chevalier, dont l'armure était d'un étonnant bleu pastel, comme un œuf de rouge-gorge fluorescent, retourna la ramasser et la tendit à l'autre en lui tapotant chaleureusement le dos. Son gantelet en cotte de mailles frappa l'armure métallique avec un bruit de ferraille, et trois faisans s'envolèrent en gloussant d'un buisson voisin. Enfin, les chevaliers conduisirent leurs montures aux extrémités opposées de la clairière, se tournèrent et positionnèrent leurs lances.

— J'ai horreur de ce genre de choses, déclara Kirila avec irritation. C'est parfaitement ridicule.

— Comment cela ?

— Ils ne se combattent pas, tu vois bien que ce sont deux camarades qui joutent pour s'amuser. Et ils pourraient se blesser.

— Il faut bien qu'ils s'entraînent, sans doute.

— Oui, naturellement, mais on peut s'entraîner avec un anneau et un palet, ou au moins protéger les extrémités des lances ! J'admets qu'on se batte pour sauver sa peau ou pour une bonne cause, comme de détruire le mal, ou quelque chose d'analogue ! Mais là, tu vois bien, ils ne font que s'amuser avec leurs armes. On appelle ça du sport ! Comme des enfants qui jouent à la guerre.

— Voilà bien un jugement féminin.

Kirila ne l'écouta pas et continua à observer les chevaliers d'un œil réprobateur. Ils galopèrent l'un vers l'autre, le bruit des sabots assourdi par le tapis d'herbe, de feuilles et de mousse, leurs lances brandies rebondissant au rythme de la foulée. Les deux pointes se heurtèrent de front. Il y eut une confusion de sabots dressés, de hennissements stridents et d'armures qui s'entrechoquaient, un autre faisant protesta, et les deux combattants se retrouvèrent allongés par terre à quelques mètres l'un de l'autre, leurs lances brisées dans une parfaite symétrie. Le chevalier en bleu pastel grogna et remua lourdement. L'autre était immobile sur son tapis de feuilles mortes.

— A-t-on idée d'être aussi idiot !... commença Kirila.

Elle éperonna sa jument et galopa au pied de la colline pour venir au secours du chevalier à terre. Elle bondit de sa selle et tira sur le heaume.

— Regarde-moi ce minuscule vantail ! gronda-t-elle, furibonde. S'il réchappe du combat, il est voué à suffoquer là-dedans. Ce doit être la nouvelle mode, encore une marotte imbécile lancée par les armuriers : un vantail si ridiculement étroit qu'il ne laisse pas passer l'air ; c'est totalement inadéquat et impossible à...

Le heaume vert se dégagait avec un petit plop et elle s'interrompit, l'objet dans ses mains molles, les yeux rivés sur le chevalier.

Il était jeune. Son visage bronzé était lisse, à l'exception de fines rides au coin des yeux qu'il devait sans doute à une vie passée en plein air. Ses traits réguliers semblaient avoir été tracés par un topographe qui aurait lu Catulle. Ses cheveux bruns, de la chaude couleur du cerisier poli, absurdement fins pour un adulte, ondulaient dans la brise contre ses tempes. Sa mâchoire, bien qu'il fût inconscient, était restée crispée. Il remua légèrement, ouvrit des yeux verts, du vert des vitraux le matin de Pâques, et sourit à Kirila.

Pendant le très bref laps de temps où il sourit et celui où elle lui rendit timidement son sourire, elle prit inexplicablement conscience des taches de jus de groseille et de transpiration sur sa grossière robe de bure, de ses cheveux mal coiffés, de sa poitrine serrée sous la tunique soudain trop étroite, de l'odeur écœurante de sueur et de cheval qu'elle dégageait, du soleil très chaud, de l'odeur puissante du chevalier lui-même, du vert de l'armure parfaitement assorti à celui de

ses yeux, de sa troublante virilité. Elle s'aperçut avec étonnement qu'elle n'avait jamais auparavant remarqué aucun de ces détails pourtant évidents. Les chuchotements et les gloussements des dames d'honneur dans les couloirs du château, qu'elle avait toujours méprisés, lui parurent soudain... beaucoup moins bêtes.

— Et d'où sortez-vous comme ça ?

Il avait une voix d'adolescent, paresseuse et amusée. Son accent était légèrement différent de celui des royaumes du Sud, les inflexions plus musicales. Elle eut un nouveau sourire incertain, furieuse de constater qu'elle rougissait. Chessie l'observait d'un œil perçant.

L'autre chevalier s'approcha en soufflant, d'un pas pesant, accompagné de cliquetis métalliques. Il avait retiré son heaume et avec son armure bleue, son visage gras et rouge et ses yeux globuleux, on aurait dit un dindonneau émergeant laborieusement d'un œuf de rouge-gorge.

— Ça va, Larek ? Quelle chute ! Presque aussi spectaculaire que celle que j'ai faite il y a deux ans à Colthin pendant les essais, tu t'en souviens ? Quand cette espèce d'Écossais de l'équipe rouge s'est fait disqualifier. Dis, tu es sûr que ça va ?

Le chevalier en vert s'assit, fléchit doucement les bras. Les rayons du soleil se reflétèrent sur sa poitrine et ses cuisses, pour disparaître dans les replis sombres de sa tunique. Kirila le regardait, hypnotisée. Chessie roula les yeux au ciel.

— Je suis le prince Larek de Talatour, dit-il à Kirila. Et ce bon à rien, là, est lord Wek Rumtyn.

— Kirila, réussit-elle enfin à prononcer, et elle ajouta précipitamment : princesse Kirila de Kiril. Mon royaume est au sud du pays.

— Vraiment ?

— Oui.

Ils se regardèrent en souriant, toujours assis dans l'herbe, le soleil réchauffant leurs têtes découvertes, jusqu'à ce que Chessie élève la voix :

— Je suis enchanté de faire votre connaissance.

Kirila sursauta.

— Voici Chessie, seigneur. C'est un prince ensorcelé.

Larek tendit immédiatement la main.

— Comment ça va, vieux ? Désolé pour votre enchantement.

Chessie contempla un point dans l'air derrière la main tendue.

— Oh, ne vous tracassez pas pour ça.

— Si vous ne faites rien cet après-midi, poursuivit Larek, ma mère serait ravie de vous accueillir pour dîner au château. Avec cette immense forêt qui nous coupe un peu du reste du monde, nous recevons rarement des visiteurs du Sud, et elle serait heureuse de

bavarder avec vous.

Chessie et Wek prirent la parole en même temps. Le labrador rétorqua avec brusquerie :

— Merci, mais nous sommes pressés.

Et le chevalier bleu protesta :

— Mais, Larek, je croyais que nous allions retrouver les autres pour courir quelques lances !

— Je ne voudrais surtout pas vous déranger, dit Kirila. Je sais combien il est important de s'entraîner.

— Pas le moins du monde, dit doucement Larek. J'insiste.

Ils se sourirent de nouveau, et Kirila, d'un mouvement rapide et d'autant plus incongru qu'elle ne l'avait jamais fait de sa vie, baissa les paupières et regarda le prince à travers ses cils. Les yeux verts de Larek étincelèrent, Wek traça des cercles de son pied sur le sol d'un air boudeur, et Chessie regarda Kirila en clignant des yeux, sa longue tête violette empreinte d'une stupeur outragée.

Le château de Talatour n'était pas loin de la clairière. Kirila et Larek (Wek était allé rejoindre l'équipe pour « courir quelques lances ») s'y rendirent presque au pas ; ils traversèrent tantôt de grandes prairies verdoyantes, tantôt la forêt, où le soleil de l'après-midi filtrait à travers les feuillages pour pommeler les flancs de la jument baie et du cheval noir. La promesse de l'automne flottait dans les airs. Ce n'était rien de précis, qu'une teinte dorée au bout des feuilles des ailantes, toujours précoces, et la première apparition bourgeonnante des fleurs sauvages d'automne aux tiges raides. En chemin, Larek parlait et Kirila murmurait. Il lui raconta son dernier tournoi à Lepping, son premier tournoi à Colthin, et quelques autres non moins intéressants entre ces deux-là. Il analysa les défauts de son propre style et de celui de Wek, essaya de lui expliquer l'engrenage précis qui avait donné lieu à la chute de cet après-midi. Il commenta les qualités et les défauts de son cheval d'armes, et eut la courtoisie de ne rien dire à propos de la jument de Kirila. Les rayons du soleil lançaient des incendies vert et doré sur le heaume qu'il portait dans sa main gantée. Il se tournait fréquemment sur sa selle pour la regarder tout en parlant. Peu avant d'arriver au château, Kirila profita d'un instant où Larek la précédait le long d'un étroit ruisseau ombragé pour glisser l'une de ses jambes par-dessus la selle et la replier autour du pommeau, en amazone.

Elle eut un choc en arrivant au château. D'après le magnifique cheval d'armes de Larek et son harnais non moins rutilant, Kirila s'attendait vaguement à quelque chose d'imposant. Mais le château de Talatour était petit (c'était même le plus petit qu'elle eût jamais vu) et

délabré. Les murs de pierre, largement fissurés, s'affaissaient vers l'intérieur ; il manquait une planche au pont-levis, qui ployait dangereusement ; la bannière brodée, en haut de l'unique tour, était tout effilochée et, de ce fait, flottait simultanément dans trois directions au gré de la brise capricieuse. Dans la cour, du linge séchait sur des cordes ou, à défaut de place, était étalé sur de petits buissons bas ; des oies venaient y donner des coups de bec distraits. Le serpent des douves avait quitté son fossé pour ramper sur la rive et manger des boutons-d'or.

Larek regardait Kirila avec anxiété. Brusquement, elle comprit pourquoi il avait meublé le trajet jusqu'au château de ses fiers récits de tournois, de joutes et de chasses, et sa propre nervosité fondit comme neige au soleil. Elle se sentit émue, responsable, et étrangement maternelle.

— Regardez votre serpent ! s'écria-t-elle. Quelle drôle de couleur. Est-il d'une espèce très rare ?

Larek sourit, soulagé.

— Nous l'avons attrapé alors qu'il était tout petit, mon père et moi. Vous voyez, sa mère avait quitté le nid : nous nous sommes approchés sous le vent avec un piège de format trois et une corde lestée d'un...

— Hou, hou ! cria quelqu'un. Tu rentres bien tôt ! Tu es avec Wek ? Veut-il rester dîner ? Oh, pardon... Je ne savais pas que nous avions de la compagnie !

Kirila regarda en clignant des yeux la femme qui enjambait précautionneusement la planche manquante du pont-levis. Elle était petite et corpulente, et son visage était aussi rouge, lisse et rond qu'une tomate de concours. Elle portait une robe noire étroite aux coutures douteuses, un immense tablier blanc avec des frous-frous aux épaules, un torchon dépassant de sa poche, et une couronne. Cette dernière, en filigrane argenté, était fixée sur son chignon par de fines épingles en bois plantées de guingois à travers les ciselures de la couronne.

— Ma mère, la reine Tackma, marmonna Larek. Mère, voici la princesse Kirila de Kiril.

— Une princesse ! dit la reine. (Ses yeux ronds et noirs s'éclairèrent.) Et regardez comme elle est jolie !

Les quelques oies qui constituaient la seule assemblée présente levèrent la tête, obéissantes.

— Bienvenue au château de Talatour, chère enfant. Larry ne nous ramène pas souvent des amies. Vous restez dîner, bien sûr ?

Elle sourit chaleureusement à Kirila, dévoilant deux dents manquantes.

— Avec plaisir, je vous remercie, répondit Kirila. Et voici Chessie.

Elle se retourna sur sa selle pour le chercher, oubliant qu'elle montait

en amazone et faillit tomber en arrière. Larek la rattrapa avant la chute et la souleva pour la remettre en selle d'un bras puissant. Leurs regards se croisèrent, tous deux un peu troublés. La reine Tackma les observa d'un œil perspicace.

— Il était là il y a quelques minutes. Chessie, je veux dire. C'est un chien, un labrador retriever. Enfin, pas vraiment. En réalité, c'est un prince, qui a été ensorcelé. Un vieux prince. Un *très* vieux prince.

— Ah, ensorcelé, répéta la reine. Oui. Hem. Quand on est ensorcelé, on est un peu fantasque. Il reviendra quand il en aura envie. Venez avec moi, chère enfant. Je vais vous montrer où vous rafraîchir avant le dîner.

Ils étaient huit à table : Kirila, assise à la droite de Larek, la reine Tackma, le roi Otwick, la princesse Ludie, la petite sœur de Larek âgée de neuf ans, deux très vieux messieurs qui n'ouvrirent pas la bouche et constituaient apparemment la totalité de la suite royale de Talatour, et une jeune servante qui mangeait aux côtés des souverains et filait régulièrement aux cuisines en criant des répliques du style : « Aïe, aie, aïe, j'ai laissé le beurre sur le four ! »

Ils tenaient à peine dans la salle d'apparat. La grande table avait été tirée au centre de la pièce et le dossier de la chaise de Kirila raclait le mur dès qu'elle remuait un peu. Au-dessus de leurs têtes, un gros madrier ancien avait légèrement fléchi en son centre. Pour s'empêcher de jeter des coups d'œil inquiets vers ce danger menaçant, Kirila contemplait le mur opposé. Il était couvert de boucliers, de plastrons, de cuirasses, de lances et de jambarts, tous d'excellente qualité. Il y avait également plusieurs étagères de bois sur lesquelles trônaient des trophées gravés en argent qui fleuraient la pâte à reluire.

La chère était délicieuse. On leur servit une épaisse soupe de pois dans laquelle flottaient de petites boulettes de viande croustillantes, deux perdrix très tendres, un sanglier rôti avec garniture et sauce au raisin, du pain chaud et moelleux, quatre sortes de gelées et compotes, et une tarte aux groseilles.

— Tout est si bon ! s'extasia Kirila. Vous devez avoir un chef remarquable.

Elle vit Larek rougir, mais la reine Tackma répondit avec complaisance :

— Merci, chère enfant. C'est moi qui cuisine, et vous ne soupçonnez pas la voracité de ces hommes. C'est tout juste si Ludie et moi, avec nos appétits d'oiseaux, avons le temps de goûter au dessert avant qu'il ne disparaisse. Larry, lui, a un sacré coup de fourchette, et il apprécie vraiment la nourriture. Depuis l'âge de dix ans, il dévore autant qu'Otwick. Et il ne prend jamais de poids, vous n'avez qu'à le regarder. Ce sont tous ces entraînements de joute. Que Dieu le bénisse, il faut bien qu'il prenne des forces, avec l'énergie qu'il dépense à

remporter des trophées et à se distinguer dans les tournois des environs. Savez-vous cuisiner ?

— Maman, fit Larek sans grand espoir.

Kirila se sentit rougir, réfléchit désespérément et répondit enfin :

— Je suis un peu fâchée avec la tarte aux pommes. Le temps de cuisson, surtout.

— C'est que votre four n'est pas assez chaud ; il faut utiliser un bois dur, pour le four. Le cerisier, par exemple. La prochaine fois, prenez du cerisier. J'ai une bonne recette de pâte à tarte, une recette familiale, voulez-vous que je vous la donne ?

— Avec plaisir.

— Très bien, dit la reine en hochant vigoureusement la tête. (On aurait dit un pied de tomate en plein ouragan.) Nous verrons cela après le souper. Très bien, très bien.

Le roi Otwick termina son sanglier, repoussa l'assiette en étain toute grasse et sourit à Kirila. Il arborait un sourire professionnel, comme l'organisateur d'un combat, mais deux rides déconcertées, dont il ignorait lui-même la présence, barraient son front. Son front plus que dégarni, d'ailleurs, qui s'étendait jusqu'à la couronne. La moitié des trophées exposés, les plus anciens, étaient les siens.

— Et que fait votre père, princesse Kirila ?

— Il est roi, monseigneur.

— Oui, oui, bien sûr. C'est grand, Kiril ?

Elle réfléchit de nouveau.

— Pas aussi vaste que Glebis ou Ramyth (c'étaient deux châteaux au sud de Kiril, près de la mer) mais plus grand que le duché de Loudwater, par exemple. En fait, je n'ai jamais prêté une grande attention à la surface du domaine. Nous coexistons avec nos voisins, quelle que soit la taille ou la fortune, ou... n'importe quoi d'ailleurs. Kiril est un royaume assez démocratique, monseigneur.

Elle adressa un charmant sourire à Otwick, qui la considéra en fronçant les sourcils.

— Je ne suis pas particulièrement en faveur d'une trop grande démocratie, princesse Kirila. Après tout, il existe bel et bien des classes sociales.

Kirila leva légèrement le menton.

— Oui, répondit-elle. En effet.

— On chasse beaucoup, à Kiril ?

— Il y a les petites réunions habituelles dans le courant de l'année, une grande course au sanglier le lendemain de Noël, et à l'automne, nous organisons la traditionnelle chasse au dragon.

— Vraiment ? fit le roi en se dressant brusquement. Voilà une chose à laquelle j'aimerais bien assister. Larek, j'adorerais te voir participer à une chasse au dragon. Tu leur montrerais ce que tu sais

faire ! C'est une grosse chasse ?

— Il y a deux ans, elle rassemblait une cinquantaine de personnes.

— Cinquante personnes ! Tu entends cela, Larek ?

— D'ailleurs, ajouta Kirila avec modestie, j'y ai moi-même pris part.

Le roi écarquilla les yeux.

— Vous chassez, princesse ? Jamais je n'ai pu apprendre la chasse à ma petite femme. Elle n'a aucune assise, et reste désespérément raide sur sa selle. Est-ce que vous atteignez votre but ?

— Parfois, répondit Kirila.

Pendant presque une année entière, Chessie et elle avaient vécu du gibier qu'elle avait abattu. Larek s'agita sur son siège, et elle se surprit à ajouter rapidement :

— Bien sûr, la chasse est une chose passionnante, mais je suppose que c'est incomparable avec ce que l'on doit ressentir en joutant. Petite, je passais des heures à regarder mon cousin s'entraîner.

— C'est effectivement très excitant, intervint Larek.

Il lui sourit. Avec le crépuscule, ses yeux verts avaient pris le reflet des feuilles de saule.

— Ainsi, vous n'avez pas de frère, chère enfant ? demanda la reine.

— Non, répondit distraitement Kirila.

Elle observait les longs doigts de Larek jouer avec son gobelet, le faire rouler doucement d'un côté et de l'autre. Quelques gouttes de bière rousse se renversèrent sur les poils blonds de son poignet. Elles brillèrent à la lueur de la bougie.

— Je suis fille unique.

— Ah, fit la reine Tackma. Fille unique. Ludie, finis ta viande.

— Laissez-moi vous raconter le tournoi auquel nous avons tous pris part au printemps, dit Larek.

Il regarda Kirila d'un air interrogateur, et elle hocha la tête. Elle se sentait de nouveau étrangement à l'étroit dans sa tunique.

Pour Larek, manifestement, le tournoi avait été mémorable, et le récit qu'il en fit s'éternisa bien après le sanglier et le gibier. Larek décrivit les couleurs, les faveurs, les armures de tous les participants, et se lança dans une narration détaillée des chutes de chacun. À un moment, Ludie l'interrompit pour dire d'un ton rêveur :

— Larek avait une faveur, lui aussi. Un ruban de lady Mary Allison.

Il y eut un bref frottement sous la table, après lequel on envoya la servante coucher Ludie. Larek poursuivit avec les scores préliminaire, intermédiaire et final de chacun des chevaliers, et expliqua en quoi avaient fauté ceux qui avaient obtenu des résultats médiocres. De temps à autre, le roi Otwick donnait son avis. Tout en parlant, Larek regardait Kirila, qui l'écoutait avec attention et posa quelques questions pertinentes. Le jeune prince commençait tout juste à évaluer

les travaux des forgerons qui réalisaient différents modèles d'armures, notamment les articulations permettant de laisser libre jeu aux coudes et aux genoux, lorsque le pont-levis craqua ; Chessie apparut sur le pas de la porte.

— Bonsoir, Chessie, dit Kirila. Monseigneur, voici Chessie ; nous avons voyagé ensemble. Il est enchanté.

— Bonjour, dit le roi froidement.

Chessie aboya. C'était un aboiement tout à fait canin, et il se coucha sous la table. Kirila bredouilla avec embarras :

— Je ne sais pas pourquoi il... ce qu'il... C'est-à-dire, le sortilège va et vient !

— J'ai entendu parler de ça, dit Otwick d'un ton encore plus distant.

Il y eut un silence gêné. Puis Kirila se tourna vers Larek, les pommettes toutes roses, et enchaîna :

— Que disiez-vous, seigneur, à propos des articulations ?

Larek lui sourit et fit un petit geste condescendant en direction de son père, un discret mouvement complice de ses longs doigts bronzés. Soudain, lui et Kirila étaient alliés.

— Ce qui est important, princesse, est de s'assurer que les cuissards ne se coïncent ni ne grincent lorsqu'on modifie l'angle de la lance...

Kirila écouta avec dévotion la voix chaude et musicale au léger accent du Nord, n'entendant plus rien de ce que disait Larek, longtemps après que la servante eut nettoyé les dernières miettes de tarte aux groseilles.

Kirila et Chessie tournaient soigneusement autour du sujet, comme deux marins qui payaient dans un tourbillon en s'efforçant de ne pas perdre leurs rames. Ils étaient assis sur un tronc d'arbre abattu au bout de la clairière qui servait de terrain d'entraînement. Ils regardaient Larek chevaucher vers un anneau accroché à un poteau, tandis qu'Otwick lui prodiguait ses conseils. Ils étaient à Talatour depuis quelques jours ; jusqu'alors, Chessie était resté presque tout le temps dans son coin, à bonne distance du château. Tout autour du tronc d'arbre, poussaient de petites violettes.

— Non ! Non ! cria le roi avec irritation. Pas comme ça ! Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ? Pas si large, ton angle ! Ta lance va glisser trop à gauche et te déséquilibrer !

— Et combien de temps comptes-tu rester ? interrogea Chessie d'une voix soigneusement désinvolte.

— La reine n'a pas précisé la durée de son invitation, répondit Kirila d'un ton encore plus neutre. Mais, bien sûr, je conçois que tu aies envie de poursuivre le voyage.

— En effet.

— Elle est très accueillante.

— On le dirait, oui.

— Je ne voudrais pas la blesser en quoi que ce soit.

— Bien ! Bien ! cria Otwick. Garde brandi une seconde de plus le bras qui tient la bride, et penche-toi encore, comme tu viens de le faire !

Larek revint au trot au point de départ ; il ne portait pas de heaume et ses fins cheveux encadraient son visage aux traits si merveilleusement réguliers.

— Lui as-tu appris que tu faisais une expédition, une Quête royale ? demanda Chessie.

Du bout de la patte, il se mit à gratter de petits morceaux de champignon sur le tronc.

— Nous en avons parlé, oui.

— Qu'a-t-il dit ?

Kirila hésita une fraction de seconde et répondit :

— Il a dit que c'était inhabituel pour une femme.

Chessie effrita le champignon plus rapidement. Les morceaux s'accumulèrent à terre, d'une couleur de vieil œuf.

— Et qu'en as-tu pensé ?

Elle croisa les bras.

— C'est plutôt flatteur, d'apprendre qu'on n'est pas comme tout le monde, non ?

— Oh, Kirila, pour l'amour du ciel, tu sais bien que ce n'est pas ce qu'il voulait dire !

— Comment saurais-tu ce qu'il voulait dire ? Tu le connais à peine.

— Et toi aussi ! Tu ne vois que ce que tu veux voir, pour une raison obscure que je...

— Oh ! s'écria Kirila en bondissant de sa place pour courir vers le terrain.

Larek était tombé et avait atterri dans un bruit de ferraille sur la terre dure. Elle était déjà à mi-chemin lorsqu'il se redressa en lui souriant, et elle s'arrêta, troublée.

— Encore une chute ! grommela Chessie.

— Je ne vais pas me casser, vous savez, dit Larek.

Il sourit et lui fit un clin d'œil, et pendant une minute, la clairière tout entière apparut à Kirila comme un vitrail vert émeraude.

— Debout, debout ! ordonna Otwick. Relève-toi.

Kirila retourna s'asseoir, les mains croisées sur ses genoux. Après un moment, elle se souvint de Chessie.

— Je comprends ce que tu sous-entends, bien sûr, commença-t-elle poliment.

— Et qu'est-ce que je sous-entends ?

Elle se tourna vers lui et battit des paupières.

— Que je devrais... heu... que l'hiver va arriver et que nous devrions avancer autant que nous le pouvons avant les mauvais jours. Ce n'est pas cela ?

— Moui, si on veut.

— Mais d'un autre côté, continua-t-elle avec une diplomatie étudiée, je suis effectivement en expédition, et le but d'une Quête n'est-il pas d'ouvrir les yeux sur de nouvelles choses, de nouvelles significations, qui puissent avoir un lien avec la route menant au Cœur du monde ?

— Et quelle signification crois-tu que Larek donne à tout ce qui n'est pas armure ou tournoi ?

La colère empourpra les joues de Kirila ; elle délia ses mains, mais avant qu'elle ne puisse répliquer quoi que ce soit, Larek était près d'eux, abandonnant au milieu de la clairière un Otwick furieux.

— Je voudrais vous demander une faveur, princesse, dit le chevalier d'un ton formel. La semaine prochaine, il y a un tournoi à Launceston. M'y accorderez-vous un ruban à porter ?

Elle inclina la tête.

— J'en serais infiniment honorée, seigneur. Mais, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils, je ne possède ni robe, ni ruban assorti.

Il tripota son gantelet, aplatissant et lissant le poignet blanc.

— Si vous le voulez, dit-il timidement, je pourrais demander à ma mère de vous confectionner une robe. C'est une très bonne couturière. Et j'aime voir une femme en robe, plutôt qu'en tunique et en jupe. (Il leva les yeux vers elle, sa timidité soudain évanouie.) Vous seriez ravissante en satin, Kirila.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son nom.

— Rose, sans doute ! marmonna Chessie avec aigreur.

Aucun des deux ne l'entendit.

— J'en serais ravie, dit-elle doucement. Et vous pourriez porter la faveur pendant les tournois. Où la mettriez-vous ?

— Sur mon heaume. Au lieu de ces plumes de héron. (Il écarquilla les yeux.) Où vouliez-vous que je la mette ?

— C'est que... je ne savais pas, justement, murmura-t-elle en le regardant avec une hardiesse malicieuse sous ses paupières à demi baissées.

Il rougit et Chessie contempla Kirila, horrifié.

— Venez, dit Larek d'un ton vaguement incertain. Allons trouver ma mère pour le lui demander.

Il tendit sa main gantée pour l'aider à se relever, et, tandis qu'elle la prenait, l'assurance de Kirila sembla la désertir pour se communiquer à Larek. Ce fut elle qui évita de le regarder.

— Faisons la course jusqu'au château ! bafouilla-t-elle.

— Non, dit-il en coinçant sa main sous son bras. Je préférerais marcher.

Elle lui jeta un coup d'œil, puis regarda ses propres pieds, comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre. Larek la raccompagna au château, sa silhouette verte dépassant la sienne de deux têtes. De vigoureuses protestations parvinrent du terrain d'entraînement, tandis qu'Otwick ramassait les lances et les anneaux. Brusquement, Chessie accourut derrière eux, en proie à une fureur étranglée.

— Et ne crois pas que ce soit une « chose nouvelle », Kirila ! C'est vieux, tu m'entends, c'est vieux comme le monde !

Elle fit la sourde oreille et continua à marcher aux côtés de Larek. Le chemin était parsemé de fleurs sauvages, et le ciel d'un bleu estival.

Chessie avait trouvé un livre. Il refusait de dire où il se l'était procuré, et ce n'était vraisemblablement pas dans la bibliothèque de Talatour : celle-ci comprenait en tout et pour tout trois ou quatre armoriaux, *Les Guerres gauloises*, quelques feuillets de ballades à moitié déchirés, et un ouvrage intitulé *Le Triomphe de Talatour : origines et tournois des joueurs de jade*, ce dernier ayant été copié et relié artisanalement. Quoi qu'il en soit, Chessie avait son livre.

La lecture, en revanche, lui posait quelques problèmes. Il eut finalement l'idée de plaquer ses deux pattes sur les pages opposées de manière à pouvoir garder le volume ouvert tout en lisant entre ses griffes. Chacune des pages de gauche se trouvait ainsi marquée d'une légère griffure dégageant une odeur de terre. Après une matinée entière consacrée à ce délicat exercice, il alla trouver Kirila.

Elle était seule dans la véranda, occupée à broder de fil vert un ruban en satin jaune, et venait de se piquer le doigt. Quand Chessie arriva en trottant, elle se suçait l'index en soulevant la bande de tissu pour voir si elle n'était pas tachée. Il vit qu'il tombait à un mauvais moment, mais au plus profond de lui-même, quelque chose le pressait, l'angoissait, et l'incita à se lancer. Dans sa robe de satin toute neuve et avec ses cheveux artistiquement bouclés, Kirila avait l'air d'une étrangère. Son décolleté le rendit nerveux, et cette nervosité l'intimida.

— Bonjour.

— 'jour.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle lui jeta un regard irrité.

— À ton avis ?

— À mon avis, tu brodes.

— Bravo, tu es très perspicace.

— Oh ! (Il eut une petite toux embarrassée.) Je peux voir ? Oh, oui. C'est très... très joli.

— Moui, ce n'est pas trop mal, dit Kirila en lissant le ruban sur ses genoux. J'avais peur de l'avoir taché de sang, mais non.

— Tant mieux.

— C'est une faveur. Que Larek portera le jour du tournoi.

Elle contempla Chessie d'un air de défi, mais il se contenta de sourire en hochant la tête trois ou quatre fois de suite, comme s'il

hésitait sur la conduite à tenir.

— Tu vois, c'est un motif très difficile à réaliser, reprit-elle. Chaque pétale des trèfles à cinq feuilles doit être arrondi au bout, ce qui est particulièrement délicat avec le point de croix et sur une pièce de tissu si étroite.

— Oh, fit Chessie. Oui, bien sûr, arrondi.

Il hochait de nouveau la tête.

— Il aurait été plus facile de faire de banals trèfles à trois folioles, bien sûr... deux de moins à broder. Mais ce sont des trèfles à cinq feuilles qui figurent sur les armes de Talatour.

— À cinq feuilles. Je vois.

— Bien sûr, ça aurait pu être pire, pour moi. Il aurait pu y avoir des trèfles à huit feuilles, et là, j'aurais vraiment eu du mal.

— Oui, sans doute. Du mal.

— Chessie, si tu me promets de ne rien dire à Larek, je vais te confier un secret.

Kirila jeta un coup d'œil inquiet autour d'elle, et Chessie, les oreilles dressées et les muscles soudain durcis par un espoir insensé, se pencha en avant et retint sa respiration. Kirila se baissa vers lui et lui murmura à l'oreille d'une voix rauque et tendue :

— Je n'avais jamais brodé.

— Jamais...

— Brodé. De ma vie. J'ai bien fait une tapisserie, une fois, quand j'étais petite, qui représentait la Création du monde de la nature. Mais ce n'était pas de la broderie. Et cette faveur... c'est si important qu'elle soit réussie !

— Brodé...

— Chessie, mais qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que c'est que cet air pétrifié ? Ce n'est pas si grave. Tu n'as qu'à rien dire à Larek, et il ne s'en doutera probablement jamais.

Elle considéra ses trèfles à cinq feuilles avec satisfaction.

Chessie secoua la tête comme s'il voulait en chasser des mouches.

— Kirila... J'ai un livre.

Elle attendit, mais apparemment, c'était tout. Enfin, elle l'encouragea :

— Un livre, Chessie ? Où est-il ?

— Là-bas, fit-il avec un vague signe de tête.

— Eh bien, pourquoi ne vas-tu pas me le chercher ?

— J'y vais, je vais te le chercher.

Il revint précautionneusement, le livre entre les dents, comme si l'objet risquait d'exploser, et il le déposa tendrement à ses pieds. Kirila le ramassa et lut le titre : *Quêtes : une étude sur le terrain*, par le frère Sanctimus Moyle, de l'abbaye d'Eastwell.

— C'est une sorte d'analyse sur les Quêtes, expliqua Chessie.

Les mots se bousculaient, ricochaient les uns contre les autres à une vitesse sans cesse accrue, en un flot désordonné de paroles.

— Ce religieux a rassemblé des tas d'informations auprès des quêteurs et des personnes qu'ils ont rencontrées, et il en a tiré certaines conclusions. Par exemple, savais-tu que dans soixante-huit pour cent des Quêtes, on se heurte à des gués infranchissables ? Et à des saints ermites dans quatre-vingt-deux pour cent des cas ? Ça nous rend bien banals, tu ne trouves pas ? En tout cas, moi, je me sens d'une affligeante banalité. Mais cet homme ne s'est pas contenté de nommer tous ces éléments récurrents (c'est ainsi qu'il les appelle, « éléments récurrents »), il ne s'est pas borné à les nommer. Ce qui est véritablement fascinant, c'est qu'il les a organisés en... Kirila, est-ce que tu m'écoutes ?

— Ummm, dit Kirila.

Elle tenait le livre avec un vague dégoût, comme s'il sentait mauvais.

— Il a organisé les éléments récurrents en une sorte de motif composite, de schéma directionnel qui révèle au quêteur moyen à quoi il peut s'attendre lors de son expédition. Bien qu'il existe toujours, naturellement, des différences individuelles à prendre en compte. Mais le schéma sous-jacent est clair. Dans toutes les Quêtes, on trouve des épreuves à surmonter, habituellement trois ou sept, qui se traduisent de trois manières possibles : les deux premières sont d'ordre physique et moral. Parmi la première, on trouve les dragons à exterminer, les chevaliers noirs à tuer et les jeunes filles à sauver d'entre leurs griffes. Pour illustrer la seconde, on rencontre des phénomènes tels que...

— Chessie, viens-en au but.

Kirila tendait devant elle l'aiguille à broder, légèrement inclinée, comme une épée.

— Au but, oui. Eh bien, ce que je veux dire, c'est que tu rentres dans ce schéma, toi aussi, d'une manière générale. Tu as subi plusieurs épreuves depuis le début de ta Quête, les Quirks et les Liel... à Rhuor, et...

— Je n'avais pas besoin de cette... chose pour m'apprendre cela, coupa Kirila. (Elle souleva le livre entre deux doigts dégoûtés et le laissa tomber par terre.) Vraiment, Chessie, tu me sidères. Tu n'as pourtant pas l'habitude de tomber dans les lieux communs. C'est évident, même moi, je sais reconnaître ce qu'est une épreuve.

— Non, répondit Chessie avec simplicité. (Sa nervosité s'évanouit brusquement et il se tint très droit, ses yeux caramel teintés de profondeurs veloutées.) Non. Pas celles de la troisième catégorie.

— Quelle troisième catégorie ? demanda distraitemment Kirila.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre ; Larek devait revenir incessamment de son entraînement en équipe. Il lui avait promis de

lui montrer comment empenner les flèches.

— La troisième catégorie *d'épreuves*. Celles qui sont physiques et morales ne sont pas si graves. On peut toujours s'en sortir. Si l'on n'en meurt pas. Mais la troisième... La troisième est l'enchaînement.

Kirila détourna brusquement la tête de la fenêtre. Chessie poursuivit sans ciller.

— L'enchaînement. L'emprisonnement, la captivité, l'arrestation, le retranchement. Épreuve souvent accompagnée d'un sortilège. Et de ça, on ne peut pas se libérer. Ça vous maintient immobile, passif, inactif. On n'est plus soi-même.

— Chessie...

— C'est très bien expliqué là-dedans, et étayé par divers documents. Le prince Taefor d'Eel, par exemple, est resté enchaîné pendant soixante ans, persuadé qu'il était un chêne ; il a passé ces soixante années à rôder près d'une rivière en essayant de se faire pousser des feuilles. Et il existe des preuves formelles selon lesquelles deux chevaliers jumeaux, sir Ector et sir Landis, ont été endormis dans un château enchanté pendant cent ans. Lorsqu'ils se sont enfin réveillés, ils avaient complètement oublié l'objet de leur Quête et sont rentrés chez eux les mains vides. Et un magicien a transformé...

— Chessie...

— ... le seigneur d'Iverling, qui pourchassait la Bête féroce, en un immense diamant, interrompant sa Quête pour...

— Chessie ! cria Kirila. (Mais lorsqu'il se tut, elle ne sut que dire. Après un moment, elle déclara d'un ton vaguement boudeur :) Larek n'est pas un magicien.

Chessie eut un petit rire sarcastique.

— Et c'est toi qui me parles de ce qui est *évident* ? Bien sûr qu'il n'est pas magicien. Les magiciens ont des cerveaux. Mais tu ne comprends pas ce que je veux dire, Kirila. L'enchaînement n'est pas une chose si rare. Dans quarante-quatre virgule sept pour cent des Quêtes...

— Oh, pour... Chessie, est-ce que tu te rends compte à quel point tu es ridicule ? Tu parles comme un Quirk, tu voudrais réduire tout l'univers à de simples données statistiques. Et c'est à eux que tu disais : « Le réductionnisme est une philosophie limitée » !

— Je n'ai pas dit...

— C'est risible, tu me donnes envie de rire, déclara Kirila sans rire.

— Kirila, tout ce que je voulais te faire comprendre, c'est que...

— Je sais très bien ce que tu insinues. Et maintenant, si tu veux bien m'excuser, je crois que j'entends les chevaliers revenir et j'ai promis à Larek de le retrouver au pont-levis.

Ils se toisèrent, le labrador très raide, la poitrine de la jeune fille palpitant sous le satin jaune. Tackma avait cousu de minuscules

fausses perles à l'encolure et à la taille. Le reflet du soleil par la fenêtre s'y accrochait et les faisait briller comme autant de larmes. Au loin, on entendit résonner un cor de chasse.

— Je suis désolée de m'être emportée, Chessie, dit Kirila. On ne va pas se disputer pour un vieux livre moisi, hein ?

Le cor retentit de nouveau, plus proche, son écho argenté rebondissant doucement contre les murs de pierre. Cet appel sembla rendre à Kirila son air cérémonieux. Elle lissa ses boucles, se redressa et chercha sa coiffe. Elle était en satin et en perles, et faisait ressembler son visage à une arche gothique. Au sommet, une fanfreluche de satin jaune flottait dans la brise qui passait par la fenêtre ouverte.

— Quel dommage, dit calmement Chessie, que tu sois incapable de considérer plus d'une chose à la fois.

Kirila ne l'entendit pas. Elle se leva avec un maintien royal, tendit la main et sourit, d'un sourire aussi éblouissant et aussi vide qu'une bulle de savon.

— Je vous renouvelle mes excuses, seigneur, pour avoir été si agressive. La broderie m'aura donné mal à la tête. Je sais que vous ne vous souciez que de mes intérêts, prononça-t-elle avec un nouveau sourire radieux.

Chessie ferma les yeux.

Kirila s'éloigna avec grâce. Sa traîne de satin jaune bruissait doucement sur les pierres. Elle était doublée d'une ravissante dentelle ancienne couleur crème, qui appartenait à la famille de Tackma depuis des siècles et était considérée comme un héritage précieux et irremplaçable.

Le château de Talatour n'était pas un lieu propice à l'isolement. Depuis un mois que Kirila s'y trouvait, Chessie n'avait pu être seul que dans la forêt, où il avait passé la majeure partie de son temps à explorer et à chasser. Il avait constaté avec surprise que le fait de chasser son propre gibier le dégoûtait moins qu'autrefois. Kirila, elle, ne quittait pas Larek d'une semelle : ils se promenaient à pied ou à cheval, elle le regardait exécuter ses inlassables exploits de chevalerie ennuyeux comme la pluie. Et pourquoi, songeait Chessie, pourquoi personne ne félicitait jamais le pauvre cheval qui, lui, était condamné à porter tout ce stupide harnachement de ferraille ?

Ce soir-là, pourtant, Chessie n'était pas d'humeur à rechercher la solitude en forêt. Sans doute à cause de cette brise tiède et douce, ou de cette détestable pleine lune qui ressemblait à une tache jaune dans la nuit bleu marine de ce mois de septembre. Il trottnait de pièce en pièce, incapable de tenir en place, sa queue violette remuant frénétiquement.

La reine Tackma pétrissait du pain dans la cuisine, à la lueur d'une chandelle, tout en prodiguant à Ludie sa dose quotidienne de leçons.

— Je t'ai déjà dit hier comment s'écrit le mot « amour », cria-t-elle, couvrant de sa voix le martèlement énergique de ses poings solides sur la pâte. (Celle-ci s'affaissa en poussant un léger soupir.) Comment se fait-il qu'à neuf ans, tu ne saches toujours pas l'orthographe du mot « amour » ? Mais d'ailleurs, qu'es-tu en train d'étudier ? Je ne me souviens pas avoir lu quoi que ce soit sur l'amour dans *Les Guerres gauloises*.

Dans la salle d'apparat, le roi Otwick était occupé à mettre des embouts aux fers de lance. Devant lui, sur la vieille table de bois, était étalé un parchemin signalant le programme des tournois de la saison. Il était lesté aux quatre coins de petits bouts de métal afin de ne pas s'enrouler sur lui-même. Tout en travaillant, le roi fredonnait des bribes de chansons à boire et de chants guerriers.

La servante faisait les chambres, s'affairant de l'une à l'autre avec des piles de draps pliés et criant en bas de l'escalier :

— Mais où sont donc passées les bougies ?

Les deux vieillards qui constituaient la suite royale buvaient silencieusement des bières dans la véranda. Les étables étaient remplies de chiens de chasse, qui n'avaient aucune conversation

intéressante, mais pour ce qui était des puces, on pouvait compter sur eux. Chessie aurait pu aller aux écuries (les faucons chaperonnés qui y logeaient avaient la faculté de ruminer de sombres pensées et d'assener de méchants coups de serres, particularités qu'il jugeait à cette heure intéressantes) mais il croyait avoir vu Larek et Kirila se promener dans cette direction. Il semblait peu probable que Kirila reste longtemps auprès des faucons, même pour faire plaisir à Larek, mais compte tenu de l'ensorcellement hallucinant dans lequel il l'avait plongée, Chessie ne pouvait jurer de rien. Et il aurait encore préféré la compagnie des chiens de chasse plutôt que d'assister une fois de plus à l'affligeant spectacle que constituait Kirila en train d'écouter Larek. Ainsi, ce serait donc de nouveau la forêt.

Tout en trottant le long d'un sombre chemin (par bonheur, la lune agressive était masquée par un nuage, merci aux cieux tout-puissants pour cette maigre faveur) Chessie méditait. L'énigme Kirila ne laissait pas de le rendre perplexe. C'était une jeune fille courageuse, capable d'injurier un fleuve alors même qu'elle était en train de s'y noyer, et de ne pas s'en plaindre par la suite. Elle pouvait se lancer allégrement, seule sur son cheval, dans la quête la plus ardue et la plus idéaliste dont il eût jamais entendu parler, sans jamais se laisser abattre ni désillusionner. Elle pouvait le traiter comme s'il était un véritable être humain, et qu'il connaissait les secrets de son identité et de ses origines. Et il semblait à Chessie qu'elle possédait, outre le type d'intelligence qui ne devait rien à la déduction logique et tout à une curiosité sans cesse en éveil, la plus rare des qualités humaines : une endurance dépourvue d'amertume. Alors, pourquoi avait-il fallu qu'elle choisisse un imbécile comme Larek ?

Il me manque un élément, songea-t-il avec lassitude. L'ennui, c'est que je ne me souviens pas de ce que peut éprouver le corps humain, et ma crétine de carcasse canine n'est pas vraiment moi. Je ne ressens pas d'émotions particulières au niveau du ventre. Du ventre ? C'est bien là que ça se passe ? Si seulement je pouvais me rappeler... Il y a quelque chose d'autre, quelque chose entre Kirila et Larek, mais je ne me souviens pas quoi. Ah, quel ennui, d'être enchanté !

La lune réapparut, inondant la forêt de sa mystérieuse lueur blanche. L'air sentait la tarte aux pommes et les feuilles mortes. Un lapin à la queue marron bondit devant lui d'un buisson à un autre, en travers du chemin. À la vue de Chessie, il s'immobilisa à mi-course et lâcha un petit gémissement terrifié.

— Ne t'en fais pas, dit-il au lapin avec hauteur. Tu ne m'intéresses pas le moins du monde.

Il continua son petit trot, en proie à un désespoir sans fond. Ses pattes retombaient silencieusement sur l'étroit chemin, quand soudain il trébucha sur quelque chose. C'était la chaussure de Kirila, une mule

de satin jaune toute neuve, ornée d'une boucle en strass. Deux nœuds de satin étaient noués sur les boucles. Un moment plus tard, Chessie entendit des voix, béates et somnolentes, sous un haut bouleau dont les branches s'inclinaient vers le sol moussu.

— Je l'espère bien.

— C'est vrai, Larek ?

— Bien sûr. Et nous l'appellerons Laril. Ce sera le meilleur chevalier des vingt royaumes, un véritable champion.

— J'espère qu'il aura tes yeux.

— Mes yeux ?

— Oui. Ce vert profond. Quand tu m'as regardée... la première fois que...

— Quel homme n'aurait pas les yeux étincelants quand ils sont posés sur toi ! Tu es si belle, Kirila.

Un cri strident perça la nuit et elle poussa un hoquet de terreur, tirant sa robe devant elle en un geste vieux comme l'humanité.

— Larek ! Qu'est-ce que c'est ?

— Rien, ma chérie...

— Mais écoute, c'est affreux ! On dirait un épouvantable cri de douleur !

— Non, non, ce n'est qu'un loup qui hurle. Ça arrive souvent, les nuits de pleine lune. Il ne va pas tarder à se calmer, rassure-toi.

Mais le hurlement ne cessa pas, atteignant un sommet frénétique à vous glacer les sangs, puis se transformant en un long gémissement désespéré à donner la chair de poule. La plainte se prolongea, interminable, longtemps après que la lune se fut cachée derrière les nuages.

— Non ! cria Chessie.

— Si ! répliqua Kirila. De quel droit viens-tu me dire ce que je peux ou ne peux pas faire ?

— Du droit de la raison, parce que je suis doté d'un peu plus de bon sens que toi ! C'est... *obscène*, Kirila ! C'est cela que vous êtes, tous les deux ensemble, obscènes !

Elle suffoqua et se couvrit la bouche de la main. Ils se trouvaient dans la petite chambre à coucher de Kirila, à Talatour. Chessie avait sauté par la fenêtre, surprenant la princesse cheveux dénoués, alors qu'elle se déshabillait languissamment. Ils se toisèrent de part et d'autre de la bougie tremblotante. La flamme projetait d'étranges ombres sur le visage de Kirila, qui agrippait le devant de sa robe de satin jaune pour la plaquer contre sa poitrine. D'un mouvement brusque, elle pointa un doigt tremblant de fureur vers Chessie. Cette fois, plus personne ne tournait autour du pot.

— Comment oses-tu... « obscène »... tu nous as épiés...

Heureusement, les chiens ne rougissent pas.

— Bien sûr que non ! mentit farouchement Chessie. Il suffit de poser un œil sur toi ! Mais ce n'est même pas ce que je te reproche. Il ne t'arrive pas à la cheville, Kirila. Mon Dieu, tu ne comprends donc pas... Son univers se réduit à la taille d'un terrain de joute !

— C'est faux !

— ... Et il ne voit aucune raison de regarder au-delà, sinon pour contempler les spectateurs qui applaudissent avec ardeur dans les tribunes. Il est comme Polly Stark. Il ne voit pas plus loin qu'elle, tu ne comprends donc pas cela ? Leurs obsessions sont différentes, c'est tout !

— C'est faux ! Il me voit, moi !

— Comme un accessoire, un plastron bien à sa taille, ou plutôt, non : comme un bon cheval ! Écoute-moi, Kirila. Larek est ce qu'il est, et il s'en trouve très heureux. Tant mieux pour lui. Mais toi, il te faut plus, mieux que ça. Mon Dieu, Kirila, n'oublie pas que nous sommes censés chercher le Cœur du monde !

— Je l'ai trouvé, répondit-elle tranquillement.

Ils se regardèrent longuement au-dessus de la lueur vacillante ; ils ne tournèrent les yeux que lorsqu'un papillon de nuit vola à travers la fenêtre ouverte et vint mourir dans la flamme. Il y eut un atroce grésillement.

— Maintenant, écoute-moi, Chessie. D'abord, je t'interdis d'établir une corrélation à propos du sort de ce malheureux papillon, dit-elle de la même voix posée et froide.

Malgré la vulnérabilité de son corps à demi nu et les traces d'herbe qui maculaient sa robe apprêtée, elle arborait une étrange dignité.

— J'ai commencé cette Quête il y a un an et demi. J'ai découvert l'Organisation qui explique au moins la couche superficielle du monde, et j'ai risqué ma vie et ma raison en cherchant les autres strates. Je me suis toujours débrouillée, j'ai même tué un homme lorsqu'il l'a fallu. Je me connais suffisamment, à présent, pour savoir ce que je veux. Et je veux Larek.

— Non ! cria Chessie. Pour l'instant, tu n'obéis qu'à ton corps, et tu ne vois pas plus loin parce que c'est ton corps qui t'en empêche ! Et c'est son devoir ! Mais quand ça sera fini et que tu te libéreras de cet enchantement, ta Quête inachevée te fera souffrir comme une blessure infectée, Kirila ! Crois-moi ! Tu ne seras pas toujours une chienne en chaleur !

Les mots étaient sortis tout seuls, peut-être à cause de cette part de lui-même qui était, ou devenait, vraiment canine. Mais Kirila se figea sur place, tout d'abord pâle, puis livide. Elle se mit à crier et à balancer ses bras, sa robe dévoilant sa poitrine, ses cheveux roux

ondulant autour de son visage crispé.

— Comment oses-tu me dire ça ! hurla-t-elle. Toi ! Alors que j'ai chassé pour toi, cuisiné pour toi, et... Tu sais ce qui se passe, en réalité, Chessie ? Tu es jaloux ! C'est exactement cela, tu ne veux pas nous voir heureux parce que je ne peux pas t'appartenir ! Tu détestes Larek et tu fais exprès de mal interpréter tout ce qu'il fait et dit. Ce n'est pas une amie, qu'il te faut, c'est une chienne !

Elle se tut brusquement et ils se regardèrent, horrifiés. Puis Kirila passa une main tremblante devant ses yeux.

— Chessie, l'implora-t-elle d'une voix faible. Tu te méprends, je t'assure. C'est cela, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

— Non, répondit-il avec difficulté. Au contraire, Kirila. Je ne comprends que trop bien. J'ai connu un homme, autrefois, juste avant de te rencontrer. Il était devenu prêtre parce que toute sa famille le désirait, et il avait obéi à la pression des siens. C'était une famille aristocratique, mais pauvre... Bref, un de ces marchés de primogéniture. Quand je l'ai rencontré, il était vieux, mourant, même, et empli d'une sorte de culpabilité mêlée de désespoir. Parce qu'il avait essayé si dur toute sa vie de faire son devoir, d'être fidèle à ses vœux, alors qu'il n'avait jamais eu le sentiment d'être un véritable prêtre. Et sais-tu ce qu'il m'a confié ? Que chaque nuit, depuis trente ans, il faisait le même rêve. Il rêvait que sa soutane descendait la nef pour aller dire la messe. Et il n'y avait personne, dans la soutane ; elle était vide. Chaque nuit, pendant trente ans.

— Mais il n'avait pas choisi sa voie de sa propre volonté.

— Toi non plus !

— Si ! Si !

— Comme un chat choisit de se jeter à l'eau ! cracha Chessie avec mépris.

Il traversa la petite pièce (deux foulées et un demi-pas) et, lorsqu'il se retourna, son visage était empreint de désolation et de rancœur.

— Kirila, si tu l'épouses, tu seras malheureuse. Et jamais tu ne le quitteras, je te connais. (*L'endurance sans l'amertume*, songea-t-il une fois de plus, tristement.) Et tu resteras malheureuse...

— Non, Chessie. Je serai heureuse.

— Je ne veux pas avoir à te quitter.

— Ne t'en va pas !

— Il le faut ! Il faut que je trouve les tentes de l'Omnium. Il faut bien que *quelqu'un* les trouve !

— Mais nous pourrions envoyer des messagers, des groupes de gens à leur recherche... faire des enquêtes...

Il ne dit rien.

— Hein ? cria-t-elle.

— Tu sais bien que non. Les tentes de l'Omnium ne sont pas le

Saint-Graal. Non. Il faut que nous... que j'y aille moi-même. Et si tu étais emprisonnée dans ce misérable squelette de chien depuis des années, tu ferais la même chose.

Elle ne répondit pas. Puis d'une voix poignante, mais déjà sans espoir, elle s'écria :

— Ne pars pas ! Reste avec moi !

— Impossible. Toi, accompagne-moi !

— Je ne le peux pas.

C'est une chose atroce que de voir pleurer un labrador retriever. La tête du chien n'est pas faite pour les larmes. Elles coulèrent sur le museau de Chessie, s'accumulant sur l'épaisse fourrure violette jusqu'à ce qu'elles forment une masse assez abondante pour rouler le long de son museau, y rester suspendues un instant avant de s'écraser sur le sol de pierre. Kirila s'agenouilla à côté de lui, les yeux douloureusement secs, ses longues mèches rousses trempant dans la petite flaque salée. Elle l'entoura de ses bras et attendit, regardant le vide, droit devant elle, jusqu'à ce qu'il cesse de pleurer.

— Tu as un mouchoir ?

Elle lui donna celui qu'elle gardait dans sa manche, un minuscule carré de dentelle ajourée ; il le contempla d'un œil dubitatif. Après une fouille désordonnée, elle trouva un grand mouchoir de coton dans une poche de sa tunique délaissée. Elle le lui tint pendant qu'il soufflait dedans.

— Merci.

— Chessie... est-ce que tu es sûr ?

— Et toi, l'es-tu ? Je pars maintenant, Kirila. Je ne pourrais pas supporter le mariage.

Elle tressaillit, mais dit seulement :

— J'espère que tu trouveras. De tout mon cœur, je l'espère.

— Je trouverai. Adieu, Kirila.

— Adieu... Chessie !... Non, rien. Bonne chance !

Il hocha la tête et sauta par la fenêtre, d'un bond maladroit qui lui permit tout juste de franchir le rebord de pierre. Kirila resta assise par terre à regarder l'arche sombre par laquelle il avait disparu. Sur ses genoux, gisaient la tunique de bure et le mouchoir inondé, à côté du corset de sa robe de satin. Sans même s'en rendre compte, elle pétrissait inlassablement l'épais tissu. Elle était encore là, les yeux secs, une heure plus tard, lorsque Larek se glissa doucement dans la chambre. Elle le regarda comme si elle ne l'avait jamais vu.

Ce fut la reine Tackma qui organisa le mariage. On avait rédigé une lettre pour les parents de Kirila (chacun y était allé de son petit mot, glissant son écriture entre les lignes soigneusement tracées sur le parchemin) mais il faudrait attendre, pour l'envoyer, qu'un voyageur en route pour le sud passe par Talatour au printemps. La reine avait dû faire établir le contrat de mariage en laissant en blanc l'espace réservé à la dot, ce qui lui déplut profondément. Elle fut de mauvaise humeur pendant une semaine. Kirila refusa de paraître coupable.

Le mariage eut lieu le dernier jour d'un automne aux teintes encore écarlates et mordorées. L'air frais picotait sous le soleil chaud, délicieux contraste ; asters et gerbes d'or se disputaient une suprématie territoriale en bordure des sentiers, et des champignons poussaient sur l'herbe verte. La reine Tackma fit remarquer avec une approbation sentimentale qu'ils ressemblaient à de petites cloches nuptiales. La cérémonie se déroula dans la chapelle, dont les portes restèrent étroitement fermées afin que les courants d'air ne risquent pas de décoiffer la mariée.

La procession sortit de la chapelle entre deux rangées formées par les amis de Larek, les jouteurs de Jade, qui arboraient fièrement leurs lourdes armures et brandissaient leurs lances en une rigide haie d'honneur. Trois pages, empruntés au père de Wek, marchaient devant, soufflant dans des trompettes auxquelles étaient suspendues des bannières ; l'une d'elles représentait les armoiries de Talatour (le bâti était encore dans l'ourlet), la deuxième les armes de Kiril, et la troisième l'emblème de l'équipe brodé en fil d'argent sur du velours vert. Suivaient Kirila et Larek, tous deux vêtus de velours blanc, qui avançaient lentement entre les deux rangées de lances, Larek sur son magnifique cheval d'armes noir, et Kirila toujours sur la jument baie. En effet, les seules autres montures disponibles à Talatour étaient le cheval de chasse d'Otwick, qui, avait-il dit, possédait un « caractère de cochon » et n'obéissait qu'à lui, ainsi que deux chevaux de labour panards.

Otwick et Tackma s'étaient faufiletés hors de l'église sitôt les vœux échangés pour retourner au château et arriver à temps pour la cérémonie de bienvenue. Ils accueillirent les jeunes mariés dans la salle d'apparat. On avait érigé, tout spécialement pour l'occasion, une estrade qui occupait la moitié de la pièce. Après les discours officiels,

il y eut un pique-nique en plein air, où abondèrent sanglier, chevreuil, poulet, oie, faisan, et un gigantesque gâteau en forme de terrain de joute, décoré de lances croisées en pâte d'amande ornées de rubans verts et blancs.

On dansa, on festoya, on porta une foule de toasts en brandissant des timbales de vin et de bière. On chanta bruyamment, et tous les nobles et les seigneurs des environs, que l'on avait conviés pour l'occasion, se joignirent à la célébration. Kirila passa la journée dans un nuage, radieuse dans sa robe blanche mi-longue dont la traîne, immense, ne cessait de s'enrouler autour de ses chevilles comme un serpent affectueux. Ses cheveux roux étaient retenus de chaque côté par deux boucles tressées nouées par des rubans de satin blanc. Tackma lui avait prêté la couronne en filigrane d'argent, et sur son visage lumineux, le soleil se reflétait en une aura scintillante aux contours délicats. Elle souriait à tout le monde, commençait de brèves phrases fumeuses qu'elle ne terminait pas, et but plusieurs verres de vin.

Un seul événement trancha dans cette journée. Vers la fin de l'après-midi, échauffés par l'alcool et les danses, les chevaliers organisèrent une joute impromptue. Kirila s'assit avec les autres dames pour les encourager bruyamment, sans prendre garde à l'herbe qui risquait de tacher sa robe. Tandis qu'elle se tournait pour déposer son gobelet sur un rocher, une petite tache rouge sembla tomber du ciel et se nicha à l'endroit précis où elle allait poser le verre. Kirila eut un hoquet de surprise ; d'après la description de Chessie, elle reconnut un graouli. Il mesurait à peine dix centimètres de long et avait la précision fragile et parfaite de la miniature. Son minuscule corps cambré, de la couleur des feuilles d'érable en automne, se terminait par une queue pointue comme un tesson de diamant. Ses petites griffes s'accrochaient au rocher. Les yeux du graouli, semblables à deux billes dorées, la contemplaient par-dessus ses ailes transparentes veinées de rouge. Mais si Kirila sursauta, ce fut parce que, autour de son cou, le graouli portait un collier infiniment petit, sur lequel était dessinée, d'un délicat trait d'or, la rune ancienne qui représentait une tente.

Kirila fit volte-face, le souffle court et les yeux agrandis, pour partager son émotion avec Chessie. Mais Chessie n'était pas là. Soudain, elle ressentit un vide insoutenable au creux de l'estomac. Paniquée, elle regarda les chevaliers et les groupes de dames qui pouffaient et chuchotaient, incapable de comprendre pourquoi tout ce monde était si bruyant, ni ce qu'elle faisait dans cette robe trop étroite avec des mètres de tissu emmêlés autour de ses pieds. Puis elle vit Larek s'approcher d'elle, la lance brisée de son adversaire entre les mains, et son angoisse s'évanouit.

— Larek ! Je viens de voir un graouli... Sur ce rocher, là.

Le minuscule dragon avait disparu.

— Un graouli ? Non, c'est impossible. La race est éteinte, voyons...

Kirila, tu as vu ce dernier coup que j'ai porté à Wek ? Le sol est boueux, là-bas, tu comprends, et je savais que pour prendre suffisamment de vitesse, j'étais obligé de...

À mesure qu'il parlait, ses mains s'emparaient des siennes, possessives, les longs doigts bronzés épousant les creux de sa paume et de son poignet. Une sensation de brûlure naquit lentement dans sa main, et peu à peu, elle oublia le graouli. Derrière Larek, le soleil se couchait, incendiant ses mèches brunes. Sa tête lui apparut soudain comme sur une peinture pieuse, auréolée d'or.

LIVRE II

1

Un sanglier hagard sillonnait sans but la forêt. Ce n'était pas la saison : habituellement, les sangliers devenaient fous en automne, pas en plein été ; mais celui-ci avait pris de l'avance sur ses condisciples et galopait dans les bois, écumant, poussant des hurlements déchirants et chargeant à l'aveuglette droit devant lui. Les sangliers sont myopes, et l'affolement de celui-ci n'arrangeait rien à son acuité visuelle. Depuis une quinzaine de jours, tous les gentilshommes locaux étaient à sa poursuite, rentrant chez eux avec des récits enthousiastes selon lesquels ils étaient tombés dessus et avaient failli l'avoir, mais aucun chasseur n'avait en réalité ne serait-ce qu'approché la tanière de la bête.

On avait recommandé aux paysans et aux bûcherons de garder leurs enfants à l'intérieur. Une dame de la noblesse, réputée pour prêcher des causes impopulaires comme le port d'armures plus légères pour soulager les chevaux de tournois, ou la nécessité de nourrir les faucons alors qu'ils en étaient à l'étape du dressage au capuchon et de la diète, fit remarquer qu'elle avait pitié du pauvre animal égaré et incompris. Elle fut écartée de toute mondanité pendant plus d'un mois. Des histoires sanglantes d'hommes tués ou mutilés lors d'autres chasses aux sangliers sauvages animaient les dîners bien au-delà des frontières du royaume.

Kirila, reine de Talatour et princesse héritière de Kiril par défaut, pliait du linge dans la salle d'apparat du château de Talatour, une sandale au pied. Elle songeait vaguement au sanglier. Elle portait toujours une seule sandale lorsqu'elle pliait le linge. En temps normal, l'été, elle marchait nu-pieds, relevant sa robe et sa jupe un peu au-dessus des chevilles pour sentir la paille odorante soupirer doucement sous chacun de ses pas. Mais les cordes à linge accrochées entre les pommiers étaient envahies de colonies de fourmis se déplaçant d'un arbre à l'autre, qui avançaient avec détermination sur les vêtements suspendus, déviant à peine leur itinéraire lorsqu'elles se croisaient en venant de directions opposées. Régulièrement, un certain nombre de

fournis s'introduisaient au château dans les replis de jupons, de jupes ou de tuniques. Kirila secouait chaque vêtement (ils sentaient bon le soleil) avant de les plier, et écrasait de sa sandale les insectes qui tombaient à terre. On avait dégagé de sa paille une partie du sol de pierre, tout spécialement pour cette opération.

Le château de Talatour avait peu changé en vingt-cinq ans. La grosse poutre s'affaissait toujours (pas davantage qu'auparavant, toutefois), les oies continuaient à souiller la cour et le pont-levis, et les murs de pierre à s'effriter lorsque le vent soufflait du nord, faisant tomber silencieusement de petits cailloux dans les douves. Le printemps qui avait suivi le mariage de Larek et Kirila, on avait prévu de remplacer les tapisseries de la véranda, mais Larek avait trouvé un cheval d'armes à la foire aux bestiaux d'avril ; d'après lui, c'était l'animal à l'allure la plus assurée qu'il eût jamais vu, dont le petit galop avait le balancement rythmé d'un berceau d'enfant, « je t'assure ! ». Ce cheval était peut-être l'affaire du siècle, mais il avait dévoré toute leur fortune. On n'avait plus parlé des tapisseries.

C'était la reine, qui avait changé.

L'âge mûr peut se manifester sous forme de rondeurs confortables, ou bien par une silhouette émaciée et anguleuse, dont les os ne sont plus recouverts que du strict minimum de chair. Kirila était devenue anguleuse. Dans sa sandale, son pied était squelettique ; ses pommettes étaient deux arêtes saillant d'une peau au grain épais. Les coins de sa bouche et de ses yeux étaient ridés. Et, curieux héritage, deux plis déconcertés barraient son front, semblables à ceux qui avaient autrefois marqué d'étonnement celui de feu le roi Otwick. Ses cheveux roux, coupés court lors des fièvres qu'elle avait eues en couches, et qui, se jugeant gravement offensés, n'avaient jamais daigné repousser, pendaient autour de son visage en vrilles de la couleur de la rouille.

Elle plia lentement l'un des pourpoints de Laril, peinant un peu avec les lacets. Ses mains étaient nouées par une arthrose prématurée, ses doigts raides et enflés autour de son alliance en or. Mais malgré l'arthrite, la lessive, et tous les mauvais tours que réserve l'âge mûr (qui l'avait vieillie infiniment plus que le nombre d'années écoulées ne le justifiait), Kirila avait l'air de ce qu'elle était : une reine. Cela se voyait à son port de tête, à la manière dont elle regardait le pourpoint avec calme, et laissait l'expression de ses pensées divaguer librement, sans cependant que ses pupilles les trahissent tout à fait.

« La royauté est une chose plus profonde que les os », avait-elle dit à Chessie vingt-cinq ans auparavant. Elle ne savait pas, alors, combien c'était vrai.

— Mère, s'entendit-elle appeler de la véranda. Est-ce que mon manteau marron est réparé ?

— Non, Dorima.

— J'ai demandé à Gwyneth de le faire hier.

— Gwyneth est bien assez occupée. S'il est déchiré, il va falloir que tu le recouses toi-même.

Une jeune fille s'approcha du bout de la galerie.

— Ce n'est pas très important. Tant pis pour le manteau. De toute façon, à partir de la semaine prochaine, je ne porterai certainement plus mes vieux vêtements. Brant a prié sa cousine, la reine de Rentis et Glyde, de m'envoyer sa couturière.

— C'est gentil de sa part.

Elle haussa les épaules.

— C'est moi qui le lui ai demandé.

La princesse Dorima traversa la galerie pour venir s'asseoir sur un banc à côté de sa mère. Son corps aux courbes généreuses ondulait avec une sensualité assez naturelle pour être convaincante, et pourtant suffisamment retenue pour laisser penser qu'elle était soigneusement étudiée. Avec sa robe courte en satin, sa silhouette ronde, sa petite taille (Kirila la dépassait d'une tête) et ses boucles noires brillantes, Dorima était une jeune fille dans sa pleine maturité et encline à la bouderie. Lorsqu'elle le jugeait nécessaire, ses lèvres rouges affichaient une délicieuse petite moue, tandis que ses yeux, d'un gris clair sous ses sourcils bien épilés, restaient parfaitement neutres ; mais ceux qui avaient essayé d'embrasser la princesse Dorima s'étaient bien gardés de commettre deux fois la même erreur.

En regardant sa fille, Kirila avait souvent l'insolite sensation que c'était elle la plus jeune, et que Dorima était vieille comme les murs de Talatour.

— Tu veux que je t'aide, mère ?

— Non, merci. L'exercice fait du bien à mes doigts.

As-tu prévenu Gwyneth que nous attendions sir Brant à dîner, aussi ?

— Il ne vient pas.

Kirila s'interrompt, un bas pendant de chaque main, comme deux stalactites ridées.

— Pourquoi cela ?

— Je lui ai demandé de ne pas venir.

Elle choisit paresseusement la framboise la plus mûre du bol en étain posé sur la table et la mordit de ses petites dents blanches. Le jus ne coulait jamais sur le menton de Dorima.

— Ce n'est pas très gentil de ta part, dit lentement Kirila. Il est si content, chaque fois qu'il te voit.

— Eh bien, à partir de la semaine prochaine, il me verra autant qu'il le désire, puisqu'il m'épouse.

— Dorima... en es-tu sûre ? Je sais que je ne me suis jamais senti le

droit de mettre en doute ton... (Elle hésita.) Je veux dire, sans sa fortune et son rang... Enfin, sir Brant est tout de même beaucoup plus âgé que toi et... L'épouserai-tu s'il n'était pas riche ?

Kirila se trouva parfaitement ridicule. Elle songea avec colère, une fois de plus, que la responsabilité devrait être représentée comme le bonnet d'un bouffon. Avec des losanges bigarrés d'Arlequin.

La jeune princesse regarda longuement sa mère d'un air perplexe, depuis ses cheveux courts et bouclés couleur de rouille, dans lesquels une brindille de pommier s'était égarée, jusqu'à la grossière jupe de bure toute délavée ; aucun détail ne lui échappa. Après un moment, elle haussa de nouveau les épaules et répondit :

— Non.

Kirila observa sa fille et déclara avec simplicité :

— Tu seras malheureuse.

— Non, fit Dorima avec la même simplicité.

Elle mangea une deuxième framboise et éclata soudain de rire. C'était un rire de gorge exotique, en cascade, qui évoquait les orchidées qui poussent dans le granit.

— Est-ce que tu veux dire, mère, que je devrais plutôt faire un mariage « d'amour » ?

— Non, dit Kirila en se remettant à la besogne.

Dorima attendit, et en l'absence de réserves, de désaveu ou de platitudes maternels, elle leva le menton et regarda sa mère avec une certaine surprise respectueuse.

— D'après toi, pourquoi devrais-je être malheureuse ? Brant ne souffrira pas ; je serai exactement l'épouse qu'il souhaite. Quant à moi, j'aurai ce que je désire : la fortune et une situation sociale. Je me connais assez bien pour savoir ce que je veux.

Kirila tressaillit, comme si un vent glacial venait brusquement de se lever.

— Ce que tu veux, dit-elle lentement, ce que tu crois vouloir maintenant, n'est peut-être pas ce que tu désireras plus tard.

Dorima éclata d'un nouveau rire perlé.

— Mais j'ai *toujours* désiré la même chose, mère. Tu dis peut-être vrai pour les indécis qui passent leur temps à changer d'avis. Mais pas pour moi. Je ne suis pas une girouette. Je n'ai jamais de caprices ou de toquades. Après tout, seuls ceux qui n'ont qu'un but précis dans la vie *méritent* d'obtenir ce pour quoi ils se battent.

Elle inclina la tête de côté et jeta un regard interrogateur vers Kirila. Quelle étrange conversation, en vérité, à avoir avec sa mère si calme et si mal fagotée, toujours tellement absorbée par les tâches domestiques du château. Dorima avait dix-sept ans.

— Et puis de toute façon, conclut-elle en croquant une autre framboise, ce qui révéla sa fossette provocante, je peux très bien

m'occuper de moi, tu sais.

Elle lissa sa robe sur ses hanches.

Kirila sourit. C'était un sourire mitigé, où se mêlaient une sorte de tristesse rassurée et de regret surpris, et une légère aigreur, aussi, à l'égard des fossettes hautaines de sa fille. Le seul sentiment totalement absent de son sourire était le mépris.

« L'endurance sans l'amertume », avait très bien vu Chessie jadis. Il aurait reconnu ce sourire. La jeune princesse, elle, fut moins perspicace.

— Quand Laril doit-il rentrer ? demanda-t-elle.

— Cela dépend ; le tournoi s'est terminé il y a deux jours, mais il allait rejoindre ton père à la chasse, et ils avaient prévu de passer par le château de Rumtyn retrouver oncle Wek et ses fils.

Dorima fit une jolie petite grimace et se lança dans une histoire compliquée à propos de Wek. Elle avait une voix légère et moqueuse, une élocution facile, et cet esprit piquant qui lui avait fait aspirer à une place dans une société plus riche, plus établie – et plus ennuyeuse – que celle des joueurs de Jade, maintenant sur le retour. L'équipe se retrouvait encore une fois par semaine, soufflant sur les lices et plissant des yeux sur les scores après chaque chute pesante. À la fin de la saison, on organisait un banquet avec du poulet à la crème et des pois pour les candidats et leur famille. Le chevalier vainqueur avait droit à une coupe peinte avec de l'étain pour donner l'illusion qu'elle était en argent.

Bercée par les paroles de Dorima, Kirila regardait une souris se glisser par la fenêtre. Elle était marron et grasse, comme elles le sont en été ; elle grimpa sur le rebord et le soleil fit briller des éclats roux sur sa robe lustrée. Elle tenait quelque chose dans la gueule, une graine ou une miette de pain, et se déplaçait avec la démarche furtive d'un cambrioleur ventripotent ; sa queue ressemblait à un accessoire qu'elle traînait derrière elle avec réticence et nervosité.

— ... Et la reine de Rentis s'est contentée de garder un silence discret sur toute cette absurde affaire ! pérorait Dorima.

— Tu sais, fit Kirila d'une voix neutre, cela m'a toujours surprise que tu choisisses pour cible quelqu'un comme Wek. Cela ne te donne pas l'impression de tuer une misérable araignée avec une rapière finement ouvragée ? Ce n'est pas très joli, toutes ces petites pattes d'insectes engluées sur la lame, non ?

La mâchoire de Dorima s'affaissa puis, les yeux brillants, la princesse donna libre cours à un rire moqueur, prouvant qu'elle appréciait.

— Tu te plais à nous laisser te sous-estimer, n'est-ce pas, mère ? Je me demande ce qui se passe dans cette tête tranquille pendant que tu plies tout ce... (elle eut un geste dédaigneux)... ce linge.

Kirila sourit sans répondre. Le son d'un cor résonna dans la forêt et la souris bondit en l'air, se balançant l'espace d'une seconde sur le bout de sa queue. Elle lâcha son butin et se précipita dehors, comme un gros voleur pris en flagrant délit. Kirila sourit encore.

— Parfois, j'ai presque la très curieuse impression que tu ne... Mère ! Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le cor avait retenti de nouveau, plus proche, et Kirila s'était raidie, une chausse de Larek à demi pliée entre les mains. Elle lâcha le vêtement et courut à la porte, sa robe battant contre ses chevilles. Au bout du pont-levis, elle s'arrêta, poussa un gémissement et attendit, son poing sur sa bouche.

Une procession arrivait lentement de la forêt. Laril venait en tête, un cor de chasse entre les mains, son jeune visage crispé par la douleur et la colère. Il était suivi de Wek sur sa monture massive, seule capable de supporter son poids imposant. Il tenait les brides d'un fier cheval d'armes noir ; en travers de la selle, reposait un corps couvert d'un drap. Les naseaux de l'animal palpaient et son flanc était maculé du sang et des petits morceaux de chair qui s'écoulaient du corps éventré de son maître. Le cheval de Wek s'écartait de l'odeur du sang par petits bonds successifs. Derrière eux, venait un groupe d'hommes d'âge mûr, sombres et prostrés, portant des chapeaux de chasse ornés de plumes futiles.

— Kirila... je suis au désespoir, éclata Wek. (Elle constata avec une surprise confuse qu'il avait pleuré.) C'est ce sanglier sauvage... Il l'a éventré... il a bondi soudain des sous-bois ; Larek n'a même pas vu ce qui lui arrivait. Nous croyions que cette bête était de l'autre côté de la rivière...

— J'ai tué ce maudit sanglier, mère ! cria Laril. Du premier coup ! Je l'ai eu en plein cœur !

Elle releva la tête et lui lança un regard si furieux qu'il se tut instantanément, choqué et stupéfait. Lui aussi avait pleuré, et sa barbe était tout emmêlée et hirsute.

— Portez-le dans notre chambre, ordonna calmement Kirila.

Dans son dos, elle entendit Dorima crier et se tourna juste à temps pour voir sa fille s'évanouir avec grâce, mais elle n'alla pas vers elle. Elle marcha à côté du corps de Larek tandis que Laril et Wek, ce dernier ahanant et haletant, le portaient de l'autre côté du pont-levis. Elle tendit la main et dégagea les fins cheveux (ils étaient gris, à présent) du visage buriné. Ses rides étaient figées, comme des vaguelettes gelées sur un étang. Une petite foule s'assembla pour regarder les chevaliers emmener le corps à l'intérieur du château, mais leurs murmures parvenaient à Kirila à travers un mur de ouate. Elle n'avait conscience de rien. La petite procession passa devant elle dans la salle d'apparat.

Elle se pencha et ramassa la chausse de son mari qu'elle avait laissée tomber par terre à côté d'un petit tas de fourmis écrasées.

Il y eut une certaine tension à propos de l'inscription qu'il convenait de faire graver sur la pierre tombale. Un mois après les funérailles, la stèle n'avait toujours pas été posée ; on organisa une réunion au château pour discuter du sujet. Les divers participants arrivèrent par un après-midi froid et gris. La pluie venait de cesser, ou s'apprêtait à reprendre, ou peut-être même pleuvait-il, de ces fines gouttelettes qui voilaient la forêt d'une brume cotonneuse, déchirée de temps à autre par de brusques coups de vent aussi imprévisibles que fugaces. On avait allumé un feu dans la salle d'apparat, et les flammes des bougies vacillaient au gré des courants d'air.

— Je crois, commença le prêtre bréviligne en tirant sa robe plus étroitement autour de lui, qu'un thème religieux est toujours préférable. C'est ce que l'on fait de plus instructif, et naturellement, de plus authentique. Comme nous l'a rappelé saint Rendus dans son récit inspiré sur...

— Quoi, par exemple ? demanda abruptement Laril.

— Eh bien, par exemple, que diriez-vous, madame, de : « Ne répandez point de larmes, car il repose auprès du Seigneur » ?

Kirila, désormais reine douairière de Talatour, considéra les personnes assemblées autour de la table en bois. Le visage de tomate de Tackma, marqué par les ans et brouillé par les pleurs, était tout bouffi, entre sa robe et son voile d'un même noir sale. Les yeux transparents de Ludie, vieille fille de trente-quatre ans, pâle et rêveuse, versée dans les expériences spirituelles et la poésie lyrique (« celle qui élève l'âme et le cœur », se plaisait-elle à répéter), étaient inondés de larmes incolores. Régulièrement, elle les tamponnait avec un minuscule mouchoir de dentelle noire. Dorima était égale à elle-même. On aurait dit qu'elle avait été saupoudrée de rosée. Elle pouvait pleurer sans que ses yeux rougissent ni que le khôl sombre coule de ses paupières. Sa riche robe de velours noir épousait les formes opulentes de sa poitrine, et son vieux mari silencieux contemplait chacun de ses mouvements avec une adoration béate. La tête de Laril était humide et collante, comme si le nouveau roi de Talatour l'avait plongée dans un seau d'eau glacée avant de venir rejoindre les autres. Seule Kirila gardait les yeux secs. Sa peau tendue paraissait jaunie par les vêtements de deuil.

— Je trouve que : « Ne répandez point de larmes » est un peu

conventionnel, dit Kirila, et... et que cela ne convient pas pour Larek.

— C'était un ange, murmura Tackma. Un ange.

— Dans ce cas, peut-être quelque chose de plus personnel, suggéra le prêtre. Mais restons dans le domaine du religieux. Vous pourriez commencer par : « Larek, époux bien-aimé de... ».

— Non ! coupa Kirila si vivement que l'ecclésiastique la contempla, bouche bée.

Les autres parurent tout aussi surpris, à l'exception de Dorima, qui jeta à sa mère un coup d'œil empli d'une compassion cynique et dit d'une voix rapide :

— C'est très conventionnel aussi. Ordinaire, je dirais.

— J'ai composé un poème pour mon cher, cher frère, murmura Ludie. Peut-être, sœur chérie, le trouveriez-vous plus approprié ? Il nous aiderait à nous souvenir de ce que nous ne devons jamais oublier : le côté spirituel de notre nature. Jamais, jamais. Si vous me le permettez...

— Certainement, Ludie, fit Kirila. Nous vous écoutons.

Ludie sortit de son corsage à peine rempli un morceau de papier bleuté plié en douze, le déplia, s'éclaircit la gorge en produisant un son qui ressemblait à un piaillage d'oisillon, et regarda autour d'elle avec une soudaine timidité.

— Allez, ordonna Kirila gentiment, mais d'un ton sans appel.

Tous les membres de la famille se tournèrent vers elle. Depuis la mort de Larek, elle leur paraissait changée, comme si elle était devenue en quelque sorte moins floue, plus ferme et déterminée. Elle avait même commencé à reprendre un peu de poids. Puis ils ramenèrent leur regard vers Ludie, qui entonna d'une voix vibrante :

*Les anges déchirent leurs cheveux d'or
Du crépuscule à l'aube dorée
Car nul ne sait plus ce qu'est l'or
Le héros au cœur d'or nous a quittés.*

*Et quand l'astre d'or se lèvera
Se glissera comme du beurre fondu
Sur le tapis luisant et moussu
Même lui des larmes versera.*

Il y eut un long silence. Abasourdie, Kirila jeta des coups d'œil à l'assemblée.

— Le « lui » du dernier vers, expliqua Ludie, s'applique au soleil, bien sûr. J'hésitais à mettre une majuscule, mais on comprend, n'est-ce pas ?

— Un ange, répéta Tackma. Mon Larry était un ange. C'était très

beau, Ludie. J'aurais aimé qu'il l'entende.

— Amen, fit le prêtre.

— Mais c'est un peu *long*, Ludie, objecta Kirila d'une voix étranglée. Pour tenir sur la pierre, je veux dire.

— Oui, renchérit le petit homme avec ferveur. Oh, oui, j'en ai bien peur.

— Un ange, murmura Tackma.

— Quand le prince de Rentis, le cousin de Brant, est mort, dit Dorima, on a gravé sur sa tombe une inscription simple et digne, comme il convenait à son rang. Elle disait simplement... Que disait-elle, déjà, Brant ?

— Ô mon Dieu, je ne voudrais surtout pas intervenir dans cette décision, se récria sir Brant. C'est une affaire strictement familiale.

— Mais nous voulons tous le savoir, mon chéri, protesta Dorima en lançant un coup d'œil en coin à son mari.

— Eh bien, puisque vous voulez bien entendre parler de *ma* famille, mon cher ami, dit-il en regardant Laril et en se levant pour prendre la parole. (Il fixa son regard sur un point indéterminé du mur et récita d'un ton distingué et monotone :) « Ci-gît Carl Brant Telor Glyn, prince de Rentis et Glyde, duc de Corthin et Breed, capitaine de la garde légère, chevalier exemplaire, fils de Sa Majesté Rushel Brant Amil Glyn III et de Renata Salvyn, née Bora, princesse de la dynastie des Tothis, fondée en l'an 472. Qu'il repose en paix. »

Sir Brant fut remercié d'un sourire fondant de son épouse ; il esquissa un petit geste aristocratique et modeste de ses doigts replets, et se rassit.

— Mère, dit soudain Laril, quelle inscription souhaiterais-tu ? C'est à toi de choisir, après tout.

Il secoua la tête et des gouttes d'eau froide s'envolèrent de sa barbe pour aller éclabousser la table.

— Je ne sais pas, dit Kirila. Je ne sais vraiment pas.

Laril s'approcha de l'âtre et attisa le feu avec un tisonnier de fer. Il était légèrement tordu, depuis qu'un jour, quelqu'un s'en était servi comme levier pour forcer les gonds rouillés du pont-levis. Le jeune homme fit jaillir une volée d'étincelles crépitantes en haut de la cheminée et, sans tourner la tête, expliqua d'une voix basse :

— Vous savez ce que j'aimerais vraiment voir sur la tombe ? Les armes de l'équipe. Père n'a jamais raffolé de ces fioritures poétiques, de religion ou d'histoires de rang social ; ce qu'il aimait plus que toute autre chose au monde, c'était la joute, et en son temps, il avait été rudement fort. Tout son univers, c'étaient les tournois de joute !

— Une représentation séculière ! s'exclama le prêtre. C'est impossible ! C'est presque du blasphème !

— Et vraiment trop bizarre, déclara Dorima. Je ne suis pas du tout

d'accord avec toi, Laril. Ce serait la risée de toute la région !

— Pas de poésie ? gémit Ludie. Pas d'hommage à l'éphémère fragilité de la flamme !

— Des considérations païennes à l'heure de la mort...

— Non. Il a raison, prononça Kirila en promenant ses yeux calmes et secs sur l'assemblée. Je trouve cela parfaitement approprié, et c'est ce qu'aurait voulu Larek. L'équipe était son univers. (Elle s'interrompt et ferma brièvement les yeux, comme si elle souffrait.) Nous n'aurons qu'à ajouter une inscription sous les armes, précisa-t-elle à l'intention du prêtre. « Une âme monte au ciel » ou quelque chose comme cela. Mais Laril a raison. Ce sont les armes de l'équipe qui doivent figurer sur la pierre tombale. (Elle se leva et prit son châle noir.) Je vais voir le marbrier pour le lui annoncer.

— Le chemin est complètement détrempé, mère, dit Laril. Laisse-moi y aller.

— Non, j'y vais.

— Prends au moins un cheval, alors.

— Non, j'y vais à pied.

— Mais c'est une vraie gadoue ! Je selle la jument. Elle est très douce, ce sera plus confortable.

— J'y vais à pied.

— Mère, commença Dorima en jetant un coup d'œil rapide en direction de sir Brant. Il n'est vraiment pas convenable que...

— Je-vais-à-pied-chez-le-marbrier ! dit Kirila en détachant clairement chaque mot.

Elle adressa un signe de tête à la compagnie, tira son châle sur ses cheveux d'un mouvement gauche de ses doigts tordus, et s'affaira maladroitement sur le verrou, sentant dans son dos les regards brûlants. Laril lui ouvrit la porte d'un air réprobateur, et une brume glaciale se glissa dans la pièce. Derrière elle, Tackma murmura :

— Un ange.

Dorima regarda la porte derrière laquelle avait disparu sa mère ; ses mains blanches aux longs ongles vernis lissèrent soigneusement le velours noir de son exquise robe de deuil, qui avait coûté une petite fortune à sir Brant.

Le marbrier reçut la demande de Kirila avec la déférence dont font preuve les gens de sa profession lorsqu'on leur passe une commande de ce genre : empreinte de respect, d'affliction et d'une sorte de curieuse reconnaissance. Les stèles gravées coûtent cher. Lentement, Kirila retourna au château, sa robe et son châle déjà trempés, puis elle marqua une pause. Elle fit un pas vers la forêt, deux vers le château, effectua un tour sur elle-même comme une figurine en bois pivotant sur un socle au rythme d'une boîte à musique, puis elle se dirigea d'un pas ferme vers le cimetière, coupant à travers champs. Les blés

mouillés s'écartaient de mauvaise grâce devant elle.

La tombe de Larek, monticule de terre déjà couvert de pousses vert tendre, se trouvait au pied d'un vieux mur de pierre le long duquel étaient enterrés tous les rois de Talatour. Larek reposait à côté d'Otwick. Entre eux, il y avait une place réservée pour Tackma, quand l'heure serait venue. De l'autre côté, supposa Kirila, la place devait être pour elle.

La tombe avait perdu son aspect neuf et désolé ; adoucie par les plantes, elle avait l'air d'un complément nécessaire de l'église, à présent. Kirila regarda les petites pousses. Son visage fut traversé d'une expression indéchiffrable, fugace et voilée, comme un banc de poissons glissant dans un étang opaque. Elle poussa un soupir et tendit un doigt en l'air pour tâter le vent. Il ne semblait venir d'aucune direction particulière. Elle abaissa son doigt crochu et le passa sur le petit rubis serti dans son alliance. Lentement, son expression se cristallisa en une vague stupeur teintée de perplexité.

— Enfin ! soupira-t-elle à voix haute sans trop savoir ce qu'elle voulait dire.

Le tonnerre gronda quelque part à l'ouest. Avec un nouveau soupir, elle s'apprêta à retourner au château.

Mais elle s'arrêta brusquement et poussa un cri terrifié : dans le brouillard, une forme sombre et inquiétante avait bondi de derrière le mur et atterri sur la tombe. Kirila se raidit et plaqua sa main contre sa bouche, incapable de remuer.

— Kirila ! cria la forme menaçante. Je n'ai pas pu entrer !

— Chessie ? fit-elle dans un souffle.

— C'est moi ! J'ai parcouru tout le chemin jusque là-bas et je n'ai pas pu y pénétrer.

— Chessie... C'est vraiment *toi* ?

D'un large bond, il fut à ses pieds, tout tremblant. Elle s'agenouilla dans la gadoue et le palpa d'une main hésitante, comme si elle était aveugle. Son poil épais était couvert de teignes, de bardane, de boue, de petits bouts de branches, de sang séché, et même d'une rose, accrochée la tête en bas, par les épines, à son arrière-train.

— Chessie. Chessie... Je n'ose pas le croire...

— C'est bien moi, Kirila. J'ai franchi tous les obstacles jusqu'aux tentes de l'Omnium, mais je n'ai pas pu y pénétrer. L'endroit est ensorcelé. On ne peut pas entrer au Cœur du monde si l'on ne possède pas une certaine qualité... ils n'ont pas voulu me dire laquelle, ces stupides paysans bornés. Et je me suis acharné pendant plus d'un an, mais je n'ai pas cette fichue « Qualité ». Quelle qu'elle soit. Et il n'y a pas moyen de se faufiler là-dedans, c'est une vraie forteresse. Pourtant, de l'extérieur, ça ne paie pas de mine. Mais rien n'y a fait. Ni la corruption, ni la force, ni les tunnels souterrains, ni la voie des airs

(j'ai engagé les services d'un busard), ni la ruse, ni la drogue que j'ai glissée dans la bière du gardien. Rien. Kirila, si nous étions deux, peut-être qu'alors... c'est ma seule chance ! Crois-tu que Larek te laisserait...

Il suffit de six mois, je connais le chemin, maintenant... Et si tu voulais...

Kirila fit un geste vers la tombe, un geste qui servait à la fois à la lui montrer et à l'implorer silencieusement, et Chessie s'interrompit. Après un moment, il murmura :

— Larek ?

Elle hocha la tête. Sans même jeter un seul coup d'œil sur la butte de terre et ses plantes rampantes, il s'approcha plus près encore de Kirila et l'observa aussi intensément qu'elle le contemplait elle-même.

Il n'avait pas du tout changé. Sous la boue et les bardanes, sa fourrure dense était toujours du même mauve, son corps aussi ferme, ses muscles aussi tendus que la nuit où il avait brisé de ses solides mâchoires le dos de la chauve-souris. Toutes les expressions qu'elle pouvait lire dans ses yeux de sucre roux lui étaient aussi familières qu'un rêve revenant chaque nuit, et elle constata avec joie et envie qu'il avait encore toutes ses dents.

— Je suis désolé, fit doucement Chessie.

— Il est mort presque sur le coup, il n'a pas eu le temps de souffrir.

— Je ne voulais pas parler de la mort de Larek, dit-il.

Elle lui jeta un coup d'œil rapide. Il l'observait toujours, sondant ses yeux, voyant au-delà d'eux, et elle sentit le picotement inattendu de larmes brûlantes. Elle n'avait pas pleuré depuis vingt ans.

D'un geste brusque, elle chassa ses larmes et le surprit en train d'observer ses mains tordues. Puis il la regarda de nouveau, ébranlé.

— Tu n'avais même pas vu mon visage, jusqu'à cet instant ? fit-elle d'un ton interrogateur en laissant glisser son châle sur ses épaules. Ce n'est pas du tout pour mes rides, que tu t'es dit désolé ?

— Non.

Il y eut un silence fragile.

— Vingt-cinq ans, Chessie ! Mais pas pour toi.

— Non, admit-il de nouveau. (Le brouillard s'effilochait entre eux.) Parfois, je l'oublie.

— Où es-tu allé ? Comment as-tu trouvé ?

— J'ai commencé par les *Registres de la noblesse*. J'ai mémorisé tous les royaumes, duchés, cités et fiefs ayant un rapport même lointain avec des cloches ou des grelots. J'ai poussé cette recherche plus loin que tu ne peux l'imaginer, Kirila, plus loin que je ne l'aurais cru moi-même possible. Par endroits, j'entendais parler d'autres lieux qui ne figuraient pas sur ma liste originale et j'allais vérifier ceux-là aussi. En vain. Personne n'avait jamais entendu parler d'un vieux prince disparu

avec un sorcier trente-six ans auparavant. Il m'a fallu vingt-cinq années pour vérifier tous les endroits du monde où figure le mot « cloche ». Je sais parler six langues, maintenant. Et tout cela... pour rien. Alors je suis reparti au nord trouver les tentes de l'Omnium, et j'y suis arrivé. Mais on ne m'a pas laissé entrer, Kirila. Puis j'ai pensé que si j'y retournais accompagné de quelqu'un qui le désire vraiment, quelqu'un...

Chessie la regarda de nouveau. Cette fois, ses doux yeux caramel passèrent tout en revue : les cheveux couleur de rouille, la peau jaunie et ridée, les doigts arthritiques qui plissaient et lissaient nerveusement la robe de deuil boueuse. Il vit la raideur maladroite avec laquelle Kirila s'asseyait sur le sol mouillé, l'éclat terni de son alliance sur un doigt si tordu que l'anneau ne pourrait jamais plus le quitter, la peau de son cou légèrement bleue sous la pluie froide, fine et pénétrante. Il détourna douloureusement la tête vers le champ de blé embrumé.

— Pourrais-je te demander, Kirila... un repas chaud à Talatour ? Et de m'héberger quelques nuits ? Et si je pouvais avoir un bain chaud, ce serait vraiment merveilleux, un bain chaud et un repas...

— Chessie, dit-elle, je viens avec toi.

Sa décision fut accueillie par un concert de protestations. Laril s'agita en fulminant, soulignant les difficultés qu'il y avait à voyager en automne, le risque d'agression par des bandits de grand chemin, les innombrables autres dangers, l'incongruité pour une femme (et une reine, par surcroît !) de s'aventurer seule ; bref, il s'insurgea contre cette toquade ridicule et insensée qui la poussait à se rendre en un lieu dont personne, à l'exception d'un chien violet et doué de parole, n'avait jamais entendu parler. Il n'aimait pas Chessie, et ne se priva pas de le faire savoir. Laril était un jeune homme impétueux, costaud et large d'épaules, qui ne prenait jamais de gants pour exprimer ce qu'il pensait. Ensuite, il essayait de tempérer ses propos, habituellement sans succès, en se lançant dans des explications aussi longues que confuses quant à ce qu'il avait vraiment voulu dire.

— Mais peux-tu m'expliquer, mère, pourquoi, hormis le fait d'accompagner ce chien, qui, soit dit en passant, pourrait très bien trouver quelqu'un d'autre, pourquoi tu tiens tellement à partir à la recherche de ces tentes de l'Omnium ?

C'était une question que Kirila s'était souvent posée, y méditant dans sa chambre jusque tard dans la nuit, quand les chouettes ululaient paisiblement devant sa fenêtre. Elle se souvenait qu'autrefois, son parrain, le magicien, lui avait fait la même remarque, et qu'elle n'avait pas non plus alors été capable de trouver une réponse.

— Je ne sais pas, dit-elle en toute honnêteté.

— Tu ne sais pas ?

— Non.

— Mais alors, pourquoi pars-tu ? s'écria-t-il avec une exaspération teintée d'inquiétude.

Elle lui fit simplement remarquer que c'était précisément l'objet de leur conversation. Enfin, Laril invoqua un argument ultime.

— Je pourrais tout simplement te l'interdire, tu sais, mère. Après tout... je suis ton souverain.

Il croisa les bras sur sa poitrine et la toisa, sourcils froncés, l'air sévère.

— En effet, concéda-t-elle.

Elle le regarda à son tour, d'un œil sombre et direct qu'il ne lui connaissait pas. C'était Larek qui s'était toujours chargé de la

discipline avec les enfants. Et face à cette franchise fière et inattendue, Laril fléchit et changea de tactique.

— Nous t'aimons tous, mère, grommela-t-il. Et j'ai besoin de toi pour m'aider à mener les affaires du royaume. Je t'en prie, reste.

Il la regardait d'un air implorant, à présent. Pas comme un petit garçon, mais comme un homme qui refuse l'avantage injuste conféré par la force, comme un homme implore une femme en se plaçant dans une position de subordination volontaire. Elle lui sourit, soulagée que les yeux de son fils ne soient pas verts, mais resta déterminée.

La reine Tackma vint voir Kirila alors qu'elle faisait le point sur le matériel de voyage amoncelé dans sa chambre. La vieille femme posa une main sur son bras et lui dit à voix basse, comme si elles se trouvaient au milieu d'un salon, avec le risque que l'on épie leurs confidences :

— Écoutez-moi, chère enfant. Juste une minute. Ainsi, vous partez vous trouver un nouveau mari. Je vous comprends. Il n'est pas bon pour une femme de rester seule. Mais pourquoi aller jusqu'à ces lointaines tentes ? Vous n'avez pas besoin d'un cheikh. Avez-vous songé au baron Lathel ? Il est un peu plus âgé que vous, je sais, mais c'est un homme si charmant. Et il n'a qu'une fille.

Kirila tapota la main de Tackma, doucement, à cause de son arthrose.

— Je ne suis pas prête pour me remarier, mère. Et certainement pas avec le baron !

— Oh, je sais, il ne vaudra jamais Larek. Que mon pauvre fils repose en paix ! Pourtant, croyez-moi, vous pourriez tomber sur quelqu'un de pire.

— Écoutez, lorsque je songerai à me remarier, je vous promets de venir vous en entretenir d'abord.

— Très bien, approuva Tackma en hochant la tête. C'est très bien. Vous avez toujours été une belle-fille parfaite, chère enfant. Calme et effacée, mais sûre et solide ; nous savions que nous pouvions compter sur vous.

— Oui, dit Kirila.

Et elle se remit à vérifier ses fournitures sur sa liste. Matelas, canif, silex, matériel de premiers secours, cuillers...

Seule Dorima ne fit aucun commentaire sur ce qu'ils appelaient désormais « le petit voyage de maman », mais elle ne cessait d'observer Kirila d'un regard songeur sous ses sourcils délicatement arqués.

Kirila s'acheta un cheval, une solide jument grise dont le large poitrail bombé annonçait une endurance patiente. Elle y ajouta un cheval de somme. Elle s'était fait fabriquer par une couturière des tuniques et des jupes-culottes en laine vert sombre. Laril détestait ces

vêtements. Elle emportait également un épais manteau à capuche, doublé de fourrure, et de hautes bottes de cuir. À sa taille, un poignard, tout simple, au manche très sobre, sans aucune incrustation. Ayant finalement décidé que cette expédition était l'un de ces inexplicables coups de tête qui s'emparent des femmes lorsqu'elles atteignent un certain âge critique, et qu'il devait l'accepter comme tel, Laril lui avait offert la dague de Larek. Elle était très belle, richement ouvragée et sertie de pierres précieuses. Les armes des joueurs de Jade étaient gravées sur la lame, ceintes d'un essaim de fioritures artistiques. Kirila avait tourné et retourné l'objet entre ses mains, avant de le lui rendre. Il était préférable, lui avait-elle dit, que lui, le roi, conserve toutes les armes de son père en sécurité au château.

Puis elle avait emballé ses affaires et les avait attachées sur les animaux pour faire un essai. C'était la veille du grand départ.

— Une dernière chose, lui dit doucement Chessie. Je vois que tu n'emportes ni arc ni flèches.

Il évitait soigneusement de regarder les mains de Kirila.

— Je ne peux plus chasser, déclara-t-elle avec calme.

— Eh bien, moi, je le peux, avoua-t-il d'un air penaud.

— Toi !

— Je n'avais pas le choix ! expliqua-t-il. J'ai traversé des contrées entières sans croiser un seul être humain, tu sais. Et après un moment, j'ai fini par trouver cela très satisfaisant. La viande crue et sanglante est très... nourrissante ; tu devrais essayer, je t'assure. Enfin, tout cela pour dire que nous ne mourrons pas de faim.

Le visage de Kirila s'égaya.

— Je suis toute disposée à t'obéir. Mais nous ne serions pas morts de faim de toute façon. Le cheval de somme peut transporter beaucoup de vivres et d'aliments déshydratés, dont nous aurons besoin lorsque nous ne trouverons plus d'auberges. Et... regarde.

Elle s'agenouilla par terre, sortit une bourse de cuir de sa tunique et l'ouvrit. Des pièces d'or et d'argent tombèrent sur le sol avec des tintements sonores, accompagnées d'un diamant parfait ; il étincelait comme la reine des abeilles dans une ruche d'ouvrières asexuées.

Chessie cligna des yeux stupidement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, expliqua Kirila avec un drôle de sourire, c'est une nouvelle garde-robe de velours et de soie, avec pèlerines en fourrure aux manches qui descendent jusqu'au sol, ainsi que trois types de coiffes assorties. Et ceci, ajouta-t-elle en ramassant le diamant, ce sont les meubles, les tapisseries et l'argenterie d'un château tout entier.

Chessie jeta un coup d'œil autour de lui. Ils étaient dans la chambre de Kirila. Deux des murs étaient noircis par des générations de fumée de bougie, si incrustée dans la pierre mal taillée qu'il aurait été vain

d'essayer de les nettoyer. Les deux autres murs étaient recouverts de tapisseries aux couleurs fanées qui devaient sans doute représenter le siège de forteresses oubliées depuis longtemps.

— Kirila, chuchota-t-il. Tu as volé ?

Elle éclata de rire, un rire spontané, clair et sonore, qui se répercuta sur les murs noircis. Dans la salle d'apparat, chacun interrompit ses activités. Depuis quand n'avait-on pas entendu Kirila rire ainsi ? On ne l'avait *jamais* entendue rire ainsi. Habituellement, elle se contentait de sourire.

— Ça fait partie de ta dot, de Kiril ? hasarda Chessie.

— Non, ma dot est partie en fumée depuis belle lurette. Cela vient de ma fille, Dorima. Garde-robe, meubles et argenterie. Elle a épousé un monsieur immensément riche. Chessie, as-tu des enfants ?

— Je n'en sais rien, répondit-il calmement.

Kirila tendit la main et lui caressa le cou.

— Non, en tant que chien ?

— Certainement pas !

— Eh bien, n'aie jamais d'enfants, enfin d'enfants qui sachent déjà tout...

Elle se leva, prenant appui sur le lit pour se hisser sur ses pieds.

— Allons nous coucher, conclut-elle. Il nous faut prendre des forces.

Ils partirent peu après l'aube. Kirila était debout depuis plus d'une heure. Elle s'était habillée, avait pris son petit déjeuner et assoupli ses mains. Au réveil, ses articulations étaient enflées et ses doigts douloureusement raidis, légèrement mauves aux extrémités. Après avoir allumé le feu préparé dans la cheminée, elle avait tendu les mains sur les flammes, replié ses phalanges et les avait massées les unes après les autres, les tournant patiemment au-dessus de la source de chaleur. Ses lèvres étaient pincées en une fine ligne. Peu à peu, ses doigts s'étaient dégourdis, avaient rosi et le gonflement s'était atténué. Quand ils partirent, elle tenait sa bride d'une main lâche, le dos droit et arrogant.

Tout le monde s'était levé pour leur dire adieu. Ludie pressait contre ses yeux rougis un mouchoir aux admirables broderies anciennes. Laril l'embrassa avec un mélange imperceptible d'anxiété boudeuse et de camaraderie forcée, qu'il affichait lorsque ses amis se lançaient dans des Quêtes. Tackma articula silencieusement : « Rappelez-vous... le baron ! » Sir Brant, en visite à Talatour, fastueusement paré d'une sorte de courte jupe bouffant au-dessus de son ventre rebondi, et de bas de soie bigarrés, s'inclina avec une réprobation polie. Dorima fit une révérence profonde et moqueuse à

sa mère, frissonna à la vue de sa tenue et secoua la tête (malgré l'heure matinale, sa coiffure était sophistiquée, toute en boucles entrelacées de rangées de perles) avec une tendresse cynique.

En cheminant vers le nord, vers les royaumes de l'enfance de Larek, Chessie et Kirila croisèrent peu de monde. Aucun noble n'était dehors à cette heure, et les serfs occupés dans les champs avaient trop à faire pour lever les yeux sur leur passage.

C'était la fin du mois d'août, on approchait des moissons et les blés ondulaient, mûrs et pleins. Un chaud soleil venait caresser les mains de Kirila.

Ils déjeunerent dans une petite auberge et reprirent la route sans s'attarder. Vers le milieu de l'après-midi, Chessie suggéra une petite sieste dans un verger.

— Oh, non, fit Kirila avec entrain. Continuons, je ne suis pas fatiguée du tout.

Chessie lui jeta un œil sceptique, mais il reprit son petit trot le long de la route poussiéreuse qui serpentait entre des champs et des prés aux contours bien délimités. Alors que le soleil s'appêtait à régaler l'horizon des éclatantes lueurs du couchant, ils arrivèrent devant une vieille auberge en bordure d'un petit cours d'eau. Une odeur de gibier rôti leur chatouilla délicieusement les narines.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? Plutôt appétissant, non ?

— Continuons tant qu'il fait jour, suggéra Kirila. (Elle tira sur ses rênes et la jument fit un petit pas de deux.) À quoi bon perdre du temps ?

Ils repartirent donc. Chessie lançait de fréquents regards en coin vers Kirila. Elle s'affaissait en avant, puis redressait brusquement sa colonne vertébrale, produisant un petit claquement distinct. Des gouttelettes perlaient à son front et à sa lèvre supérieure. Le ciel virait au rouge sanguin, à l'orange et au doré. Puis les couleurs se fondirent et l'horizon parut soudain sali. On aurait dit un dessin d'enfant barbouillé de coups de pinceau trop vigoureux. Il faisait déjà nuit lorsqu'ils arrivèrent devant une auberge décrépite dont l'enseigne proclamait *Le Chou rouge*. En fait de rouge, le chou peint sur le panneau, délavé par les années et les intempéries, était devenu rose saumon.

— Cette fois, on s'arrête, décida Chessie d'un ton coléreux. Je suis épuisé, moi.

Il exagérait. Kirila était harassée mais, quant à lui, il possédait une remarquable résistance physique.

Ils étaient les seuls pensionnaires. Un aubergiste apporta à Kirila un repas à peine cuit, bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Ils le dévorèrent dans la salle à manger déserte, devant une cheminée dont les cendres de l'hiver précédent n'avaient pas été nettoyées.

— Parle-moi de la route, dit Kirila. Une fois que nous aurons traversé tous ces petits royaumes, il y aura des montagnes, je le sais. Mais après ces montagnes ? Larek n'était jamais allé jusque-là. Devrons-nous les franchir ?

— Il y a un passage.

— Difficile ?

— Non, pas trop.

— Et ensuite ?

Chessie se concentrait intensément sur sa bouchée de viande.

— Kirila, je crois qu'il vaut mieux que je t'explique les différentes étapes à mesure que nous y arriverons, plutôt que de tout t'annoncer à la fois.

Elle cessa de mastiquer.

— Pourquoi ?

— Ça vaut mieux, c'est tout.

— Non, Chessie, dit Kirila d'une voix calme. (Elle baissa les yeux sur ses genoux et choisit ses mots avec une douloureuse lenteur.) Depuis vingt-cinq ans, j'ai... il y a eu beaucoup de... Souvent, des décisions ont été prises, sans que je sois consultée. Mais cette Quête... Je l'avais commencée avant de te rencontrer, tu te souviens ? Et... c'est aussi la mienne. Je veux connaître le chemin. J'en ai le droit.

— Oui, bien sûr, fit-il doucement. Je suis désolé. Après les montagnes, il y a un haut plateau rocailleux puis une forêt, pas immense, mais très, très touffue. C'est celle dont a parlé le Renkin dans son énigme. Les tentes de l'Omnium se trouvent au milieu d'une clairière, derrière cette forêt. Le plateau, lui, est très vaste et entièrement désert. À l'exception de l'eau, il faudra que nous ayons nos propres vivres. Je ne pense pas que nous pourrions le traverser avant le printemps ; nous devons hiverner dans un château que je connais de l'autre côté du défilé montagneux.

— Ainsi, nous en avons pour plus de six mois, finalement.

Derrière les plates paroles, sa voix trahissait la colère. Chessie lui avait toujours dit la vérité ; elle comptait dessus. C'était solide.

— Je ne t'ai pas menti, Kirila, dit-il rapidement.

Puis il hésita.

— Ah bon ?

— Non ! Cela *aurait* pris six mois si tu... c'est-à-dire... quand je pensais...

Il contempla le sol, en proie au désarroi le plus profond.

— Quand tu croyais quoi ? voulut savoir Kirila.

Quelque part au fond d'elle-même, elle était stupéfaite de la jouissance que lui procurait la colère. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas pu s'offrir ce luxe.

Chessie continua à examiner le plancher (les termites avaient tissé

un passionnant réseau de sillons, de rainures et de picots dans le bois), puis brusquement il se tourna vers elle et éleva la voix :

— Tu le sais très bien ! Quand je pensais à toi comme si tu avais encore vingt ans !

— L'âge n'est pas si important !

— Pour une expédition comme celle-ci, il l'est !

— Ça reste à voir, répliqua Kirila avec hauteur. (Elle brossa les miettes de pain de sa jupe et se leva.) Je vais me coucher, Chessie. Bonne nuit, dors bien.

Le dos raide comme un piquet, elle quitta la pièce et monta l'escalier de pierre menant à sa chambre d'un pas rapide et léger.

Chessie poussa un long soupir.

Quelqu'un cognait sur sa tête, à petits coups brefs et douloureux. D'une voix ensommeillée, Kirila ordonna :

— Stop !

En vain. Enfin, son esprit s'éclaircit et elle comprit que le bruit n'était autre que des coups assourdis frappés contre la porte.

— C'est l'aube, annonça l'aubergiste dans le couloir.

Puis il s'éloigna de son pas traînant.

Par la fenêtre de l'auberge, le jour avait l'air d'un gris uniforme. Les jambes et le dos de Kirila, guère habitués à toute une journée de cheval, n'étaient que douleur. Elle boitilla jusqu'à la cheminée, alluma les quelques branches qu'elle y trouva et fit chauffer de l'eau, grimaçant lorsqu'elle souleva le chaudron en fer avec ses doigts enflés aux extrémités mauves. Elle se mit sombrement au travail.

— Tu as trop dormi, remarqua Chessie.

Il avait passé la nuit au pied de l'escalier menant à sa chambre, dédaignant la paillasse couverte de puces que lui avait donnée l'aubergiste.

— C'est à cause du matelas, il était trop confortable, dit Kirila d'un ton enjoué.

Sa gaieté manquait un peu de conviction. Chessie la regarda d'un œil scrutateur et elle sourit, se déplaçant lentement.

La journée était aussi chaude et ensoleillée que la veille. Ils traversèrent les champs de Weflyn et Zandt, et une partie du royaume de Kiendor. Kirila les mena à une allure implacable, ne s'arrêtant que pour les repas, poursuivant la route longtemps après le coucher du soleil. Chessie trotta sans effort aux côtés de la jument ; la poussière blanche et crayeuse du chemin recouvrit peu à peu sa fourrure violette, jusqu'à ce qu'elle prenne une teinte lavande spectrale.

Ils parlèrent peu. Vers le soir, une jolie petite auberge se présenta. Là encore, ils étaient les seuls. Les voyageurs étaient rares, au moment

des moissons. Kirila avait les cheveux blanchis par la poussière, et sous ses yeux, la peau s'affaissait en rides grisâtres.

— Chessie, dit-elle de la voix que l'on prend lorsqu'on a la sensation qu'il faut combler un silence. Que disait la devinette du Renkin, déjà ?

Il la regarda avec surprise.

— Tu ne t'en souviens pas ?

— Pas mot pour mot.

— *Ni au-dessus, ni en dessous du massif millénaire ;*

Au-delà du plateau où disparurent les Anciens ;

Derrière la forêt que nul ne peut traverser ;

Se dresse le rempart avant l'ultime épreuve.

Il avait entonné la strophe d'un ton solennel, et les mots résonnèrent étrangement dans la petite auberge blanchie à la chaux. Aussi incongrus qu'un chant grégorien dans une école maternelle.

— Kirila... Comment as-tu pu l'oublier ?

— Que signifie « ni au-dessus, ni en dessous du massif millénaire » ? demanda-t-elle sans répondre à sa question.

Chessie prit la position de l'enseignant : ses pattes avant solidement plantées, les oreilles dressées, ses yeux de sucre roux songeurs et légèrement sévères, tel un professeur face à une classe brillante, mais indisciplinée.

— Il s'agit de la chaîne de montagnes. On ne passe ni « au-dessus », ni « en dessous », mais *à travers*, puisqu'il y a un défilé. Quant à la forêt, on ne peut la « traverser », parce qu'elle est trop dense, aussi faut-il passer en dessous.

— *En dessous ?*

— C'est une façon de parler ; on reste au ras du sol, où le feuillage est moins épais. C'est ce que j'entends par « en dessous ». Le rempart signifie que les tentes sont effectivement complètement entourées d'une haute muraille. Et l'ultime épreuve est celle que l'on doit réussir afin de pouvoir entrer. Ce qui n'est pas réservé à tout le monde, ajouta-t-il d'un air furieux.

— Et le second vers ? Quels « Anciens » ont disparu sur le plateau ?

Abandonnant sa pose didactique, Chessie reconnut avec embarras :

— À vrai dire, je l'ignore. C'est le seul élément manquant de l'énigme.

Kirila hocha la tête et leva son gobelet. Sa main tremblait de fatigue et elle renversa le vin sur la table. Chessie détourna le regard, profondément peiné.

— Kirila, dit-il soudain faisant comme si l'idée venait tout juste de l'effleurer. As-tu parfois eu... *As-tu encore* parfois des visions des tentes de l'Omnium ?

Elle répondit lentement, traçant des dessins du bout de son doigt dans le vin renversé :

— Au début, oui, cela m'est arrivé. Puis elles ont cessé. (Elle marqua une pause.) Non, elles ne se sont pas arrêtées d'elles-mêmes, c'est moi qui les ai fait cesser, je ne sais pas trop comment. C'était comme... une rage de dents, chaque fois que je voyais les tentes. Et tu sais ce que c'est : une fois qu'on a réussi à extraire la coupable, on n'y pense plus.

— Mais il reste un vide à l'endroit de la dent, dit Chessie en retenant sa respiration.

Elle ne répondit pas. Après quelques secondes, le blanc des yeux de Chessie vira au bleu et il souffla bruyamment l'air qu'il comprimait dans ses poumons ; puis il hasarda :

— As-tu parlé de ta Quête à tes enfants ? Quand ils étaient petits, peut-être, tu leur as un peu raconté ? Le soir, pour les endormir, par exemple ?

— Non.

Il réfléchit et reprit, comme en s'excusant :

— Il me semble que je leur en aurais parlé, à ta place.

— Non. Tu n'aurais rien dit.

Chessie médita encore quelques instants, les yeux rivés par terre, et lorsqu'il les releva pour répondre, il vit que la reine de Talatour s'était endormie, son visage poussiéreux posé lourdement sur la table au milieu du vin renversé.

La matinée était déjà bien avancée lorsque Kirila entra dans la salle commune. Chessie avait arpenté la pièce depuis l'aube, rouspétant en voyant la pluie grise qui tombait obliquement contre les carreaux, et il bondit impatiemment vers elle.

— Bonjour ! Ton petit déjeuner est prêt et...

Brusquement, il s'interrompt.

Le visage de Kirila était dévasté. Elle s'était levée trop tard pour faire chauffer de l'eau et se masser les mains, et elle essayait de les cacher dans un repli de sa tunique ; mais Chessie vit les doigts tordus aux extrémités mauves et aux articulations enflées, aggravées par le mauvais temps. Quelque chose se révolta dans sa poitrine, et il eut beau compter et recompter, vingt plus vingt-cinq ne totalisaient toujours que quarante-cinq. À tout hasard, il refit le calcul en base exponentielle ; même ainsi, elle paraissait encore beaucoup plus âgée qu'elle ne l'était.

— Kirila, commença-t-il doucement.

Elle lui lança un regard d'avertissement, avala sa nourriture et jeta sa cape sur son dos d'un ample mouvement circulaire. Elle rata une

épaule et un pan du manteau tomba mollement par terre. Elle recommença, piétina l'ourlet avec sa botte et poussa une série de jurons. Un troisième essai fit atterrir le vêtement sur les deux épaules, et elle rabattit la capuche d'un geste sec.

— Allons-y.

Chessie remarqua qu'elle n'avait pas essayé de nouer les cordons de la capuche.

— Kirila...

— En route !

Ils partirent, sous la pluie grise et tenace, empruntant une route incroyablement rocailleuse et sauvage. Les champs de blé furent bientôt remplacés par des pâturages que des chèvres au poil détrempé parsemaient de taches blanches. À un moment donné, une pierre se glissa dans le sabot du cheval. Kirila mit lourdement pied à terre et la lui retira. Cela lui prit de longues minutes durant lesquelles elle ne cessa de grommeler. Lorsqu'elle remonta en selle, ses traits étaient tirés et ses lèvres serrées. Chessie fut bientôt incapable de supporter plus longtemps le spectacle et il explosa :

— Pour l'amour du ciel, Kirila, nous ne pouvons pas...

— Regarde, l'interrompit-elle. Il y a une ferme, là-bas ; on dirait presque une petite demeure seigneuriale. Peut-être pourrions-nous y déjeuner.

Elle piqua un petit trot sans attendre de réponse.

Le fermier les accueillit dans la cour, trapu et renfrogné. Quand elle lui montra une pièce d'argent, son visage se transfigura : il n'avait plus rien, soudain, du paysan mal dégrossi dont il s'était donné l'air à leur arrivée. Il s'inclina et les mena à la cuisine, demandant bruyamment à sa femme de « donner un bon repas à Sa Seigneurie ».

Kirila s'effondra sur le banc de bois et ferma les yeux quelques minutes. Puis elle les rouvrit pour regarder autour d'elle.

La cuisine, propre, chaude et prospère, dégageait une forte odeur de chèvre sans qu'elle soit pour autant désagréable. On sentait également le fumet poivré d'une soupe de légumes. Tout ce qui pouvait être récuré et poli l'était. Même les attaches métalliques des outres à vin rutilaient comme de l'argent. Pour la première fois depuis des années, Kirila repensa à la chaumière de Polly Stark. Le souvenir l'émut curieusement. Toutefois, la femme du fermier, aussi bavarde que corpulente, ne ressemblait en rien à Polly Stark. Son large visage était coiffé d'un immense bonnet qui devait bien faire vingt centimètres de haut ; il se terminait par deux lanières de coton qui retombaient sur ses épaules comme les traînes d'un cerf-volant. Sans cesser de bavarder, elle servit à Kirila une soupe fumante et du pain croustillant, chantonnant des bribes de ballades, dansant presque sur place et posant des questions auxquelles elle n'attendait heureusement

pas la réponse.

Kirila était presque trop fatiguée pour manger. La soupe bouillante lui brûlait la langue, mais elle ne s'en apercevait même pas. Seule la chaleur communiquée par la cuiller en étain à ses doigts gourds parvenait jusqu'à ses membres las.

— Oh, ronronna une voix, j'ignorais que nous avions de la compagnie.

Kirila leva la tête et cligna des yeux. Même Chessie, occupé à dévorer la soupe qu'on lui avait servie dans une écuelle, s'interrompit, gueule béante, un morceau de viande de chèvre pendant de ses mâchoires.

La femme qui se tenait sur le seuil avait le visage abondamment poudré. Sa peau n'était plus qu'une étendue de plis, de rides et de taches là où la chair elle-même était rongée (on mettait de l'arsenic dans la poudre de riz pour la garder lisse et mate) ; on aurait dit une fondrière sous une couche de neige sale. Ses yeux étaient soulignés d'un épais trait de khôl ; sa bouche tranchait sur son visage en une balafre écarlate. Elle portait une somptueuse robe de velours au décolleté si profond que ses seins pigeonnants, tels deux oreillers dépareillés rembourrés de duvet, en émergeaient presque totalement, retenus uniquement par un mince ruban argenté. Sur sa tête, ses cheveux n'étaient pas du même noir que ses longues tresses, qui elles-mêmes avaient une teinte différente de celle des accroche-cœurs grisonnants ornant son front.

— Lady Kirila, je vous présente ma sœur, Elaine, dit la femme du fermier. Ma sœur aînée, ajouta-t-elle méchamment. (Elaine lui jeta un regard furieux.) Elaine, voici lady Kirila.

Pour éviter d'embarrasser Laril, Kirila ne se présentait jamais sous son titre royal.

— Je suis littéralement enchantée de vous rencontrer, roucoula Elaine.

Elle s'assit tout à côté de son beau-frère. Une forte odeur de myrtille séchée évinça celles des chèvres et de la soupe. Le fermier s'écarta imperceptiblement, jusqu'à ce qu'il ne tienne plus qu'en équilibre sur sa botte à l'autre bout du banc.

— Venez-vous de loin, lady Kirila ? demanda Elaine.

L'une de ses dents de devant avait dû être dorée pour être assortie à son collier.

— Pas très loin, parvint à répondre Kirila, dissipant l'odeur de myrtille en agitant sa cuiller vers une mouche. De Talatour.

— Oooh, Talatour ! Mon beau-frère y est allé, un jour, n'est-ce pas, Ham ? C'est un grand voyageur, vous savez.

— Non, dit Ham.

Il avala bruyamment le reste de sa soupe et s'approcha de la porte

d'un pas pesant. Lorsqu'il passa devant sa femme, Kirila les vit échanger des regards complices et amusés, et il donna une petite tape sur sa croupe généreuse.

— C'était presque le même nom, alors, cria Elaine en inclinant la tête. (La porte se referma sur Ham et elle dit à Kirila :) Il est si modeste ; quel gâchis de le voir confiné dans cette ferme. Je ne cesse de le lui dire.

La femme du fermier poussa un grognement.

— Mais dites-moi, lady Kirila, poursuivit la créature, et pardonnez-moi si vous me trouvez impertinente ! N'avez-vous pas peur de voyager ainsi seule ?

— Oh, je ne suis pas seule, voyez-vous, répondit Kirila.

La soupe lui avait redonné des forces. Elle songea que Chessie était très agaçant de sous-estimer ainsi sa résistance.

— Chessie, qui est là, voyage avec moi, expliqua-t-elle à Elaine. Ce n'est pas vraiment un chien : c'est un prince... un prince enchanté, vous savez.

— Un prince ! s'exclama Elaine. C'est passionnant !

Chessie leva la tête, alarmé.

— Oh, oui, poursuivit Kirila, volubile. Et il est si fort et si courageux... Il m'a sauvé la vie une demi-douzaine de fois !

— Ça alors ! fit Elaine.

Ses yeux noirs brillaient dans leurs profonds cratères de poudre.

— De plus, il est très séduisant.

— C'est votre... hem... votre fiancé ?

— Oh, non, nous sommes simplement de très bons amis.

— Je vois ! Et que faut-il pour le libérer de son sort ? Le baiser d'une virginale jeune fille ?

Au mot « virginale », elle agita un doigt en l'air avec coquetterie. Chessie battit discrètement en retraite vers la porte. Kirila lui adressa un regard qui signifiait « ça t'apprendra » et se tourna de nouveau vers Elaine.

— Oh, non, rien de tel. Il ne peut être libéré que par une fraise magique.

— Oh, fit Elaine d'un air dubitatif. Je vois. C'est ce genre de charme. Malheureusement, ce n'est plus la saison des fraises, ici. Mais on pourrait peut-être envoyer un messenger... Vous dites qu'il est beau garçon ?

— Votre robe est ravissante, déclara Kirila précipitamment. Elle est très originale. Vous l'avez conçue vous-même ?

— Ma foi, oui, répondit Elaine, distraite du dangereux sujet.

Elle lissa son ruban argenté, tirant dessus jusqu'à ce que chacun retienne sa respiration dans la pièce, mais la fine bande de tissu résista. Elaine se mit à parler de boléros, de velours frappé et de satin

damassé, de coiffes ornées de bijoux et de mousseline de soie, des nouvelles manches gigot, si seyantes pour les femmes aux bras minces, des cols bordés d'hermine... Kirila dodelinait imperceptiblement de la tête, ses paupières s'alourdissaient, puis se relevaient brusquement, comme un morceau de papier qui virevolte dans la brise. À l'exception de ses paumes autour du bol de soupe chaude, ses mains étaient parcourues d'élancements douloureux, et les dernières articulations de ses doigts faisaient saillie, raides, tordues et mauves comme du corail. Ses vêtements humides s'alourdissaient autour de son corps fatigué et sa nuque lui tirait, insupportable. Dehors, la pluie battait contre les carreaux.

— ... et vous serez d'accord avec moi, ces nouveaux chapeaux sont d'un goût, sur des femmes d'âge mûr ! Elles ont l'air tellement ridicules dans leurs coiffes blanches toutes simples. Pour quelqu'un comme moi, en revanche...

Kirila se tourna pour regarder Elaine. Sa poudre s'effritait par petites plaques aux coins de sa bouche et retombait sur sa robe de velours. Dorima avait une robe du même bordeaux, se souvint Kirila. Et tandis qu'elle se laissait aller à songer à sa fille dans sa robe de velours, à sa respiration délicate sous son étroit corset, son front se plissa, perplexe.

— ... et les plus jolis des poignets brodés de perles ont... continuait Elaine.

Kirila jeta un coup d'œil à ses mains, qui pétrissaient machinalement la tresse noire brillante. Elles étaient veinées et tachées de marques sombres, et deux de ses articulations étaient enflées. Kirila ferma les yeux.

— ... noué dans le dos, sur un taffetas moiré parme...

— Madame, dit Kirila à la fermière, il me semble que j'ai parcouru plus de chemin que je ne l'avais prévu, et je suis très fatiguée. Vous serait-il possible de m'héberger pour l'après-midi et la nuit ? J'aimerais m'allonger tout de suite, si cela ne vous ennuie pas.

La brave femme répondit aimablement par l'affirmative, et Chessie vint poser doucement sa tête sur les genoux de Kirila.

Chessie possédait tout un répertoire de nouvelles ballades et histoires, accumulées en vingt-cinq ans d'errance ; il s'employa à distraire Kirila sur la route, et auprès des feux qu'ils allumaient tôt le soir et quittaient tard le lendemain matin. Puis les habitations se firent de plus en plus rares, et le chemin rocailleux devint par endroits si raide que Kirila dut finir par tenir les deux chevaux par la bride et vocaliser à pied. Ceci la rapprochait de Chessie, qui put enfin chanter sans attraper un torticolis (il aimait à regarder les gens auxquels il s'adressait). Il décréta que cette solution était épataante. Kirila sourit et enleva un nouveau caillou de sa botte. À mesure que les semaines passaient, elle remarqua qu'il ne faisait jamais dans ses ballades aucune allusion à des cloches ou à des grelots, et que parfois, lorsque le temps était morose ou le gibier trop rare, il évitait même celles qui parlaient de broches, coches, roches, halos, ou mulots.

— Je la connais, celle-ci, dit-elle après une version entraînante de *La Maîtresse du chevalier noir*.

Ils avaient atteint le sommet arrondi d'un massif de montagnes rocheuses. Derrière eux, le paysage dégringolait en cascades de couleurs qui scintillaient dans l'air froid et pur de l'automne ; on aurait dit qu'elles avaient été conservées dans du diamant, comme des insectes dans l'ambre.

— Un ménestrel est venu à Talatour, il y a quelques années, poursuivit Kirila, et il nous a chanté cette ballade, mais il n'avait pas ton talent. Il était accompagné d'un ours dansant.

— Ça me fait toujours de la peine, quand je vois ces pauvres animaux.

— À moi aussi. Mais tu sais, Chessie, je viens de penser à une chose. Je suis prête à parier que ton royaume se trouve beaucoup plus au sud, largement au sud de Talatour et de Kiril, parce que c'est là qu'il y a le plus de ménestrels et de bouffons ; et pour connaître toutes ces chansons, tu as dû en entendre *tellement* ! Et puis, après tout, c'est au sud que se trouvent tous les plus grands royaumes.

Sans trop savoir pourquoi, Kirila sentait que le royaume perdu de Chessie devait être immense.

— Jusqu'où es-tu allé ? s'enquit-elle.

— Là où la mer contourne le pays pour revenir sur elle-même. Les gens du coin appellent ça le Cap du Temple perdu, et leur reine porte

une robe couverte de fines toiles d'araignées perlées par la rosée. Il n'y a pas d'araignées, tu vois ? Seulement les toiles. Avec les araignées, ce serait un peu mélodramatique.

— Je ne connais pas, dit Kirila, songeuse. La collection de cartes était si réduite, à la bibliothèque de Kiril.

— Et à Talatour ?

— Il n'y avait pas de bibliothèque, à Talatour. Devons-nous encore grimper beaucoup avant le défilé ?

Chessie étudia le ciel, inspecta les formations rocheuses sous ses pattes, tâta le vent de ses oreilles frémissantes, puis il ferma les yeux et grommela des chiffres d'une voix inintelligible, son museau tordu par la réflexion.

— Une petite semaine. Nous nous dirigeons vers le nord-est, en fait.

— Les nuits commencent à être vraiment froides.

— C'est bon pour la circulation sanguine.

— Pitié pour mon vieil organisme !

— Tu es en pleine fleur de l'âge. Songe plutôt combien moi, je suis vieux ! Je n'étais déjà plus tout jeune quand le sorcier m'a jeté ce sort, même si, depuis, je n'ai pas changé. D'ailleurs, maintenant, tu ne parais plus ton âge. Tu as l'air beaucoup plus jeune que lorsque je t'ai retrouvée à Talatour.

Kirila ne répondit pas, guidant précautionneusement les deux chevaux autour d'une ravine érodée en forme de carotte. Le fond de l'air était frais mais les rayons du soleil encore chauds, et Chessie trotta à côté d'elle, remuant sa queue violette avec satisfaction.

Il n'avait pas menti. Kirila avait grossi et, sous sa peau rêche, moins jaune, avait repris quelques rondeurs de jeune fille. Son arthrite semblait s'être enrayée toute seule, comme cela arrive parfois lorsqu'elle est précoce, et ses doigts n'avaient plus cette raideur enflée au réveil, sauf lorsqu'il pleuvait. Ses cheveux ne redeviendraient jamais du roux éclatant de sa jeunesse, mais ils avaient recommencé à pousser. Cela la surprit tant qu'elle n'osait les regarder ou y prêter attention, redoutant qu'ils ne se modifient à nouveau ; ainsi, sa chevelure flottait presque jusqu'à ses épaules au vent de la montagne. Fortifié par des semaines de marche à pied et à cheval, son corps mince était redevenu ferme et souple comme celui d'une danseuse. En additionnant vingt et vingt-cinq, Chessie était stupéfait de constater que le total était si élevé.

— À quoi ressemble ce passage ? demanda Kirila. Comment sauras-tu que nous y arrivons ?

— Oh, je le saurai, répondit Chessie. (Elle lui jeta un regard en biais et il ajouta précipitamment :) C'est un tunnel, en réalité, pas un véritable défilé, et sa forme est aisément reconnaissable. Une sorte d'ovale imparfait. On ne peut pas le rater.

Elle hocha la tête et ils continuèrent leur ascension, les chevaux suivant patiemment. Chessie fredonna le refrain de *La Maîtresse du chevalier noir*, et après un moment, Kirila joignit sa voix à la sienne.

— Tu chantes toujours aussi faux, remarqua gaiement Chessie.

— Et toi toujours aussi bien.

— Comment peux-tu t'en rendre compte, tu n'as aucune oreille !

Elle lui fit une grimace. Derrière eux, au loin, plusieurs royaumes s'étendaient, miroitant dans la lumière froide.

Quatre jours plus tard, ils approchèrent du tunnel ; ils avaient atteint une altitude si élevée que la température était véritablement glaciale. La nuit, un froid pâle s'insinuait dans les os de Kirila comme un rêve désolé, et elle se réveillait, agitée de violents frissons, d'explicables larmes gelées sur ses paupières glacées. Elle et Chessie dormaient à tour de rôle, l'un toujours éveillé, battant de la semelle le sol durci pour entretenir le maigre feu. Le bois était rare. À cette altitude, seuls poussaient de petits buissons tordus, ployés par le vent comme autant de soldats ivres et courbés, armée de mercenaires épuisés. Au loin, en bas, par temps clair, on distinguait encore des champs verdoyants et des éclairs de chaud soleil sur les biefs des moulins. Kirila ne regardait pas en arrière. Chessie ne chantait plus. Ils étaient fatigués, tendus et frigorifiés.

Les chevaux brouaient les malheureux brins d'herbe qui se présentaient en chemin, levaient la tête et regardaient désespérément autour d'eux dans l'espoir d'en trouver d'autres. En vain. Ils se mirent à maigrir. Même la lourde jument se prit à regimber et à donner des coups de pied dans les flancs décharnés du cheval de somme. Enfin, les deux animaux refusèrent d'avancer.

— Détache-les, suggéra Chessie d'un air las. Tu parviendras peut-être à les faire suivre si tu n'en guides qu'un à la fois.

Involontairement, Kirila jeta un coup d'œil à ses volumineux gants de cuir, griffés et déchirés par l'ascension. Elle savait à quoi ressemblaient ses doigts, en dessous.

Il lui fallut dix minutes pour détacher les chevaux. Elle coinça maladroitement la corde du cheval de somme sous un rocher, fabriqua des œillères de fortune avec une vieille nappe et conduisit la jument un peu plus haut. Elle attacha la longe à un buisson défeuillé et racorni, que l'animal commença immédiatement à brouter, et revint vers le cheval de somme.

— Chessie, crois-tu que tu pourrais tenir cette longe entre tes dents et conduire l'autre cheval ? souffla-t-elle. Ainsi, je n'aurais pas à parcourir deux fois le même chemin.

Les cernes mauves étaient réapparus sous ses yeux, et les paumes

de ses mains tordues étaient lacérées par la corde.

Chessie fit une moue sceptique.

— S'il s'emballe, je risque de perdre une dent, peut-être plusieurs.

— Mon Dieu, ce serait épouvantable ! dit Kirila d'un ton mordant. (Elle souffrait jusqu'à la moëlle des os.) De si belles incisives blanches !

Il se raidit.

— Oh, donne-moi cette maudite corde ! Mais n'oublie pas, Kirila, que tu dépends autant que moi de mes dents pour te nourrir !

— On ne peut pas dire que tu aies attrapé grand-chose, ces derniers temps.

— Et où as-tu vu du gibier, s'il te plaît ?

Ils grimpèrent dans un silence distant pendant l'heure qui suivit. Chessie tirait alternativement sur la corde du cheval et courait frénétiquement devant lorsque l'animal acceptait d'avancer. Il avait demandé à Kirila d'allonger la corde le plus possible, et il se tenait aussi loin des sabots qu'il le pouvait. Il ne cessait de geindre et de grommeler des mots inaudibles, mangés et broyés par la longe mouillée. C'était sans doute mieux ainsi, songea Kirila.

Ces montagnes la terrifiaient. Les corniches et les saillies battues par les vents, les sombres crevasses (elle envoya d'un coup de pied un caillou dans l'une d'elles et ne l'entendit pas toucher le fond), les tours de pierres dressées telles des épées brandies pour la botte finale et sanglante, les falaises de roche grise, abruptes, lisses et implacables comme un soudain océan vertical... C'étaient elles qui inquiétaient le plus Kirila. Une terreur sourde s'emparait d'elle, insidieuse, comme si une colonie de fourmis rampait sur ses os, et elle attendait que les vagues grises et impassibles, suspendues dans leur brève seconde de stase, déferlent sur eux avec fracas. Tout en haut, les sommets enneigés étaient impavides.

— Chessie, grinça Kirila à travers ses dents entrechoquées. Chessie, je suis désolée. Je ne voulais pas dire ça, pour tes d-dents ; je ne savais pas que tu avais peur des g-gros animaux.

— Je chuis un gros animal, répondit-il froidement, la longe dans la gueule. Je pège trente-chix kilos, prechque autant que toi.

— Je suis quand même désolée. M-mais j'ai si f-froid. Et je ne peux pas m'empêcher de p-penser... Que se passera-t-il si nous sommes mouillés ?

Chessie jeta un œil méfiant au cheval qui le suivait et se rapprocha d'elle pour frotter ses oreilles violettes contre sa hanche.

— Ne t'inquiète pas, Kirila. Tu ne cheras pas mouillée. J'ai bien obchervé les grottes et les fichures et tout cha. Ch'il neige, nous pourrons nous abriter chous une chaillie de rochers.

Elle leva les yeux vers la falaise vertigineuse, le ciel gris, et frissonna.

— Sans doute. Mais... Chessie, j'ai encore rêvé que la falaise nous tombait dessus, et pas seulement sur nous. Les rochers dévalaient jusqu'à Talatour. Je sais que c'est idiot, mais c'était une vision si réelle !

Chessie la considérait curieusement, comme un aveugle regarde un tableau dont on lui a dit qu'il était magnifique.

— Chessie, dit lentement Kirila. Tu ne... Tu ne rêves pas ?

— Oh, chi, bien chûr. Je rêve que je chache des lapins, que je ramène des cailles, que les os de perdrix craquent chous les dents quand on atteint la mœlle toute chaude. Maintenant que j'y penche, ajouta-t-il, songeur, che ne chont pas des rêves dégeagréables du tout.

Il se sourit à lui-même et se lécha les bajoues. Kirila se sentit soudain saisie d'un frisson plus glacial encore.

Vers le milieu de l'après-midi, ils atteignirent le tunnel. Il surgit devant eux au détour d'une sente inattendue sur la façade de la montagne. En dessous, la roche se jetait en une pente verticale, aussi nette que si toute la paroi avait été un cristal soigneusement taillé, et seule une large corniche dépassait entre eux et le ciel cotonneux.

— Le voilà ! cria gaiement Chessie en lâchant sa corde. Regarde, je t'avais dit qu'il avait une drôle de forme, aplatie en ces deux étranges points. Mais heureusement, il est en travers du vent, nous n'aurons pas à craindre que des bourrasques s'y engouffrent. Et si nous... Ça alors ! dit-il lentement. Il fait chaud, là-dedans, vraiment chaud ! Il doit y avoir une sorte de volcan quelque part. C'est sûrement ça, et la chaleur remonte dans les couches rocheuses et réchauffe le souterrain ! Je ne l'avais jamais remarqué, mais il faut dire que c'était l'été, quand j'ai traversé ce tunnel, et il faisait chaud partout. Quelle chance, Kirila !

Mais Kirila ne l'écoutait pas. Elle se tenait devant l'entrée du passage, la bride de la jument dans sa main gantée, ses yeux cernés écarquillés.

— Chessie, dit-elle d'une voix où se mêlaient toutes sortes d'inflexions conflictuelles. Chessie, tu ne vois pas quelle forme a ce souterrain ?

Il en inspecta soigneusement l'orifice.

— Non.

— On dirait des ailes, murmura-t-elle.

Chessie regarda de nouveau, fit vivement volte-face vers Kirila, puis se retourna vers le tunnel.

— C'est parfaitement grotesque ! explosa-t-il. Est-ce que tu essaies de me dire que... qu'un *oiseau* a volé jusqu'à l'autre versant de la montagne en fendant tranquillement la pierre ? Kirila, ce tunnel fait trois kilomètres de long ! Ne sois pas ridicule.

— Pas n'importe quel oiseau.

— Non ! fit Chessie avec force en reculant légèrement de l'entrée du souterrain. Non ! Ce sont des *mythes* religieux, que tu trouves dans les *Chroniques*. Oh, les Lielthiens étaient bel et bien réels, et ils étaient – ils sont – probablement de grands sorciers, peut-être même plus forts que les Sorciers noirs eux-mêmes. Mais ça s'arrête là, Kirila. Et pas même les sorciers ne peuvent accomplir une chose pareille. Le reste n'est que pure légende... Tu sais ce que c'est, à partir d'un grain de vérité, les exagérations et les embellissements s'accumulent à mesure que l'histoire fait le tour du pays. C'est ce qui s'est passé. Comme la légende du roi Arthur. Ou celle de la petite souris qui vient déposer un cadeau sous l'oreiller quand on a perdu une dent de lait.

Elle ne répondit pas. Soudain, Chessie hurla, chaque mot lui déchirant la gorge :

— Il faut bien qu'il y ait une limite à leur pouvoir ! Sinon, quelle défense avons-nous contre le monde, nous autres, sans la magie ?

Brûlante de compassion, Kirila détourna les yeux. Le désarroi de Chessie faisait peine à voir. Elle devina instinctivement qu'il frémirait de dégoût s'il soupçonnait sa pitié, et elle chercha désespérément quelque chose à dire le temps qu'il reprenne contenance. Elle toucha la paroi du tunnel. C'était chaud, en effet, mais la roche ne semblait pas irrégulière. Elle était lisse et polie, comme du bois consciencieusement frotté à l'huile de lin, et le souterrain avait l'odeur propre et sèche du linge fraîchement repassé.

— Je pense, dit-elle lentement sans se retourner, que j'ai compris ce que signifie le reste de l'énigme du Renkin. « Au-delà du plateau où disparurent les Anciens. »

Ce plateau dont tu m'as parlé... Ce doit être là que ces hommes... les Lielthiens...

— Peut-être, dit Chessie derrière elle. (Sa voix avait perdu son intonation folle pour devenir neutre et vide.) Crois-tu que les chevaux voudront bien passer par là ?

— J'ai peur qu'ils ne renâclent en se voyant enfermés dans une quasi-pénombre. Je peux de nouveau bander les yeux de la jument, mais je n'ai qu'une nappe. Nous n'étions pas partis pour un banquet royal ! Tu ne trouves pas cela curieux, que les chevaux acceptent d'avancer n'importe où du moment qu'ils ne voient rien ?

— Non, répondit Chessie.

Ils cherchèrent de quoi confectionner des œillères parmi leur attirail mais ils ne trouvèrent rien, à l'exception d'un ouvre-bouteilles incongru et, en l'occurrence, parfaitement inutile. Enfin, Kirila ôta l'une de ses tuniques (elle les portait toutes les unes au-dessus des autres pour se tenir chaud). La chaleur du tunnel avait déjà fait fondre le givre accumulé aux coins de son manteau, et il gouttait à ses pieds, de la couleur de l'eau de vaisselle.

— Prends garde à ne pas glisser, dit-elle à Chessie.

— Et toi, veille à ce que ces crétins de chevaux ne dérapent pas, répondit-il d'un ton lugubre en les suivant à bonne distance.

Kirila retint sa respiration et s'engagea dans le passage découpé en forme d'ailes. Elle s'attendait presque à une étrange sensation, un frisson macabre ou un picotement spectral, mais ce n'était qu'un banal souterrain. Il était assez haut pour qu'elle puisse s'y tenir debout, ce qui lui donna à réfléchir lorsqu'elle songea à la taille du faucon sur le rebord de la fenêtre de Polly Stark... Mais n'avait-elle pas entendu dire (certainement pas à Talatour, en tout cas) que les dieux rétrécissent toujours à mesure que progresse la civilisation ? À peine eut-elle laborieusement reconstitué la citation qu'elle la chassa de son esprit. Un souterrain noir au contour inexplicable au milieu d'une montagne était encore préférable à un tunnel gris et informe... nulle part.

— Je crois que je vois la lumière, au bout, cria-t-elle à Chessie pour couvrir le martèlement des sabots sur la pierre.

Ses paroles se répercutèrent contre les murs, se chevauchant comme des danseurs de rumba ivres, se déformant à chaque ricochet.

— Quoi ? hurla Chessie derrière elle. Je ne comprends rien !

Son écho se confondit au sien, venant en sens inverse.

— Qu'as-tu dit ?

— Comment ?

Kirila abandonna. La trouée lumineuse se prononça et, clignant des yeux comme une taupe, elle émergea enfin du souterrain.

En contrebas, la plaine devait être un haut plateau, car la descente sur ce flanc de la montagne était loin d'être aussi abrupte. Une neige grisâtre la recouvrait d'un manteau lisse, on aurait dit un vieux parchemin de mauvaise qualité abîmé par les ans. Le plateau se fondait avec le ciel bas et lourd. Privée d'horizon, la plaine semblait s'incurver pour s'enrouler sur elle-même. Kirila eut un étourdissement.

— C'est beaucoup plus beau au printemps, observa Chessie sans conviction. Regarde, voici le château des Eaux Glacées, là, contre la montagne. C'est là que nous passerons l'hiver. Nous sommes attendus. (Il marqua une pause, puis ajouta :) Sans date précise.

Le château des Eaux Glacées était grand et austère, sans douves, pont-levis ni tours. Il était accroché au flanc de la montagne comme un sinistre mollusque. De la fumée sortait des cheminées, seul signe de vie dans la vaste plaine blanchâtre et désolée.

— Mais, Chessie ? Qui peut bien habiter là ? Je suppose que la place est facile à défendre, mais contre qui ? Et je ne vois aucune culture ni rien. De quoi vivent ces gens ?

Chessie ne répondit pas et elle se tourna vers lui, d'abord irritée puis stupéfaite. Il se balançait sur son arrière-train à petits pas de

danse frémissants, tendant le cou et agitant les oreilles de haut en bas, tels deux pistons violets. Soudain, il poussa un cri de joie.

— Regarde ! Ils nous ont vus ! C'est mamie Isolda à la fenêtre !

Avec un nouveau cri, il bondit sur la neige comme un chiot. Kirila le suivit à une allure plus modérée, tenant les chevaux par la bride et fronçant le sourcil. Lorsqu'elle atteignit le château, Chessie était dressé sur toute sa hauteur, les pattes avant plaquées sur les épaules d'une immense vieille dame à la robe maculée de peinture. Il lui léchait le visage avec une extravagance dénuée de toute dignité, et remuait vigoureusement sa queue de loutre. Kirila raidit le dos et les rejoignit d'un pas mesuré.

— Kirila, voici Isolda, dit Chessie en retombant sur ses quatre pattes. (Ses yeux de sucre roux brillaient encore.) Isolda, c'est Kirila, dont je vous ai parlé. Elle a accepté de venir avec moi aux tentes de l'Omnium, finalement.

— En fait, dit Kirila avec froideur, je suis la reine douairière Kirila de Talatour, mais vous pouvez m'appeler Kirila.

— J'en ai bien l'intention, sourit mamie Isolda.

Elle était grande et imposante, solide comme un bûcheron, plantée sur des pieds gigantesques. Malgré ses cheveux blancs, son visage ridé et son cou flétri, quelque chose en elle démentait son âge. Ses yeux, d'un bleu aussi intense que la tache de peinture turquoise qui salissait l'épaule gauche de sa grossière robe, avaient la vitalité des tout jeunes lapins. Kirila se crispa encore davantage.

— Bienvenue au château des Eaux Glacées, ajouta mamie Isolda.

— Merci, répondit Kirila, distante. Nous allons sans doute vous demander de nous héberger jusqu'au printemps.

— C'est ce que m'a dit Chessie.

— Naturellement, je paierai le prix que vous jugerez raisonnable.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Oh, mais si, j'insiste.

Les deux femmes souriaient. Chessie promena son regard de l'une à l'autre, éberlué. Il saisissait leur conflit silencieux, mais ne comprenait pas la raison de cet antagonisme. Chessie n'était pas vaniteux.

— Eh bien, dit-il avec enthousiasme, nous voilà ! Alors ? Nous entrons ?

Il y avait un sombre couloir où étaient accrochés des manteaux et des galoches, ainsi que quelques cannes à pêche poussiéreuses. L'endroit sentait le journal utilisé pour emballer le poisson. Quand ils débouchèrent dans la salle d'apparat, Kirila ne put s'empêcher de pousser un cri et de se tourner vers mamie Isolda.

Les murs de pierre de la vaste pièce vibraient de couleurs ; les teintes éclatantes donnaient l'illusion qu'ils vivaient, respiraient et dansaient joyeusement. Le moindre centimètre carré, à l'exception de

la cheminée noircie, était couvert de toiles sans cadres qui se bouscullaient comme des noceurs à la foire. Kirila avait rarement eu l'occasion de voir des peintures à l'huile, et il s'agissait surtout de tableaux sans vie représentant des natures mortes ou des saints devant des châteaux rabougris et sombres. Mais jamais elle n'avait rien vu de tel. D'étranges brouillards flottants, des formes dont les contours avaient la précision transitoire des cristaux en formation, des marbrures invraisemblables, comme des substances sous l'influence de quelque alchimie secrète ; de sombres luminescences, tels les gaz des marais en décomposition, essayaient de s'infiltrer derrière la toile sur laquelle elles étaient peintes. Aucun des tableaux ne bougeait, bien sûr, mais tous semblaient miroiter, comme en effervescence, influencer imperceptiblement sur une trame d'événements pour lesquels aucun mot n'existait ; ou bien les mots n'auraient été que de piètres et misérables expressions de cet éblouissement.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Kirila. Qu'est-ce que c'est ?

— Regardez, dit simplement mamie Isolda.

Kirila s'approcha du tableau le plus proche et le regarda. Une petite brume claire, comme un nuage de fumée dorée, flottait au milieu de la toile.

— Que voyez-vous ?

— Une fumée dorée.

— Regardez encore ! ordonna mamie Isolda.

Kirila se raidit avec colère, mais obéit.

Derrière la brume, non, au milieu, car celle-ci était plus dense que Kirila ne l'avait d'abord vu, d'une profondeur infinie, comme le fil, encore vierge, du temps à venir, elle vit des formes sombres, qui semblaient lutter, se débattre avec une ardeur aveugle et terrible, comme... comme...

— Regardez encore !

La voix de mamie Isolda lui parvenait de très loin ; incapable de résister, Kirila se concentra à nouveau sur la peinture, les rides de son front rejoignant celles qui creusaient ses arcades sourcilières.

Il y eut un léger son dans l'air, une sorte de ronronnement très doux, et la brume dorée se dissipa, tandis que des formes noires hurlaient et se débattaient, s'efforçant désespérément, et avec un acharnement angoissé, de montrer... d'obtenir... de retenir...

— Mais c'est un sourire de bébé ! s'exclama Kirila.

— Pas mal, concéda mamie Isolda d'un ton bourru. Incomplet, certes, mais enfin, c'est un début.

Kirila promena un regard ébloui dans la pièce. Elle était sombre et la cire de quelques bougies formait de petites mares sur la grande table couverte de plats sales et de restes de nourriture. Chessie s'était couché sous la table. Kirila se rendit compte soudain qu'elle était

éreinée, que ses épaules la faisaient terriblement souffrir et que son estomac rugissait d'indignation. Mamie Isolda l'observait, sa robe maculée de taches et couverte de miettes de pain.

— Ça ne vient pas d'un seul coup, vous savez, dit la vieille femme avec dédain. C'est une habitude très complexe, que celle de *voir*. Combien de temps vous a-t-il fallu pour apprendre à lire ? Oh, bien sûr, certaines personnes en ont le don inné, mais pas vous. Si je devais vous peindre, ce serait une mare claire, avec seulement quelques araignées d'eau qui se déplaceraient lentement.

— Eh bien, vous auriez tort, répliqua Kirila d'un ton farouche.

Mamie Isolda regarda Kirila, plus étonnée qu'elle ne l'avait été depuis longtemps, puis elle sourit avec la satisfaction amusée de quelqu'un qui est agréablement surpris.

Kirila se détourna, trouva un banc de bois derrière ses genoux et s'y effondra. Un moment plus tard, elle se releva.

— Dites-moi, Chessie m'a raconté un jour... l'histoire d'un artiste et de ses tableaux qui représentaient des mythes oubliés...

Sa voix s'éteignit, elle regarda de nouveau les peintures et porta son poing fermé à sa bouche, comme un enfant.

— Ah, soupira mamie Isolda. Chessie en sait plus qu'il n'en est conscient lui-même. Dans certains domaines, du moins. Venez dîner.

— Je n'ai pas faim, mentit Kirila.

— Venez tout de même manger quelque chose, sinon ça va se perdre. Nous vous avons mis de côté de la viande et de la bière, et votre chambre va être prête. Venez, mon enfant.

À la fois irritée et adoucie par le mot « enfant », et trop lasse pour protester, Kirila s'assit devant la longue table jonchée de choses et d'autres et se mit à manger. Derrière ses orbites, des muscles épuisés, dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence, lui brûlaient, l'amenant à voir tout en rouge. Sa viande passait du rosé au vermillon, puis redevenait noire ! Elle mangea sans réagir, trop fatiguée pour se soucier de cela.

— Mais d'où vient toute cette nourriture ? demanda-t-elle au petit déjeuner, mastiquant avec bonheur une pomme au four.

La chère était simple, au château des Eaux Glacées, mais abondante. Autour d'elle, dans la salle d'apparat, s'élevaient les conversations des autres convives, une douzaine d'hommes et de femmes plus ou moins maculés de peinture. L'intrigant babillage de trois langues différentes se mêlait aux tintements des casseroles dans la cuisine et aux jappements satisfaits de Chessie. Celui-ci était vauté au coin de la cheminée, devant une molle partie d'échecs qu'il disputait avec lui-même sur un échiquier de bois sculpté. Il faisait

froid dans la vaste pièce : les peintures ne réchauffaient pas les murs autant que l'auraient fait des tapisseries. Cela sentait le toast beurré, le feu de bois et le diluant.

— Vous cultivez la terre ? poursuivit Kirila. Mais cela doit être trop escarpé et trop rocailleux pour faire pousser quoi que ce soit, par ici.

Le jeune homme qui se trouvait en face d'elle, Boru, avala sa bouchée à la hâte.

— Quatre fois par an... Oh, excusez-moi, c'était une miette. Quatre fois par an, quelques-uns d'entre nous traversent le tunnel pour aller vendre nos peintures aux royaumes du Sud et acheter de quoi nous nourrir. J'y suis allé l'hiver dernier. Je me souviendrai longtemps de cet épouvantable voyage, mais il faut bien manger. Nous nous relayons.

Il fit plusieurs mouvements circulaires, relevant sa paume pour faire comprendre l'idée du roulement. Kirila remarqua ses doigts, longs et décharnés. Ils allaient de pair avec ses yeux gris, qui ne semblaient voir que par une sorte de miracle. Autrement, pensa-t-elle, il ressemblait à un banal charpentier, ou éventuellement à un jardinier.

— Je ne me souviens pas avoir vu des artistes vendre des toiles à Talatour, dit-elle, songeuse.

— Oh, nous gardons toujours l'anonymat. C'est pourquoi nous vivons ici, de ce côté du tunnel. Personne ne sait que nous sommes là. Pratiquement personne. Nous n'allons jamais deux fois au même endroit, et jamais nous n'avons approché de Talatour. Il n'y a aucun marché, là-bas.

Kirila fit une grimace.

— Ce doit être difficile de se séparer de ses œuvres...

L'expression du jeune peintre se modifia, devenant l'espace d'un instant celle d'un vieux soldat qui sent un éclat de flèche empennée remuer contre son os.

— Oui, dit-il d'une voix calme. Parfois, c'est difficile, oui.

— Arrivez-vous à gagner suffisamment... Enfin, peut-on gagner assez en vendant des peintures pour entretenir tout le monde ? Je ne veux pas dire, bien sûr, ajouta-t-elle précipitamment, que vos tableaux n'ont pas de valeur !

Boru esquissa un sourire glacial.

— Oh, les toiles se vendent très cher. Mais je ne me fais pas d'illusions : après coup, la plupart des acheteurs ne parviennent certainement plus à se souvenir pourquoi ils ont déboursé une telle quantité d'or, et parfois, ils doivent même se demander pourquoi diable ils ont acheté un tableau. Pourtant, certains s'en souviennent.

Son visage sembla soudain défait, bien que ses traits n'aient pas bougé.

— J'en ai vendu un à une duchesse, ajouta-t-il, qui voulait l'accrocher dans sa chambre. Il y avait beaucoup de rouge, dans le tableau, et le rouge était sa couleur préférée. Tous ses déshabillés étaient rouges.

Kirila plongea le nez dans son assiette. Chessie termina sa partie (il avait perdu) et dit sobrement :

— J'en ai vu un pendant ma... mon voyage. Le roi l'avait encadré dans la nursery, et les jeunes princes suspendaient leurs mitaines mouillées au-dessus du tableau pour les faire sécher.

— Généralement, nous ignorons le sort réservé à nos œuvres, remarqua Boru. (Chessie fut instantanément rempli de remords.) Mais lorsqu'on apprend ce genre de choses, c'est comme... comme si l'on recevait un seau d'eau glacée sur la tête. Tous, chacun d'entre nous.

— Est-ce la raison, demanda doucement Kirila, du nom du château ? Pour vous rappeler que chaque peinture finit par être vendue... ce serait une sorte de témoignage d'humilité permanent... un rappel de l'insignifiance de l'homme ?

— À vrai dire, répondit Boru, mal à l'aise, l'eau est franchement froide dans la cuisine. Elle vient directement d'une source de la montagne, vous comprenez.

Chessie roula sur le dos et, les quatre fers en l'air, il renifla avec bruit, étouffant laborieusement un éclat de rire. Kirila était décidée à ne pas prêter attention à lui.

— Et... Sur quoi êtes-vous, en ce moment ?

— La soupe.

L'hilarité de Chessie tourna au hoquet.

— La soupe ? répéta Kirila sans comprendre.

— Oui, la soupe. C'est moi qui suis de corvée à la cuisine, ce soir. Là aussi, c'est à tour de rôle.

Mamie Isolda apparut sur le seuil d'une porte, les bras chargés de petits pots de peinture aux couleurs vives.

— Bonjour ! cria-t-elle.

Elle esquissa un geste maladroit et disparut. Chessie se leva immédiatement, toujours hoquetant, et trottina sur ses talons, balayant l'air de sa queue ronde.

— C'est l'une des meilleures d'entre nous, déclara Boru avec déférence.

— Je vais me promener, dit brusquement Kirila.

Sa pomme cuite avait soudain mauvais goût. Boru la contempla, stupéfait.

— Dehors ?

— Oui, bien sûr.

— Mais dans quel but ?

— Vous ne vous promenez jamais dehors ?

Il haussa les épaules.

— Si, en été ; l'air sent bon. Mais il n'y a rien à voir en ce moment et j'ai horreur du froid. C'est mauvais pour mes mains.

— Pour les miennes aussi, répliqua Kirila en allant chercher sa cape.

Il neigeait. Les flocons semblaient tomber du ciel à contrecœur, comme on paie sa dîme en temps de disette. La neige se fondait sur le manteau uniforme du plateau.

Kirila grimpa un peu dans la montagne et frotta la couche de neige qui couvrait un rocher. En dessous, elle trouva du lichen, et s'assit. Elle sentait une douloureuse boule dure quelque part dans la région du ventre.

Ainsi, c'est à cela qu'a abouti ma grande Quête, songea-t-elle avec amertume. À un point d'interrogation parfaitement flou (elle était encore ennuyée de n'avoir pas su dire à Laril pourquoi elle partait) et une jalousie mordante à l'égard d'une femme assez vieille pour être ma grand-mère. Enfin, ma mère.

Les muscles de ses yeux la faisaient encore souffrir et elle frotta de ses poings ses paupières fermées, puis regarda de nouveau la plaine grise. C'était toujours la même, mais à présent, des lueurs rosâtres et de petits points vert pâle dansaient devant ses yeux. Elle prit ses tempes entre ses mains gantées et contempla les points avec fureur, essayant de les transformer en tentes, en formes précises et éclatantes. Si seulement ils pouvaient lui restituer sa vision...

Les points s'évanouirent. Ce n'étaient que des points.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Chessie ! Tu m'as fait peur, je ne t'avais pas entendu.

— Ça ne m'étonne pas ; concentrée comme tu l'étais, tu aurais réussi à faire fondre la neige. Puis-je te demander à quoi tu pensais ?

Il s'approcha prudemment de son rocher, les quatre pattes bien ancrées sur le terrain glissant.

— Chessie, dit-elle lentement, si quelque chose te tracassait, te titillait au moment où tu t'y attends le moins, une chose dont tu sais pertinemment qu'elle n'a pas le droit de te perturber de la sorte, que ferais-tu ?

— Je lui briserais les os et je mangerais sa moëlle.

Kirila soupira.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Tu sais ce qui ne va pas, Kirila ? Tu te sens désespérée après un si long voyage, désœuvrée. Écoute, j'ai mon idée sur la façon dont tu vas occuper ton hiver. Mamie Isolda m'a dit qu'elle te donnerait des leçons de peinture. Tu es contente ? Toi qui adores apprendre des

choses nouvelles !

Il s'assit sur son arrière-train, rayonnant, attendant les louanges.

— Je suppose, demanda Kirila, que c'est toi qui le lui as demandé ?

— Eh bien, oui, répondit modestement Chessie. Mais tu n'as pas à me remercier. (Comme elle se taisait, il ajouta :) À moins que tu ne le désires, bien sûr.

Elle continua à garder le silence, et Chessie prit un air boudeur.

— Tu n'es pas *obligée* de prendre ces leçons, tu sais. J'avais seulement pensé que cela vaudrait mieux pour toi que de contempler ce maudit plateau.

— Tu ne le regardes jamais directement, Chessie, n'est-ce pas ?

— Pas si je peux l'éviter.

Il se gratta l'oreille de sa patte arrière, chose qu'elle ne l'avait jamais vu faire auparavant. C'était un mouvement si peu humain, si propre au chien, qu'elle en fut confusément choquée.

Je vais te dire ce qui ne va pas, s'écria soudain Chessie. Ce damné plateau est toujours le même. En hiver, il y a de la neige, et en été, il n'y en a pas. Et alors ? Tu parles d'une histoire ! Il est immuable, statique, mort. Les choses devraient grandir et vieillir (là, il fit une petite grimace et la fourrure violette de ses oreilles se plissa), sinon, c'est qu'elles ne sont pas réelles. La diversité est le sel de la vie, Kirila. Il existe une saison pour toutes choses, cueillons les roses en boutons avant qu'elles ne se fanent. Car le temps passe et accomplit son œuvre. Et notre unique certitude est le changement.

Il poussa un long soupir.

Kirila retira un gant et posa la main sur son cou. Sa fourrure était dense, courte et chaude. Elle sentit fondre une petite partie de la boule qui lui nouait l'estomac.

— Je me demande, dit-elle d'un ton songeur, pourquoi la misère attire la misère. C'est tellement égoïste.

— Pure perversité, déclara Chessie.

Son ton gardait une trace d'amertume, mais il remuait la tête de droite à gauche, pour mieux sentir les doigts de Kirila lui gratter l'encolure. Elle s'agrippa à la fourrure.

Quelques flocons tombaient encore, hésitants, comme s'ils attendaient qu'on les rappelle d'en haut. En contrebas, le plateau s'étendait, infini... Un drap sale abandonné depuis longtemps sur un matelas.

— Viens, dit Kirila. Rentrons.

— Non, non ! fit mamie Isolda, exaspérée. Votre pinceau est trop épais. Vous ne voyez donc pas qu'un trait trop marqué ici anéantirait toutes les proportions ?

Elle était penchée sur la toile de Kirila, ombre noire et massive qui obturait la lumière de l'unique fenêtre percée dans la façade nord de la minuscule chambre.

— J'ai envie d'un trait prononcé à cet endroit-là, répondit posément Kirila. C'est pourquoi j'ai choisi un pinceau épais.

Une traînée de peinture exotique, terre de Sienne brûlée, rose madère ou ocre-jaune, ornait l'une des boucles blanches rebelles de mamie Isolda. Elle secoua la tête et retourna à sa propre peinture. Sa petite chambre était encombrée de deux chevalets se disputant la lumière de cette fin d'après-midi, mais mamie Isolda n'y prêtait pas attention. Pas plus qu'elle ne remarquait, sauf dans son sens le plus fonctionnel, l'amoncellement de pinceaux, de pots de peinture et de toiles, ni le toast à demi mangé qu'une souris avait entrepris de dérober, petit bout par petit bout, ni les robes froissées, ni les notes gribouillées qui jonchaient le sol, ni le lit défait. Un bouquet de fleurs séchées suspendu à un clou planté dans le mur de pierre perdait ses pétales cassants qui retombaient au petit bonheur, en une pluie colorée. Mamie Isolda ne voyait que les tableaux terminés accrochés aux murs pratiquement jusqu'au plafond, et celui, presque achevé, qui reposait encore sur son chevalet. Rien n'échappait, en revanche, à Kirila.

Elle avait pris des leçons tout l'hiver sous la direction de mamie Isolda et avait exécuté trois toiles : un bouquet de capucines figées dans leur pose au milieu de leur cruche fêlée, une cane suivie d'un petit caneton duveteux à trois pattes (l'une d'elles était plus atténuée que les autres, mais les coups de pinceau n'avaient pas réussi à la cacher totalement), et un dragon anémique dont les naseaux semblaient souffler une sorte de laine ouatée. Mamie Isolda ne pouvait s'empêcher de frémir lorsque son œil tombait sur l'un de ces trois chefs-d'œuvre.

Dans l'immédiat Kirila exécutait le portrait de Chessie, qui posait, alerte, un œil sur la souris.

— Quelle partie de mon corps veux-tu épaissir ? demanda-t-il en essayant de ne pas remuer la mâchoire.

— Ta queue. Tu as une queue épaisse.

— Pas *trop* épaisse.

— Elle gâche les proportions, marmonna mamie Isolda. Si tant est qu'il y ait encore quelque chose à gâcher.

Elle se replongea dans son travail.

— Je peux voir ? demanda Chessie avec un regard en biais.

— Attends que ce soit terminé.

— Mamie Isolda laisse les gens regarder son travail, même inachevé !

— Nous sommes différentes, dit Kirila avec une sérénité espiègle, et nos méthodes de travail ne sont pas les mêmes.

La vieille dame émit un petit ricanement et plongea son pinceau dans la peinture. Parfois, elle se demandait pourquoi elle donnait à Kirila ces leçons qui ne mèneraient jamais à rien, pourquoi, à la fin de chaque après-midi, Kirila et Chessie montaient envahir sa minuscule chambre et l'empêchaient de se concentrer, pourquoi elle s'était attachée à cette femme entre deux âges, dont la Quête idiote et obstinée obsédait jusqu'à son sens esthétique conventionnel. Mais elle ne poussait pas trop loin ses interrogations. Mamie Isolda se connaissait trop bien pour laisser place aux questions. Elle appréciait la vitalité de leurs chamailleries, le fait que Kirila ne se plaignait jamais de l'absence totale de confort au château des Eaux Glacées (la plupart des rares invités ne se privaient pas de commentaires caustiques sur les salles de bains primitives, or Kirila était tout de même une reine) et elle était flattée par les louanges sans retenue de Chessie sur ses œuvres. En outre, mamie Isolda était seule. Elle était heureuse de passer ses soirées en compagnie de personnes qui ne tombaient pas dans les excès propres aux artistes et dans leurs querelles sur le monde tel qu'on le voit et le monde tel qu'il est représenté pour les besoins de l'art.

Le printemps approchait et ses voyageurs repartiraient. Ils manqueraient à mamie Isolda, mais pas au point qu'elle souhaite les accompagner. En fait, Chessie le lui avait proposé à l'insu de Kirila, et la vieille dame savait qu'en dépit de son âge, elle était mieux équipée que Kirila pour résister aux rigueurs du voyage. Mais elle n'avait pas été tentée une seconde de s'éloigner de ses pinceaux. Que pouvait-il y avoir, au Cœur du monde, qu'elle ne puisse recréer ici ? Mamie Isolda estimait que chacun avait devant lui, passé l'enfance, une vie entière de matières premières pour l'art. Pourtant, sans même s'en rendre compte, elle poussa un profond soupir, vigoureux et grinçant ; on aurait dit une bourrasque dans une vieille carcasse ferrailleuse.

— Tu es sûre que tu as bien rendu la couleur de ma fourrure ? s'inquiéta Chessie.

— Elle est parfaite.

— Ce doit être une teinte délicate à trouver... ce riche violet tirant sur le noir.

— Tu sais, Chessie, je crois vraiment que tu vas regretter ta couleur, lorsque nous serons arrivés aux tentes de l'Omnium.

— J'ai pensé me faire confectionner des tenues de cette teinte, pour après. C'est bien digne d'un monarque, tu ne trouves pas ?

— Oh, absolument. Arrête de remuer l'oreille gauche.

— Alors, c'est réussi ?

Kirila plissa les yeux sur le portrait et tapota délicatement un endroit du bout de son pinceau.

— Oui. Je crois.

— Et vous, mamie Isolda, êtes-vous satisfaite de votre travail ?

— Ça irait mieux si vous ne bavardiez pas comme ça !

— Chessie ! Tu as encore bougé l'oreille !

Mamie Isolda reposa son pinceau en essayant de ne pas le claquer sur sa palette, et se leva.

— Il faut que je descende... Je vais aider à la cuisine.

Kirila leva les yeux et sourit.

— Je nettoierai votre pinceau.

— Merci.

Elle sortit, pressant ses doigts contre son front, le maculant au passage d'ocre-jaune. Chessie abandonna la pose et vint s'asseoir devant le chevalet de Kirila.

— Juste un coup d'œil.

— Non.

— S'il te plaît, Kirila.

— Bon, d'accord. D'ailleurs, j'ai presque terminé.

Il contourna le chevalet et contempla la toile. Il y eut un long silence.

— La couleur est vraiment réussie.

— Merci.

— Cette fleur ?... Elle pousse au sommet de mon crâne ?

— Mais non, voyons. Elle est *derrière* toi. (Elle le regarda en souriant.) Tu sais, Chessie, je suis contente que nous partions dans quelques semaines. Mamie Isolda sera soulagée.

Chessie fronça les sourcils.

— Elle n'était pas si nerveuse lors de mon premier séjour ici.

— Parce qu'elle n'avait pas à me regarder peindre.

Elle nettoya les pinceaux, l'un couvert de violet, l'autre à peine tacheté d'ocre.

— Tu sais, Kirila, au début, lorsque tu m'as dit que tu m'accompagnais aux tentes, j'ai hésité à t'amener ici, chez mamie Isolda.

Le ton de Chessie était solennel et Kirila s'interrompit, lui tournant

le dos, les pinceaux poisseux soudain crispés dans sa main.

— Pourquoi ? interrogea-t-elle sans se retourner.

— Parce que je pensais que peut-être... que tu serais...

— Que je serais quoi ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

— Eh bien, que tu serais peut-être vraiment intéressée par la peinture, et que tu voudrais rester ici pour devenir une artiste au lieu de terminer la Quête. Comme à Rhuor. Ou chez les Quirks. (Après une seconde, il ajouta à contrecœur :) Ou à Talatour.

— Est-ce la seule raison ?

— Bien sûr ! s'écria-t-il avec une surprise sincère.

Il était devenu plus habile pour lever les lapins que pour déceler les subtiles nuances teintant les rapports humains, et ne s'en était pas rendu compte.

Le poing de Kirila se détendit autour des pinceaux. Les poils étaient tout tordus, et ses doigts englués d'une boue violette et ocre. Elle s'assit au bord du lit.

— Si tu m'avais amenée ici il y a vingt ans, dit-elle, cela aurait pu se produire, je suppose. Tout ce qui était nouveau dans le monde, nouveau pour moi, je veux dire, me semblait passionnant. Mais à présent...

Inconsciemment, elle se mit à mordiller une mèche de cheveux tout en cherchant ses mots. Ils étaient devenus très longs.

— Je ne suis pas une artiste, Chessie, poursuivit-elle. Comme tu peux le voir. Ça ne signifie pas seulement que je peins mal, mais que cela ne m'absorbe pas. La peinture ne me fait pas perdre la notion du temps ni de ce qui m'entoure, comme pour mamie Isolda. Ou comme pour Larek, avec la joute.

— Cela n'a rien à voir ! protesta Chessie, outré. La joute n'est qu'un jeu ; un artiste *crée*, il prend tout ce qui est inachevé et...

— C'est la même chose, l'interrompit Kirila d'une voix calme. (Elle posa le pinceau propre de mamie Isolda.) Tu viens dîner ? Nous avons encore de la soupe, ce soir.

— Comment oses-tu dire que le fait de cavalier sur un type en armure...

— C'est la même chose, Chessie, répéta-t-elle. Exactement la même chose, de l'intérieur.

— Mais le...

— La même chose !

Le printemps arriva lentement, timidement, trouvant peut-être que l'endroit n'en valait pas la peine. S'il faisait doux un matin, il neigeait le soir. Les petits animaux pointaient le museau hors de leurs tanières hivernales, clignaient des yeux sous la lumière, et trottaient, renfrognés, lorsque les flocons recouvraient les maigres provisions qu'ils avaient accumulées. Enfin, la neige cessa de tomber pour ne plus

laisser place qu'au givre, bientôt remplacé par des cristaux isolés qui se mêlaient à la rosée matinale, et le printemps fut là. Il se manifestait jusque dans les endroits les plus incongrus, dans les dépressions entre deux rochers, sous des monticules d'herbes mortes, où s'épanouissaient des fleurs sauvages. Des bourgeons blancs poussaient aux branches des arbustes rabougris, et plusieurs oiseaux firent leur nid sur des corniches rocheuses, piaillant et se disputant les meilleures places. Mais sur le haut plateau au pied des montagnes, il n'y avait aucune trace de vie, ni animale, ni végétale.

Kirila et Chessie passèrent leur dernière soirée aux Eaux Glacées à veiller autour du feu dans la salle d'apparat. Les branches de pommier sifflaient et crépitaient bruyamment dans l'âtre. L'air embaumait la pomme, le suif et les fleurs sauvages, et revêtait la gravité silencieuse du départ imminent. Avant de se coucher, chacun avait souhaité bonne route aux voyageurs, à l'exception du jeune homme perturbé qui, croyant qu'ils venaient seulement d'arriver, s'était présenté avec une grâce polie. Il avait fait la même chose en automne.

— Ces toiles continuent à me sidérer, dit Kirila après un temps de silence.

Elle regardait les peintures, plongées dans une semi-pénombre sur les murs de pierre.

— Vous vous en êtes plutôt bien tirée, remarqua mamie Isolda. (Et elle ajouta vivement :) Pour *voir*, je veux dire.

— Quel est ton tableau préféré, Kirila ? demanda Chessie.

Elle répondit sans hésiter.

— Celui-ci, à côté de la cheminée.

« Regardez encore », lui avait dit mamie Isolda tout l'hiver, inlassablement, sur tous les tons, passant de l'exaspération à la flatterie et à la fureur. « Regardez encore. Regardez mieux. »

Le tableau représentait un vieux pommier, décharné, tordu et couvert de neige. Mais plus Kirila regardait, plus elle *voyait* : il y avait une jeune branche pleine de sève, de lourds fruits rouges courbant les rameaux élastiques, une souche volant en éclats sous la hache d'un bûcheron ; la foudre frappait une grosse branche, qui s'écrasait pesamment sur le sol ; un gel précoce faisait tomber les pommes par terre, où elles pourrissaient en tas mous ; une famille d'écureuils trouvait refuge dans l'arbre creux qui sentait la boue. Toutes ces choses se déroulaient simultanément, et pourtant, aucune n'était vraiment encore survenue. Dans les branchages, étaient fichés trois flèches empennées – l'une était sanglante –, un bouquet de mariée jeté au hasard, un bébé dragon trop effrayé pour prendre son envol et fuir ; une corde avec un nœud coulant pendait de la plus grosse branche, et il y avait un cerf-volant décoré de fleurs turquoises éclatantes. L'écorce était striée des traces luisantes d'insectes,

d'initiales gravées au milieu d'un cœur mal dessiné, de trous de lances, de fientes d'oiseaux. Et, profondément enfoui sous les racines toujours assoiffées, gisait un carré de terre riche et fertile où le corps d'un homme s'était jadis décomposé. Mais Kirila n'arrivait pas à *voir* dans ce carré.

— Mon tableau préféré à moi est cette couronne, dit Chessie. (La riche peinture bronze était mêlée à une poussière d'or abrasive et, à la lueur des flammes, le tableau brillait d'une sépulcrale splendeur.) Tout ce que représente le tien, Kirila, est déroutant... et pas toujours très joli.

Il s'agitait à sa place.

— Vous n'avez aucun portrait d'être humain, observa subitement Kirila.

— Non, fit mamie Isolda. Il y a des limites.

— Avez-vous un tableau préféré ? demanda Chessie à mamie Isolda.

Celle-ci esquissa un sourire.

— Celui que je n'ai pas encore peint.

— Que représentera-t-il ?

— Je ne le sais pas encore.

Kirila tourna la tête pour regarder la vieille dame, à la lueur rougeoyante du feu. Après un moment, elle hocha la tête, souriant du même sourire imperceptible. Mamie Isolda fit un petit signe de tête nostalgique, et ils restèrent ainsi tous les trois à remuer la tête avec tristesse. Enfin, leur hôtesse déclara :

— C'est ridicule, j'ai l'impression d'être un pendule. Je vais me coucher.

— Vous viendrez nous dire au revoir, demain matin ?

— Non.

Ni Chessie ni Kirila ne parurent surpris. D'une voix étrange, comme si les mots lui brûlaient la gorge en essayant de sortir, mamie Isolda ajouta :

— Arrêtez-vous ici au retour, si c'est sur votre chemin.

Elle tourna les talons et sortit d'un pas vif. Chessie hésita, puis la suivit. Kirila resta assise à contempler le feu et à se tordre doucement les doigts.

La descente vers la plaine ne fut pas des plus faciles. Il avait fallu emmener les chevaux de l'autre côté du tunnel avant les rigueurs de l'hiver, car il n'y avait aucun abri pour eux au château des Eaux Glacées. Kirila allait donc à pied. Les provisions nécessaires pour traverser le plateau aride avaient donc dû être entassées dans des sacs qu'ils portaient sur le dos. Lorsque Chessie avait fini de poser pour son portrait, il avait canalisé toute son attention sur ce départ, supervisant la préparation de viande et de fruits séchés, ce qu'il avait fait d'un œil critique. Il avait également élaboré un système de rationnement nutritionnel très perfectionné.

Un large sac de toile était attaché sur les épaules de Kirila (mamie Isolda avait rouspété devant cette toile perdue), et un autre, plus petit, sur le dos de Chessie. Tous les articles moins fragiles, la marmite, le matelas, les serviettes et le linge de rechange, étaient regroupés dans un paquet enveloppé de toile et solidement ficelé, que Kirila faisait rouler le long des pentes lorsque le terrain s'y prêtait. Chessie le bloquait un peu plus bas, pour que le ballot ne prenne pas trop de vitesse. Au bout d'un moment, il eut l'idée d'en faire un véritable jeu, et voulut instaurer des règles et un système de points, mais cela n'amusait pas Kirila. Elle avançait, absente, concentrée dans ses réflexions, mâchant ses cheveux roux grisonnants. Chessie dut se résoudre à bloquer le paquet d'une superbe tête plongeante et à s'autocongratuler.

À la tombée du jour, ils campèrent au pied de la montagne. La nuit printanière était douce et propre, sentait les fleurs, la terre humide et un air si neuf que nul ne l'avait encore respiré. De nouvelles constellations apparurent dans le ciel ; le contour de chaque étoile était un peu flou.

Chessie chanta pendant tout le dîner. Immédiatement après, épuisé d'avoir à lui tout seul lancé un nouveau sport national, il s'endormit, voluptueusement étendu de toute sa longueur devant le feu. Kirila continua à contempler tranquillement la Voie lactée tout en mordillant une mèche de cheveux.

- Alors, voici ce fameux plateau, dit-elle le lendemain matin.
- Lui-même, dit Chessie sans enthousiasme.

Son humeur exubérante de la veille avait disparu, et il trotait avec une efficacité toute mécanique, en regardant par terre. La plaine était dépourvue de plantes, d'insectes, de boue, et même d'énergie. De petits cailloux gris recouvraient le sol, comme s'ils étaient perpétuellement épuisés, éreintés par les sacrifices qu'exigeait d'eux le simple fait d'être gris. L'air, chaud et immobile, ne miroitait pas comme l'air chaud et immobile le faisait habituellement, et il ne sentait rien, pas même la poussière. Lorsque Chessie et Kirila se désaltéraient dans les petites flaques qu'alimentaient d'invisibles ruisseaux souterrains, l'eau n'était ni douce, ni saumâtre, ni chaude, ni fraîche. Il n'y avait aucun souffle de vent.

Kirila suivait Chessie dans ce désert absolu de neutralité du pas alerte et vif d'une jeune fille, un vague sourire aux lèvres, balançant en rythme son sac dans sa main droite. Autour d'elle, l'univers était un cercle fermé. Même les montagnes, pourtant si menaçantes, de l'autre flanc avaient rapidement rétréci à l'horizon.

— Pourquoi fredonnes-tu ? demanda Chessie avec humeur vers la fin de l'après-midi. Il n'y a franchement pas matière à se réjouir. Et pourquoi est-ce toujours moi qui suis en tête ?

— Parce que c'est toi qui connais le chemin, répondit Kirila. Et puis, j'aime bien regarder ta croupe violette. Une note de couleur est la bienvenue ici.

— Mais moi, je n'ai droit à aucune note de couleur.

— Eh bien, marche à côté de moi !

— C'est ça, au pied, comme un bon chien-chien.

— Oh, pour l'amour du ciel, fais ce que tu veux. De toute façon, je ne suis pas aussi colorée que toi. Tout le monde ne peut pas être violet.

Elle sourit et entonna doucement *La Maîtresse du chevalier noir*. Sur sa peau rugueuse, brillait un éclat chaud et clair.

— Si au moins tu ne chantaient pas si faux, se plaignit Chessie avec amertume.

À côté d'elle, il ne tenait pas en place. Il avançait trop vite et devait attendre qu'elle le rattrape, ou se plongeait dans des rêveries soucieuses, se grattait les oreilles d'un air maussade alors qu'elles ne lui démangeaient pas, soupirait bruyamment. Enfin, il prit le taureau par les cornes, et explosa :

— Kirila... Que s'est-il *vraiment* passé, sur ce maudit plateau, à ton avis ?

Sans ralentir l'allure, elle répondit avec calme :

— Pourquoi ne serait-ce pas exactement ce que les *Chroniques* relatent ?

— Toute l'histoire ? Les humains chassés, la bataille ingrate, les cadeaux de survie des Lielthiens, et tout ça ?

— Toute l'histoire.

Chessie cessa de s'agiter et se figea sur place.

— Alors, si c'est la vérité, si tu penses que c'est la vérité... (Sa voix était tellement ébranlée par la terreur que les mots jaillissaient avec des tonalités différentes.) Alors vas-tu retourner à Rhuor ? Pour... pour les chercher ?

Kirila s'assit sur une pierre plate et posa son fardeau à côté d'elle.

— Non, Chessie. Et je vais te dire pourquoi. Parce que c'était la vérité.

Il cligna des yeux et la considéra d'un air stupide.

— *C'était* la vérité. Ça ne l'est plus, poursuivit-elle. Les Lielthiens ont été jadis au centre de l'univers de l'homme. Ces temps sont révolus. Ils n'ont plus de pouvoir sur le monde, ils ont *choisi* d'y renoncer... Sauf à Rhuor. Et là-bas, ce contact n'est pas humain ; de plus, malgré leur puissance, il demeure relativement restreint. Tu sais, tout l'hiver, j'ai songé avec inquiétude qu'une fois arrivés aux tentes de l'Omnium, nous risquions d'y trouver des Lielthiens. Mais maintenant, je sais qu'il n'y en aura pas. Quoi qu'ils aient pu signifier naguère pour l'homme, aujourd'hui...

La voix de Kirila se perdit ; elle fronça brièvement les sourcils, puis haussa les épaules. De petits éclats de lumière dans ses yeux se concentrèrent pour refléter le soleil diffus.

— Maintenant, ils sont devenus négligeables.

— Une différence qui ne fait aucune différence n'est pas une différence, énonça lentement Chessie sans trop savoir où il voulait en venir. Mais que se passera-t-il si les Lielthiens changent d'avis sous leur tête de plumes et décident de recouvrer leur influence sur le monde ?

— Dans ce cas, ce serait autre chose. L'humanité tout entière pourrait s'en trouver modifiée.

— Et s'ils étaient en train de le faire, maintenant, en secret, et qu'ils aient vraiment réussi à s'infiltrer au Cœur du monde ? Discrètement, sous forme de faucons ?

— Je le saurais, dit Kirila d'un air sombre, parce que... parce que. Je le saurais. Ils ne sont pas comme cela.

— Mais s'ils avaient simplement changé depuis ton séjour à Rhuor, s'ils étaient devenus comme ça ?

— Cela me paraît peu probable, en vingt-cinq années, alors qu'ils sont restés immuables pendant des siècles.

— Mais si c'était vrai ?

— Oh, va courir après un lapin ! s'écria Kirila avec colère. Je n'ai pas dit que je pouvais prédire ce que feraient ou ne feraient pas les Lielthiens, maintenant et pour les siècles des siècles. J'ai simplement dit que nous ne les trouverions pas au Cœur du monde lorsque nous y

arriverions, alors il faudra bien qu'il y ait autre chose.

— Et quoi, à ton avis ?

— Je l'ignore, Chessie. Sincèrement, je l'ignore.

Kirila remua ses orteils dans ses bottes tout éraflées.

Elle n'était plus habituée aux longues heures de marche et avait mal aux pieds. Chessie réfléchit gravement, planté sur son arrière-train, la tête légèrement penchée de côté, l'oreille gauche pendante, et soudain, il éclata d'un rire joyeux et soulagé.

À l'ouest, le soleil se couchait. Il n'enflamma pas l'horizon, ne disparut pas doucement derrière un voile de nuages perlés. Il se coucha, tout simplement. Petit et utilitaire dans un ciel gris-blanc, il disparut sans plus d'émotion qu'un cheval de trait quitte le champ labouré. L'atmosphère inodore se refroidit légèrement.

— Je viens de remarquer quelque chose, fit Chessie.

Kirila se tourna pour voir ce que l'on pouvait bien remarquer dans cette plaine désolée.

— Lorsque nous avons commencé cette Quête, dit-il lentement, c'était *toi* qui posais les questions et *moi* qui y répondais.

Kirila parut surprise, puis elle eut un petit rire.

— J'ai vingt-cinq ans de plus, Chessie. Tu ne pensais pas que je pourrais apprendre certaines choses, en vingt-cinq ans ?

— Et moi, je n'ai pas vieilli, dit tristement le labrador.

Kirila le contempla avec stupeur et, lorsqu'elle reprit la parole, sa voix revêtait une nouvelle intonation, l'intonation née de deux jours de cheveux mâchés et d'un jour de marche d'un pas neuf, vif et assuré. Kirila elle-même ignorait qu'elle possédait cette nouvelle inflexion. C'était le ton d'une infirmière chevronnée s'adressant à un patient déprimé qui s'obstinerait à se croire mortellement atteint et à passer son temps au lit.

— Eh bien, tu ne vas pas tarder à recommencer à vieillir, n'est-ce pas ? Ne sommes-nous pas presque arrivés aux tentes ?

— Si...

— Alors... tu vois bien.

La longue tête de Chessie, qui la contemplait, exprima une confusion totale et une vague déception. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, la referma en faisant claquer ses solides mâchoires, fronça les sourcils, et soudain, il s'écria :

— On fait la course jusqu'à ce rocher !

Il détala, son long corps violet luisant dans les ténèbres.

— Ce n'est pas juste ! protesta Kirila. Tu es parti en avance. Et quel rocher, d'abord ? Ce sont tous les mêmes ! Chessie !

Elle saisit son ballot et courut derrière le labrador de ses nouvelles foulées de danseuse, souples et aériennes. Son bagage rebondissait contre son genou mais elle volait, légère. Et, bien après qu'elle eut

ralenti pour marcher en soufflant bruyamment, ses bottes continuèrent à résonner, confiantes et solides sur le sol ancien et stérile.

Le quatrième jour, ils atteignirent la forêt.

Elle se dressait devant eux, falaise verte et compacte, sans la moindre ouverture. C'était une muraille d'orties et de buissons épineux, enveloppant de leurs ronces vicieuses les troncs des arbres, qui à leur tour emmêlaient leurs branches et leurs lianes voraces autour des buissons. Il n'y avait aucun espace entre les orties, les ronciers, les branchages et les plantes rampantes. Ces dernières, végétaux parasites, avaient tué certains de leurs hôtes et embrassaient les troncs morts de la même étreinte étouffante que les vivants. Un léger vent soufflait à travers cette masse dense et épaisse.

Perplexe, Kirila donna un coup de pied dans un églantier touffu. Le mur tout entier de la forêt oscilla, comme un drap étendu sur une corde à linge. Elle essaya de regarder à l'intérieur.

— Pourquoi les plantes qui se trouvent au ras du sol sont-elles encore vertes ? demanda-t-elle à Chessie. Elles ne peuvent pas recevoir beaucoup de lumière ; pourquoi sont-elles vertes ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, devine, dit Kirila sombrement.

— Je pense, dit Chessie à contrecœur, qu'un sort a dû être jeté à toute cette forêt. Elle n'aime pas la compagnie.

Le vent gronda et Kirila ne put retenir un frisson.

— Eh bien, la compagnie ne l'aime pas non plus, comme ça, nous sommes quittes. Chessie, tu es sûr que nous pouvons traverser ce... cette... ?

— Je l'ai déjà fait. (Il la regardait intensément.) Deux fois.

Kirila prit une profonde inspiration et fit un signe de la tête.

— Alors allons-y.

Son cœur se soulevait.

— Fais le tri de ce qui t'est impérativement nécessaire et attache-le sur ton dos, Kirila, mais en un ballot assez plat. Nous ne pourrons passer qu'en rampant là où la végétation est moins dense. Enfin, un peu moins dense. Enfile toutes tes tuniques et tes jupes les unes au-dessus des autres, tes gants, tire bien ta capuche autour de ton visage et garde ton poignard à la main pour te frayer un passage si tu y es obligée. Il faut que tu puisses atteindre tes provisions sans avoir à trop remuer, mais veille à ce qu'elles soient bien couvertes. Je passe devant, pour tracer le chemin. Et, Kirila...

— Oui ?

— Ne crois pas tout ce que tu vois, dit-il lentement. Il y a un endroit, dans cette forêt, où je me souviens – du moins, je *crois* me

souvenir – avoir vu des espèces de fleurs blanches, et... et... elles ont brusquement disparu. En revoyant la forêt tout à l'heure, j'ai eu l'impression que j'avais oublié de te dire quelque chose. Mais je n'arrive plus à me rappeler quoi.

Kirila leva de nouveau les yeux sur la masse verte et impénétrable, les longues épines dressées agressivement, l'entrelacs de lianes et de plantes rampantes.

— Ça ira, Chessie. Courage, dit-elle en souriant doucement avec détermination, cachant de son mieux sa terreur.

Aplatie sur le ventre, se traînant sur ses coudes et avançant avec les genoux, Kirila s'engouffra dans la forêt sur les traces de Chessie. Les plantes et les racines noueuses s'écartaient à contrecœur. Les ronces lacéraient son visage et ses mains comme autant de flèches miniatures. Le passage pratiqué par le corps de Chessie se refermait si vite sur lui, en un mur d'épines enchevêtrées, que Kirila devait les taillader de son poignard pour pouvoir se glisser derrière le corps plat du labrador. Au bout de quelques mètres, la forêt devint sombre comme une nuit sans lune. Kirila se contorsionnait et donnait des coups de poignard dans ces ténèbres vertes, le cœur soulevé par l'odeur des feuilles mortes et des écorces molles en décomposition.

— Ça va, Kirila ? appela Chessie. (Sa voix était assourdie par l'épaisse végétation ; elle semblait avoir traversé un véritable mur de pierre.) Je ne te vois pas.

— Je suis là, fit-elle en haletant. Juste derrière toi. Je distingue ta queue, Chessie, je suis si contente que le sorcier ne t'ait pas fait vert !

Ils progressaient à une lenteur stupéfiante. Il fallait du temps à Kirila pour hacher les buissons noueux, se glisser sur le ventre entre les racines et sous les ronces, s'arrêter et se détacher des myriades d'épines qui retenaient ses vêtements. Elle laissait derrière elle une piste de fils de laine accrochés aux ronces, et elle frissonna à l'idée que toutes ses tuniques soient entièrement déchirées. Sur son visage, les éraflures et les piqûres d'ortie lui élançaient douloureusement. À l'endroit des paupières, des égratignures verticales et rouges formaient un damier macabre avec autant de traces horizontales, aussi essayait-elle d'ouvrir le moins possible les yeux.

— Ne bois pas l'eau ! cria Chessie.

— Quelle eau ?

— Là, devant toi. Même si tu meurs de soif.

Lorsqu'elle arriva devant le cours d'eau, malgré sa gorge desséchée et déshydratée, elle obéit. Le ruisseau sombre et silencieux, profond de quelques centimètres seulement, était épaissi par le feuillage pourri et la vermine en putréfaction. L'odeur, insoutenable, était celle d'une charogne au soleil. Kirila poussa un gémissement, prit une profonde inspiration et traversa le petit cours d'eau en rampant, à la suite de

l'inexorable queue violette.

Les heures s'écoulaient, interminables, temps dénué de signification dans ces ténèbres éternelles. La forêt les agressait sans désespérer, avec ses épines, ses racines, ses teignes qui se glissaient jusque sous les vêtements de Kirila. Son ventre et ses coudes étaient râpés, ses mains en sang, des épines lui rentraient dans les paumes et sous les ongles, et ses épaules comme les muscles de son dos, tendus à l'extrême, lui causaient une douleur insupportable. Elle pleurait, sanglotait en une mélodie désespérée, sans même s'en rendre compte.

Une longue liane nue de la couleur d'un serpent mort jaillit des ronces pour s'enrouler autour de ses jambes. Kirila la cisaila de son poignard et sentit une peur panique l'étreindre, la terreur de la mouche lorsque la toile de l'araignée se resserre autour d'elle. La confiance sereine qu'elle avait ressentie sur le plateau, qu'elle avait considérée comme étant durement méritée, l'avait entièrement désertée dans cette forêt sombre et agressive. Il semblait à Kirila qu'elle distinguait presque – ou *voyait* – la malveillance de la forêt surgissant vers elle en une marée glaciale.

— Faisons une pause, cria Chessie, épuisé. Il fait presque nuit, je crois.

Elle rampa jusqu'à lui et tendit la main. Elle ne distinguait rien dans l'obscurité, mais sentait la sueur et le sang. Lorsqu'elle toucha sa fourrure sous les orties et les épines, celle-ci était gluante.

— Kirila, il faut manger.

— Je ne peux pas ! fit-elle, secouée de sanglots.

— Il le *faut* ! insista Chessie, désespéré. Nous avons parcouru plus de la moitié du chemin, et si tu ne manges pas, tu n'auras pas la force de terminer.

— Non !

— Écoute, Kirila. Écoute-moi bien. Ce busard dont je t'ai parlé, celui que j'ai rencontré lorsque j'essayais d'entrer dans les tentes, il m'a raconté que si quelqu'un a déjà pénétré dans le Cœur du monde, la forêt n'essaie plus de le retenir ! C'est vrai ! Elle s'écarte, comme la mer pour Moïse, ou je ne sais plus quoi. Nous n'aurons pas à recommencer cette épreuve, Kirila. Alors je t'en prie, mange. Comme une bonne petite princesse que tu es !

Les hoquets redoublèrent.

— Kirila ! gronda Chessie entre deux sanglots. Kirila, j'ai faim, moi aussi. Pourrais-je avoir quelque chose à manger ? S'il te plaît ?

Kirila cessa de pleurer et s'immobilisa. Puis, lentement, avec de petits mouvements las et désespérés, elle dégagea le sac de provisions de son dos. Chessie dévora avec avidité la viande séchée et le pain rassis, mais Kirila laissa la moitié de sa portion, s'endormant sur le ventre, la nourriture crispée dans sa main lacérée. Elle dormit comme

si elle avait été droguée, la sombre forêt tissée autour d'elle comme un linceul.

Quand Chessie la réveilla, la lueur menaçante était revenue et il pleuvait. La pluie ne se trahissait que par un clapotis distant et léger, et une goutte d'eau occasionnelle rejetée par les innombrables feuilles et branchages. Le corps tout entier de Kirila était égratigné, écorché, transi, couvert de boue. Elle n'éprouvait plus qu'un élancement douloureux, et l'intérieur de sa bouche était sec et râpeux, comme si elle avait mangé du sable.

— Ça va aller, Kirila ? Il faut se remettre en route, il est très tard. Je crois que nous avons laissé passer toute la matinée, déjà. C'est difficile à dire dans cette maudite pénombre.

Les yeux de Chessie étaient d'un jaune maladif, et sa truffe couverte de sang séché. Des centaines d'épines étaient plantées dans son poil violet.

— Oui, répondit-elle en mangeant consciencieusement son petit déjeuner.

Le simple fait de mastiquer était douloureux. La forêt l'oppressait de tous côtés.

— Tu sais ce qui est bizarre ? demanda Chessie avec un enthousiasme forcé. Il n'y a aucun animal, dans cette forêt. Pas même un insecte. L'as-tu remarqué ?

— Même un moustique, répliqua Kirila avec entrain, même un moustique refuserait de vivre là-dedans. Et il aurait raison !

Son entrain les surprit tous les deux. Ils reprirent leur lente traversée, et peu à peu, Kirila sentit la colère sourdre douloureusement en elle.

— De quel *droit* !... cria-t-elle dans un hoquet de colère, en tailladant le mur d'orties.

Les feuilles frissonnèrent en ondes.

— J'y arriverai, peu importe qui... ou *ce qui* essaie de m'en empêcher ! rugit-elle, haletante, pressant son ventre dans une ornière, à travers un immense enchevêtrement de racines.

La cavité semblait vouloir l'avalier. Kirila donna un violent coup de pied en arrière lorsqu'elle fut passée, et il y eut une averse de copeaux de bois pourris, du même blanc écœurant que le ventre des serpents.

— Hem, Kirila, dit Chessie. Tu ne crois pas que tu risques de... de disperser tes forces en criant comme ça ?

— Je fais une Quête, je les trouverai, ces maudites tentes, comme j'ai juré de les trouver !

Elle se débattait devant une masse de lianes grimpantes. L'une d'elles s'enveloppa autour de sa cheville et elle la lacéra sauvagement, continuant à frapper avec son poignard longtemps après l'avoir découpée en morceaux. Soudain, sans trop savoir pourquoi, Chessie

eut la sensation que ce n'était pas après la liane qu'en avait Kirila, mais après quelque chose d'autre.

— Kirila, pour l'amour du ciel, pas d'hystérie !

Elle ne répondit pas. Chessie passa frénétiquement en revue tous les remèdes qu'il connaissait en cas de crise d'hystérie : la corne de cerf, une plume à glisser dans une narine, la queue bouillante d'un dragon âgé d'un an, une claque sur le visage. Compte tenu des circonstances, rien de tout cela ne semblait praticable.

Kirila continuait à ramper derrière lui, jurant et se débattant avec une ferveur égale, et brusquement, un souvenir revint à la mémoire de Chessie avec une parfaite acuité. Il ne se cristallisa pas petit à petit à coups d'efforts de mémoire, mais fut là soudain, aussi net qu'une peinture. Chessie y réfléchit intensément, car les souvenirs précis lui étaient devenus extrêmement rares. Il n'avait aucun mal à se rappeler les tanières des lapins, les odeurs, les lieux, ou des choses ayant trait aux flots ou à la mer ou telles que la date de la bataille d'Hastings. Mais les souvenirs vivaces de gens, leur comportement, leurs mouvements, certains gestes... étaient de plus en plus flous. Son esprit se simplifiait et parfois, il allait jusqu'à s'oublier lui-même.

En l'occurrence, l'image était celle d'une Kirila beaucoup plus jeune, qui jurait et se débattait sauvagement alors qu'elle était emportée par un fleuve, ses cheveux roux et vifs jaillissant de temps à autre de l'écume tourbillonnante. Chessie fit un large sourire. Il le regretta immédiatement, car toutes les épines plantées dans l'alignement de son museau le rappelèrent à l'ordre et se remirent à lui élancer douloureusement.

— Vas-y, Kirila, l'encouragea-t-il d'une voix faible en essayant de remuer ses muscles le moins possible.

— C'est *ma* Quête, et j'ai... bien l'intention... de la terminer ! souffla-t-elle, déchirant les masses de ronciers, de racines et de lianes.

Les sombres murs de la végétation semblaient légèrement s'écarter d'elle.

Vers la fin de l'après-midi, sa fureur était passée. L'un de ses coudes avait troué les couches de tuniques et Kirila rampait sur la chair à vif, laissant derrière elle une trace ensanglantée. Elle se moquait de savoir si elle allait ou non dans la bonne direction. Elle traînait son corps, indifférente, se frayant un chemin à coups de poignard, avec un acharnement gourde et détaché. Elle avait l'impression, bien qu'elle fût incapable de réfléchir, qu'elle ne suivait plus Chessie, ne progressait plus, ne prenait plus de décision consciente. Son corps exécutait une parodie dénuée de sens, composée avant tout de coups de poignard et de reptations. Elle était trop éreintée pour se poser des questions, jurer ou pleurer. Elle avait perdu en route son gant gauche, et ce n'était qu'un détail sans importance. Tout autour d'elle, la forêt devenait

floue parfois plusieurs secondes d'affilée ; et elle se coupa même avec son poignard. Quand Chessie l'appelait, elle ne l'entendait pas.

Sur un buisson, devant elle, Kirila vit des petites fleurs blanches en forme d'étoiles. Elle les contempla avec lassitude. Un vent humide et froid souffla soudain sur elle, et lentement, elle abaissa son poignard.

Le buisson aux fleurs blanches se détachait dans un minuscule espace dégagé au sein de la forêt vierge. C'était un buisson parfaitement rond, qui devait mesurer trente centimètres de haut ; ses feuilles étaient luisantes et denses, comme s'il avait été soigneusement taillé. Dans la sombre lueur de la forêt, il irradiait une étrange lumière. À plat ventre dans les feuilles pourries et les champignons moisissés, Kirila le regardait presque sans le voir, lorsqu'il se mit à se transformer ; des rides profondes se creusèrent sur sa surface, qui se transforma en un front rond comme un melon...

— Ne fais pas cette tête-là, Ap, dit Kirila à voix haute. Bien sûr que je reviendrai ; j'ai toujours eu l'intention de revenir, tôt ou tard. Tu ne comprends pas que j'ai besoin de savoir comment le Modèle a évolué depuis la découverte du cinquième clan ? Que s'est-il passé, Ap ? Est-ce que cela a aussi affecté les Interactions ? Il m'est venu à l'esprit une hypothèse, un jour, pendant que je faisais la vaisselle, à propos de ces Interactions, et je savais que je finirais par devoir m'adresser à la forteresse... Mais je ne peux pas y aller maintenant, ajouta-t-elle. J'ai d'abord quelque chose à faire, une mission à remplir. Non, je ne peux pas venir pour l'instant !

Ap s'évanouit, se fondit en une légère brume blanche, et Kirila leva une main sanglante pour lui dire adieu. Elle laissa sa main en suspens dans l'air tandis que le visage rond du petit Quirk se transformait en un ventre arrondi, celui de Dorima, gonflé sous une robe de velours bordeaux.

— Mère, je suis désolée de te déranger avec ça, disait Dorima (et Kirila vit que l'altière lady Brant pleurait), mais je dois avouer que j'ai un peu peur, et je me sens si mal ! Si tu pouvais rester avec moi jusqu'à la naissance du bébé...

— Kirila ! appela Chessie au loin.

— Tu n'as jamais peur de rien, Dorima, murmura Kirila.

— Oh, je sais, mère, fit la jeune femme rapidement. Mais c'est différent, cette fois. Je n'ai jamais été aussi malade. Et Brant passe son temps sur le terrain de joute... parfois, je me sens si solitaire, comme emprisonnée...

Kirila tressaillit.

— Je comprends et je t'aiderai, Dorima. Mais je dois d'abord terminer ma Quête. Ensuite, dès que j'aurai fini, je reviendrai auprès de toi, avant d'aller à Kiril. Il faut que je demande à mon parrain le magicien de m'expliquer cette histoire de chauve-souris...

— Mais j'ai besoin de toi maintenant ! l'implora Dorima.

Elle gémit, fit la moue et la supplia. Kirila l'écoutait, une faiblesse désespérée croissant dans son ventre, là où le poids du bébé devait se faire sentir, puis elle remarqua que le khôl autour des yeux de sa fille coulait le long de ses joues en deux sillons noirâtres. Mais Dorima n'était jamais aussi négligée. Et elle ne suppliait jamais quiconque... Et maintenant que Kirila y pensait – maintenant qu'elle se remettait à penser –, sir Brant considérait la joute comme une discipline quelque peu plébéienne.

Le brouillard qui paralysait le cerveau de Kirila se dissipa peu à peu.

— Dorima ! dit-elle. Ap ! (Puis, d'une voix claire, elle proclama :) Les tentes de l'Omnium !

Elle souleva son poignard aussi haut qu'elle le pouvait en étant allongée à plat ventre et lacéra le buisson. Il vola en éclats, produisant une note aiguë et claire, comme un cristal précieux, et Kirila essaya de poursuivre ses reptations sur les débris de fleurs. Elle fut arrêtée par la tête de Chessie, à quelques centimètres de la sienne. Entre ses dents, il tenait une brindille qu'il essayait de lui enfiler dans une narine. L'extrémité de la brindille avait été mâchonnée et brisée, et les fibres s'étaient en éventail sur différentes longueurs.

— Si ça a la forme d'une plume, grommelait-il indistinctement, alors ça doit marcher... Kirila, ça y est, te voilà redevenue toi-même !

Kirila secoua la tête de droite et de gauche, puis de haut en bas, essayant de pleurer ou de contenir ses larmes, elle ne savait pas trop.

La sombre bataille recommença. Taillader sans réfléchir, ramper sur quelques mètres, dégager les orties, taillader de nouveau. La capuche de Kirila était déchirée depuis longtemps, et à chaque mouvement, ses cheveux s'accrochaient et tiraient violemment son cuir chevelu. Elle s'en rendait à peine compte. Son esprit épuisé se détachait de son corps brisé ; elle ne distinguait plus qu'une brume confuse, et dans ce halo bourdonnant elle se traîna encore quelques mètres au-delà de la lisière de la forêt, qui se terminait aussi brutalement qu'elle avait commencé.

— Kirila, qu'est-ce que tu fais ? Nous avons réussi, Kirila !

Elle fit un effort et leva les yeux. Chessie la regardait, forme sombre et imprécise se détachant à peine sur le ciel obscur. Derrière lui, elle distingua de petits points blancs. Kirila réalisa avec un sursaut que c'étaient des étoiles. Sous elle, il y avait de l'herbe. Une herbe verte, rase et épaisse, humide de rosée. Elle tendit un bras meurtri, à l'aveuglette. Il n'y avait rien. Ni épines, ni ronces, ni troncs d'arbres, ni racines, ni lianes... seulement l'obscurité. La reine en lambeaux coucha sa joue ensanglantée contre l'herbe à l'odeur si douce et pleura toutes les larmes de son corps.

Le lendemain matin, lorsque Kirila se réveilla, le soleil était déjà chaud ; la rosée avait séché sur l'herbe d'un vert éclatant. Elle se redressa, hébétée, meurtrie et sale, et regarda autour d'elle avec une avidité trépidante, comme une convalescente qui s'aventure dehors après une longue maladie. Ses vêtements flottaient autour d'elle en haillons boueux et informes ; son cuir chevelu était curieusement clairsemé, des touffes entières de cheveux avaient été arrachées de sa tête ; son visage, enflé par les piqûres d'ortie et les égratignures, formait des boursouflures luisantes et irrégulières. Elle avait l'air d'une harpie vaincue avec les yeux d'un enfant curieux.

Derrière elle, se dressait l'impénétrable forêt. Devant, s'étendait une gigantesque clairière au centre de laquelle elle distingua au loin un édifice sombre ; le rempart qui ceignait les tentes de l'Omnium, songea-t-elle. Elle s'assit sur l'herbe, jambes tendues, et contempla le spectacle avec stupeur. Chessie bâilla, s'étira et se réveilla en sursaut.

— C'est cela, Kirila, fit-il avec respect.

Il bondit, atterrit sur quatre pattes endolories, poussa un cri, tomba sur le flanc et se releva, cette fois avec une infinie délicatesse.

— Nous y sommes arrivés ! s'écria-t-il. Nous avons réussi ! Allons-y !

— Attends ! s'exclama Kirila, choquée.

— Mais attendre quoi, voyons ? Viens, nous mangerons en marchant.

— Je voudrais d'abord me rendre un peu plus présentable !

— Oh, quelle importance ! En route !

Il faisait des petits bonds de côté, en cercles impatients.

— Chessie, dit Kirila sans bouger, je n'irai pas au Cœur du monde dans cet état. Il n'en est pas question.

Elle croisa les bras et lui lança un regard noir sous ses cheveux hirsutes et à moitié arrachés.

— Kirila, tu y vas pour voir ou pour être vue ? Oh, cette stupide coquetterie fémi...

— Ne te fatigue pas, Chessie. Je n'irai pas dans cet état.

— Mais, après tout ce que nous avons...

— Pas question.

— Bon, très bien ! Il y a un petit bassin là-bas, derrière ce rocher. Tâche de ne pas en avoir pour la journée !

Lorsqu'elle revint en boitant, Chessie avait pris un bain, lui aussi, quelque part, et il faisait les cent pas en l'attendant, impatient, envoyant de temps à autre voler des gouttes d'eau dans les airs. La veille, Kirila avait ôté les épines de son museau et de sa fourrure, et il était raisonnablement présentable, avec son manteau violet mouillé et luisant.

— De quoi ai-je l'air ? demanda Kirila.

Elle avait nettoyé la poussière et le sang séché, et passé un peigne dans ses cheveux. Ils collaient en mèches humides d'une épaisseur irrégulière. Des tuniques qu'elle avait superposées pour traverser la forêt, celle du dessous était la plus propre et la moins déchirée, et elle l'avait remise par-dessus. À sa ceinture, à côté du poignard, elle avait accroché une rose sauvage dont les pétales d'une nuance veloutée tranchaient sur la laine râpée. Elle regardait Chessie avec espoir.

Ce fut la rose qui le choqua le plus.

— Tu es superbe, Kirila ! dit-il avec un peu trop d'enthousiasme.

Il le regretta immédiatement. Le visage de sa compagne se referma comme une huître.

— Allons-y, dit-elle brièvement en ramassant son sac. (Une seconde plus tard, elle le laissa retomber et demanda d'un ton farouche :) Pourquoi ne sautes-tu jamais sur moi, pourquoi ne mets-tu pas tes pattes sur mes épaules pour me lécher le visage, comme tu l'as fait à mamie Isolda quand nous sommes arrivés au château des Eaux Glacées ?

Chessie parut perplexe, et son long museau violet se rida.

— Ah ? Je ne fais pas cela ?

— Non ! Jamais. Tu m'as toujours expliqué avec hauteur que tu n'étais pas un chien, et là, je te vois qui bondis sur mamie Isolda pour lui lécher la figure !

— Mais je...

— Et quand tu m'as retrouvée, à Talatour, poursuivit Kirila de la même voix rancunière, tu t'es contenté de sauter à bas de ce mur stupide et de me *parler* ! Me parler ! Après vingt-cinq ans !

La queue de Chessie s'agitait avec nervosité.

— Mais, Kirila, je ne pensais pas que... enfin...

— Je veux savoir pourquoi !

Elle le contemplait avec une colère froide et croisa les bras, écrasant la rose. Chessie chercha ses mots.

— Je suppose que... qu'il y a deux raisons, en fait. Récemment, au cours des dernières années, il m'est devenu plus... facile d'agir comme un chien. Notamment, il me semble, depuis quelques mois ; cela s'accélère.

Il ne précisa pas ce qui s'accélérait. L'expression de Kirila demeura immuable.

— Et puis, mamie Isolda... ce qu'elle appréciait surtout en moi, c'était le fait que je sois un chien. Non, pas vraiment un chien, mais un chien enchanté. C'est assez difficile à expliquer et je ne suis plus aussi doué qu'autrefois en matière de rhétorique. (Il soupira et poursuivit d'une voix confuse :) En revanche, toi et moi... nous nous sommes toujours comportés l'un envers l'autre comme deux êtres humains. Si je te parlais comme je le faisais, comme je le fais, c'est parce que je *peux* te parler. Nous étions deux pèlerins qui aspirions à la même chose, trouver les tentes de l'Omnium. Du moins, tu as toujours dit vouloir les trouver !

La voix de Chessie s'éleva, chargée d'une accusation blessée. Il ne voyait aucune raison d'être persécuté de la sorte.

Mais la colère de Kirila s'était envolée et elle le regardait, son visage tuméfié épanoui d'un éclat nouveau.

— C'est vrai, Chessie ? C'était cela ? Tu te comportais envers mamie Isolda comme un chien l'aurait fait ?

— Oui, dit-il, plus confus qu'auparavant.

— C'est *vrai* ?

— Mais oui.

Kirila éclata de rire, retomba dans le silence, puis rit de nouveau, cette fois avec mélancolie. Elle hocha la tête trois ou quatre fois, tendit la main pour tapoter l'encolure de Chessie, et se mit en route en boitillant vers les lointains remparts. Elle se retourna vers le labrador, qui était resté planté au même endroit, totalement mystifié, et l'appela gaïement :

— Alors, tu viens ? Je croyais que tu étais pressé ! Il la rattrapa précipitamment, clopinant sur ses pattes douloureuses, lui jetant de petits regards en coin emplis d'une confusion hébétée.

Le rempart qui protégeait les tentes de l'Omnium était totalement circulaire, haut de six mètres et constitué de troncs d'arbres alignés verticalement. Les nœuds, les creux et les chicots des branches de chaque tronc épousaient parfaitement les anfractuosités des troncs voisins. Paradoxalement, le bois avait l'air immémorial mais en très bon état, comme neuf. Au sommet, le rempart était parfaitement lisse, à l'exception de petits points rouges (Kirila ne parvenait à les distinguer tout là-haut qu'en plissant atrocement les yeux) qui s'avérèrent être des graoulis nicheurs. Des essaims de ces minuscules dragons ne cessaient d'atterrir ou de décoller, formations régulières en V, en M ou en A (selon le sexe et l'avancement de la mue du leader) qui constellaient le ciel d'inscriptions écarlates. Lorsque les graoulis atterrissaient sur l'herbe pour brouter un carré de trèfle, de loin, on pouvait aisément les confondre avec des fraises.

Chessie observait les inoffensifs petits dragons avec admiration.

— Ils sont plutôt jolis, non ? Si vivants, bien qu'ils ne soient pas comestibles.

— Chessie ! Tu n'as pas...

— Non, bien sûr que non, répliqua-t-il, offensé. Mais je le tiens de source sûre, de ce busard dont je t'ai parlé. Regarde les ailes de celui-ci, Kirila. On dirait un arc-en-ciel. Avais-tu déjà vu des graoulis ?

— Oui, dit-elle d'une voix soudain assourdie. J'en ai vu un, oui, une fois.

À mesure qu'ils s'approchaient du rempart, Kirila remarqua que sa base était entourée d'une ferme. Elle n'était pas regroupée autour d'une cour comme une ferme traditionnelle, avec un poulailler à gauche et une étable à droite. Ici, chacun des petits champs ou des corps de ferme était plaqué contre le rempart, comme s'il s'en nourrissait. Kirila et Chessie contournèrent la muraille, longeant un champ de froment, un pigeonier, un potager et un minuscule verger bourdonnant d'abeilles.

— Ils doivent passer leur temps à cavalier, ici, pour se rendre d'un endroit à l'autre, remarqua Kirila.

— Je t'avais bien dit qu'ils étaient tous crétins ! s'écria Chessie.

Il était nerveux et impatient, et se déplaçait par petites secousses. Ils longèrent ensuite une étable, un puits (Kirila but quelques gorgées, l'eau était douce et fraîche), un champ de blé et une grange, devant laquelle des pots en terre cuite séchaient au soleil, sur un petit banc.

— Où est l'entrée ? demanda Kirila.

— Au nord. Viens !

Une chaumière de pierre apparut à l'autre bout de la longue courbe du rempart. En s'approchant, Kirila ressentit au sommet de la tête un picotement dû à une excitation nerveuse et irrépressible. Ses pupilles se dilatèrent et ses paupières se plissèrent entre les égratignures. Elle essuya son front en sueur de sa paume moite.

La porte de la chaumière s'ouvrit violemment et quatre paysans en jaillirent. Trois d'entre eux brandissaient des massues et le quatrième une fourche qu'il balançait maladroitement dans sa main gauche. Kirila tira son poignard. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres d'elle, solidement plantés sur le sol, et la considérèrent d'un air menaçant. Il y avait un vieillard, un jeune garçon et deux femmes. Ils demeurèrent parfaitement immobiles, telle une frise représentant des paysans assiégeant un château. Puis, le petit garçon fit glisser furtivement sa fourche de sa main gauche dans la droite et se gratta l'oreille.

— Je suis Kirila, reine douairière de Talatour et princesse héritière de Kiril, annonça-t-elle pompeusement. Et voici Chessie, prince enchanté. Je suis en Quête royale du Cœur du monde. Est-ce là la porte menant aux tentes de l'Omnium ?

— Fallait le dire plus tôt, fit le vieil homme en abaissant sa massue, mais sans cesser de froncer les sourcils. C'est pas des façons, de débarquer comme ça...

Il s'approcha lentement de Kirila et Chessie, les examinant avec attention. Elle ne bougea pas, ne se retourna même pas lorsqu'il passa derrière elle (Chessie, lui, ne put s'en empêcher) et une joyeuse exaltation envahit tout son corps.

— Z'avez pas l'air d'une reine, lâcha le vieillard, sceptique, en regardant les grossiers vêtements en haillons, les cheveux en lambeaux, le visage bouffi.

Son visage à lui était creusé de rides roses aussi profondes que celles des bourrelets autour des poignets des bébés.

— Et pourtant, je suis une reine.

— Quel est le cinquième héritier dans la succession royale, selon la loi salique ?

— Le fils du frère aîné du roi décédé.

— Et le douzième ?

Elle dut réfléchir un instant avant de répondre.

— Le premier fils... Non, le premier petit-fils de l'aîné des... voyons, des grands-oncles paternels du roi décédé. Oh, pour l'amour du ciel, je *suis* une reine !

Le vieux paysan bascula sur ses talons et ferma les yeux.

— P't-être ben qu'oui, p't-être ben qu'non. Peu importe. Je peux pas vous laisser entrer.

— Pourquoi cela ? s'écria Kirila.

— Pour entrer, faut avoir la Qualité. (Il ouvrit ses vieilles paupières poussiéreuses et fit un signe de tête en direction de Chessie.) Lui, il l'a pas. Tu croyais que je te reconnaîtrais pas, hein, après que vous avez tant traîné par ici l'année dernière, toi et ce busard. Ça s'oublie pas comme ça, un busard turquoise ; c'est pas banal, comme couleur. Le violet, pour un chien, c'est pas mal non plus, faut dire. Non. Pour entrer, faut être accompagné de quelqu'un qu'a la Qualité. C'est la règle.

— Quelle règle ? demanda Kirila.

— Mystère.

— Quelle qualité ?

— Mystère.

— Mais pourquoi est-elle si nécessaire ?

— Mystère.

— Vous n'êtes pas d'un grand secours !

— Écoutez, ma petite dame, c'est pas moi qui fais le règlement. Je travaille ici, c'est tout.

Kirila lui lança un regard furieux ; il s'appuya sur sa massue et la regarda avec un sourire aigre, comme un vieux diabolotin.

— Comment savez-vous que je ne possède pas cette qualité ? dit-elle.

Le sourire s'éteignit.

— Quoi ? Vous voulez subir l'épreuve ?

— Oui, bien sûr, s'il doit y avoir une épreuve. Bien sûr que je veux la subir.

— C'est très compliqué, grommela-t-il. Et tout ça pour rien... Y a pratiquement personne qu'a la Qualité, et faut bien compter une heure pour l'épreuve. Avec ça que c'est l'heure du dîner... Et puis, gémit-il soudain en mettant la main sur sa hanche, y a mon arthrite qui me fait mal. Revenez la semaine prochaine.

Les yeux de Kirila lancèrent des éclairs au mot « arthrite » et elle siffla entre ses dents :

— Tout de suite. Je-veux-l'épreuve-tout-de-suite.

Même Chessie recula de quelques mètres.

— Bon, d'accord, d'accord, fit le vieil homme. Mais vous aurez pas la Qualité. Tout ça, c'est du temps perdu, à coup sûr. Et c'est pas avec ce que je suis payé...

Il continua à marmonner dans sa barbe, se plaignant des horaires, de la sécheresse d'il y a trois ans, des vacances trop rares, de l'isolement, de l'injustice de ceux qui héritent des affaires de famille... Kirila fut tentée de lui demander, puisqu'il détestait tellement son travail, pourquoi il ne plantait pas tout sur place pour s'en aller vers un monde meilleur. Mais elle craignit qu'il ne trouve son idée à son goût et ne la prenne au mot.

Tandis que le vieillard maugréait, les trois autres paysans retournèrent dans la chaumière. Ils en ressortirent porteurs de lourds sacs de cuir qui leur donnaient des démarches bancales ; ils oscillaient d'abord à gauche, puis à droite lorsqu'ils changeaient leur fardeau de main. Ils traînèrent les sacs jusqu'au vieil homme et les renversèrent. Des centaines de pierres blanches, toutes parfaitement sphériques, roulèrent sur l'herbe. Sans cesser de se plaindre, le vieux paysan s'agenouilla (Kirila l'observa pour déceler des signes d'arthrite et n'en trouva aucun) et se mit à disposer les cailloux en rangées régulières. Le soleil n'était pas à son zénith, mais les pierres ne projetaient aucune ombre. Elles semblaient anciennes ; elles avaient la couleur ivoirine d'une dentelle ancestrale bien conservée.

Enfin, les rangées commencèrent à prendre la forme d'un diamant allongé. Le vieil homme fit asseoir Kirila à l'une des longues pointes, et les deux paysannes aux plus courtes, rouspétant si l'une d'elles touchait une pierre. Les femmes obéirent, impassibles, leurs mains sur les genoux. Le vieil homme plaça une pierre plus large que les autres au centre de son édifice, la déplaça à deux ou trois reprises, s'agenouilla pour mieux jauger la distance au niveau du sol, et lissa

l'herbe tout autour comme un golfeur avant un point crucial. Enfin, il prit place lui-même, en tailleur, à la dernière pointe du diamant.

— Fermez les yeux, ordonna-t-il avec irritation.

Kirila jeta un dernier coup d'œil sceptique à Chessie, qui était ramassé, tous ses muscles tendus, à l'extérieur de la figure. Elle ferma les yeux.

— Et gardez-les fermés ! cria le paysan.

Elle éprouva un picotement insolite à l'intérieur de la tête, comme si on la chatouillait avec une plume mouillée. Un goût acidulé de citron mûr accompagna cette curieuse sensation. Elle serra ses lèvres tuméfiées et s'efforça de maintenir les paupières closes.

— C'est bon, dit le vieil homme. Vous pouvez regarder. (Il se leva et esquissa une révérence réticente et maladroite.) Entrez au Cœur du monde, dit-il.

— C'est tout ? C'est fini ?

— C'est tout.

— J'ai réussi ?

— Oui. (À contrecœur, il ajouta :) Votre Altesse.

Kirila se redressa et entortilla fermement ses doigts dans l'épaisse fourrure de Chessie. Le jeune garçon courut ouvrir la porte de la chaumière, s'inclinant plus lestement que le vieillard, mais sans plus de grâce. Ils franchirent tous la porte et traversèrent la pièce commune au plafond bas. Un bébé aux yeux ronds les contemplait solennellement d'une chaise haute en bois ; une agréable odeur de rôti chatouilla les narines de Kirila. Sur le rebord de la fenêtre, il y avait des géraniums en pots, d'un rouge vif. Kirila réprima un gloussement surexcité ; dans toutes ses élucubrations les plus folles, elle n'aurait jamais pensé pénétrer au Cœur du monde par la cuisine d'une famille de paysans. Sous sa main, Chessie était crispé comme un félin s'apprêtant à bondir ; ses yeux de sucre roux roulaient de tous côtés.

À l'autre bout de la pièce, une petite porte en forme de diamant donnait sur le rempart lui-même. Seins dire un mot, le vieil homme fouilla dans sa ceinture et en sortit une clé en fer forgé, avec laquelle il ouvrit une commode si ancienne que le bois aurait pu se pétrifier depuis qu'on l'avait gravé. Il en tira une autre clé.

— Aaahhh, soupirèrent les deux femmes.

L'une d'elles avait pris le bébé dans ses bras. Ce dernier regardait autour de lui avec ses yeux ronds et graves.

La deuxième clé était très grande, et elle aurait dû paraître pesante et massive, mais elle glissait avec légèreté dans la paume du vieillard, aérienne comme la brise, étincelante au sein de la sombre cuisine. Contre cette puissante source de lumière, la main du paysan avait l'air d'une griffe morte. Il garda longuement la clé dans sa main, puis la jeta brusquement au garçonnet.

— Tiens. Faudra bien que tu t'y mettes un jour, fiston. Je vais m'allonger en attendant le souper. Que personne me dérange tant que le rôti aura pas été découpé et servi dans mon assiette !

Il essaya de jeter un regard féroce, ne réussit qu'à ressembler à un vieux lion galeux, et monta pesamment l'escalier en mâchonnant le bout de sa barbe.

Le garçon tenait la clé avec respect ; ses yeux sombres reflétaient une partie de son pur éclat. Il la tourna dans la serrure, puis s'inclina de nouveau, cérémonieusement.

— Si vous voulez bien m'excuser, mademoiselle. Vous pouvez entrer, maintenant. Je vous attendrai ici.

Il exécuta un autre salut dépourvu de grâce, quasi militaire.

Kirila sentit la panique la balayer tout entière. C'était une angoisse irraisonnée, qui communiquait à chacun de ses membres les frissons légers et secs de la fièvre. Les muscles de Chessie se contractaient en spasmes brefs et réguliers. Derrière eux, la porte se referma doucement. Devant, sur une plaine verdoyante, se dressaient les tentes de l'Omnium.

Il y avait trois grandes tentes. Elles étaient adossées paresseusement les unes contre les autres sur des piquets affaissés. Leur toile était du même gris passé et marbré que le linge souillé, auquel aucune lessive ne rendra jamais plus son blanc éclatant. Trois portières en toile remuaient légèrement au gré d'un vent changeant, qui amenait aussi des détritüs divers : vieux morceaux de papier et de tissu, mauvaises herbes desséchées tourbillonnant autour des chevilles de Kirila. Au sommet de l'une des tentes, une flamme déchiquetée et délavée flottait mollement. Le vent sentait la poussière et le moisi.

— Quel dépotoir ! cracha Chessie avec dégoût.

Dès qu'ils avaient franchi la porte, les muscles de son cou s'étaient dénoués et il avait trottiné parmi les détritüs avec une arrogance ennuyée et déçue.

— Enfin, soupira-t-il, je suppose que c'est sans importance, du moment qu'« ils » remplissent correctement leurs fonctions au Cœur du monde. Mais j'avoue que je ne m'attendais pas à cela.

Kirila se taisait. Son visage était fermé, impénétrable.

Ils traversèrent la clairière et entrèrent dans la première tente. Elle était vide. Le vent bombait la toile vers l'extérieur puis, après un long moment, la rabattait violemment à l'intérieur avec un claquement sec ; le bruit ressemblait aux halètements d'un homme en train de se noyer. Le sol n'était autre que de l'herbe qui, privée de soleil, avait fané et flétri depuis longtemps et formait un tapis jaunâtre mal entretenu.

La deuxième tente était vide également.

Au centre de la troisième, s'élevait une dalle de pierre fendue surmontée de vieux vêtements, de piquets de tente cassés, de parchemins déchirés, et d'un amas de bouts de chandelles sales fondus en un globe moucheté par les mèches brûlées. La pièce de toile qui tenait lieu de porte battait sous le vent du nord. C'était la tente la plus crasseuse des trois, la plus sombre, la plus moisie.

— Il doit y avoir une erreur ! s'écria Kirila en passant son doigt sur la fissure de la pierre. Il n'y a personne, ici.

Chessie ne dit rien. Sa tête violette était dressée et il s'apprêtait à hurler. Il fut interrompu dans son élan par une violente rafale qui rabattit la tenture vers l'intérieur, masquant la lumière. L'air prit un goût de fer rouillé et, dans la pénombre, une voix forte s'éleva :

— Et pourquoi cela ?

Kirila poussa un cri et fit volte-face. Quand le vent souffla de nouveau la portière à l'extérieur, elle vit un tas de toiles chiffonnées se redresser, une sorte de longue huppelande à capuchon, vide à l'intérieur. Elle hurla pour la seconde fois et s'agrippa fermement aux oreilles de Chessie.

— Pourquoi est-ce que ceci ne serait pas le Cœur du monde ? répéta la toile.

Pour un vêtement inoccupé, il avait une voix aux modulations étrangement riches et profondes.

— Qui êtes-vous ? bredouilla Kirila.

Je suis stupide, se dit-elle. Personne peut-il être quelqu'un ?

La toile éclata d'un rire horrible, mouillé, comme le sifflement de chauves-souris dans une cave sombre.

— Ce n'est pas le genre de question que je m'attendais à t'entendre poser, dit-elle avec urbanité. Après tout le mal que tu t'es donné pour arriver ici. Tu ne veux pas plutôt que je te dévoile le mystère de la Création ? Le sort des empires ? Les voies de Dieu expliquées à l'homme ?

Rendue muette par la stupeur et par les dernières affres blafardes de la terreur, Kirila secoua la tête.

— Désires-tu savoir ce qui va à quatre pattes le matin, à deux l'après-midi et à trois le soir ?

— Non, dit-elle, recouvrant sa voix et déployant tous ses efforts pour s'y accrocher.

La huppelande poussa un soupir.

— Tu devrais lire davantage. Alors, que veux-tu savoir ? Qu'est-ce qui t'a amenée ici ?

Chessie fit mine de s'approcher, le regard menaçant, les oreilles dressées, mais la toile l'ignore, sa capuche vide tournée vers Kirila.

— Dites-moi, commença-t-elle lentement, dites-moi... *pourquoi* je suis ici. Pourquoi j'ai voulu venir trouver le Cœur du monde. Et dites-moi ce qu'il y a... (elle jeta un coup d'œil autour d'elle et prit une inspiration tremblante)... dites-moi ce qu'il y a au Cœur du monde.

La cape ricana, s'effondrant légèrement puis se redressant, comme un soufflet.

— Quelle question ! Mais tu es venue ici à cause de ce que tu es, bien sûr, et de ce que tu veux. Tout n'est qu'une question de sens.

La toile avait dit « sens » comme un cuistot chinois l'aurait fait avec le mot « riz ».

— De sens ?

— Naturellement, dit-elle en appuyant ce qui aurait pu être un coude contre un piquet fléchi. (Le piquet ne bougea pas.) Le sens. La vérité. La direction. Le rapport. Le but. Quelque-chose-qui-nous-

dépasse. Le fond du problème. On ne parle que de ça, en ce moment.

— Que de ça ! répéta Kirila, stupéfaite.

Soudain, elle vit une accumulation de visages devant elle : Polly Stark tournée vers le ciel, Ap penché sur le Registre, Larek fonçant sur Wek, lance brandie, Dorima lissant sa robe sur ses hanches pleines. Tous ces visages semblaient émerger du même corps, telle une hydre schizophrène, et se regarder les uns les autres avec une surprise soupçonneuse.

— Alors, demanda Kirila, la voix assourdie par une curieuse déception. Alors, tous les sens que l'on donne... il peut y avoir... on se contente de *choisir* ?

La huppelande eut un nouveau rire sifflant, assez sibilant pour faire frissonner les tentures.

— Mais, dit-elle avec dédain, pourquoi diantre vas-tu imaginer qu'on a le choix ? (La toile rit encore, cette fois avec exaspération.) Tu ne peux pas choisir ce qui a un sens pour toi comme tu choisis une botte de poireaux au marché. Le sens n'est pas une chose si domestiquée. Il est comme un chat.

— Un chat ? fit Kirila.

Les oreilles de Chessie se dressèrent involontairement.

— Tu sais, c'est très agaçant cette habitude que tu as de répéter toutes mes fins de phrases. Oui, un chat. Le sens réside là où il le veut, il va et vient, et avec un peu de chance, tu auras même une portée de petits chatons qui viendront se soulager dans ton placard sur tes plus beaux souliers. Il fallait vraiment que tu me demandes ça ? soupira la cape. J'aime mieux ne pas songer aux gens qui doivent exister au-dehors. Quant à ce qui te concerne, de toute évidence, la question est la réponse. À toi, chien. Tâche de faire mieux. Que je n'aie pas l'impression de perdre mon temps. Il faut une sacrée force pour faire ça deux fois par siècle, tu sais.

Chessie fit un pas en avant, tout tremblant.

— J'ai été enchanté, coassa-t-il avec précipitation. J'étais un grand prince et un sorcier m'a transformé en... *ceci*.

— Quel sorcier ?

— Mogolord, murmura Chessie.

L'effort qu'il fournit pour prononcer le nom sembla l'épuiser. Son museau violet se tordait de douleur et ses pattes arrière tremblaient. Kirila songea qu'elle ne l'avait jamais entendu dire le nom du sorcier.

La cape de toile parut impressionnée. Cela se manifesta imperceptiblement, par une certaine rigidité des plis et un léger sursaut de la capuche vide.

— Peut-être que ceci en vaut la peine, après tout, dit-elle d'un ton songeur. Tu veux retrouver ton aspect originel ?

— Oui. (On aurait dit que Chessie luttait pour respirer. Il ajouta

avec empressement :) Oh, oui, je vous en prie !

— Eh bien, roule-toi sur le dos. Oh, ne prends pas cet air offensé. C'est la procédure habituelle pour tous les enchantements de vertébrés. Le cœur se trouve en dessous, tu comprends ? Par contre, si tu avais été changé en araignée...

La toile se lança dans un long monologue éducatif sur l'emplacement des organes vitaux des arachnides, terminant par un péan en l'honneur de la mante religieuse et de sa robuste carapace.

Chessie était allongé sur le dos, les quatre pattes en l'air. Les mains tremblantes, Kirila s'agenouilla à côté de lui et jeta un regard d'avertissement à la huppelande. Au-dessus d'eux, la toile termina son discours et se mit à se balancer en psalmodiant des incantations, des paroles obscures si anciennes que des nuages de poussière se soulevèrent lorsqu'elles furent prononcées et envahirent l'air déjà confiné. Kirila éternua.

Le corps du labrador se tordit de convulsions au rythme des oscillations de la toile. Les secousses devinrent plus violentes et lorsque Kirila tendit la main pour toucher Chessie, elle la retira vivement en poussant un cri, les doigts noircis.

— Vous le brûlez ! hurla-t-elle, hystérique. Arrêtez ! Arrêtez !

Il y eut un spasme aveuglant de lumière bleue, un vent qui souffla de nulle part et de partout, et un fracas ressemblant à l'effondrement d'une montagne, la montagne millénaire qu'elle avait imaginée dévalant jusqu'à Talatour...

Quand la poussière se dissipa, Kirila tenait dans ses bras le crâne chauve et ridé d'un très très vieil homme. Il portait les chaussures pointues et les bas bigarrés d'un ménestrel, et autour de ses chevilles et de ses poignets ratatinés, de toutes petites clochettes en argent tintinnabulaient.

— Kirila, fit le vieillard d'une voix chevrotante.

Il manquait plusieurs dents à sa bouche toute ridée et le mot résonna avec des syllabes supplémentaires, douces et chantantes : Kirl-lil-ila.

— Chut, Chessie. N'essaie pas de parler... Chessie ?

— Pas un prince, souffla-t-il.

Elle souffrait de regarder son visage, sa terrible expression de tristesse et de trahison.

— Je m'en souviens, maintenant. Je ne suis pas... ce que je croyais. Un *ménestrel* !

— Là, là, murmura-t-elle d'une voix apaisante, le balançant doucement dans ses bras. Pense à l'existence palpitante que mènent les troubadours... que *tu* as dû mener ! Vivre des tas d'aventures

extraordinaires, rencontrer des gens allant des rois aux vachers, voir le monde...

— Tu n'es pas obligée de me faire l'article, dit le vieil homme avec irritation.

Kirila fut parcourue d'une petite secousse. Il parlait comme le vieux Chessie. Mais bien sûr, c'était lui... Chessie ?

— Ce sorcier m'a fait croire... ce Mogolord...

Le fait de prononcer le nom du magicien n'était plus douloureux, à présent, mais Kirila serra plus étroitement contre elle le vieux corps étique, au cas où... Et subitement, il s'écria :

— J'aurais préféré rester Chessie et *devenir* un chien pour de bon !

— Non, c'est faux ! répliqua Kirila.

Avec une douleur si vive qu'elle l'aveugla, Kirila remarqua que ses mains étaient tordues par une arthrite bien plus avancée que la sienne, que les os dépassaient, grotesques, des articulations, les rigidifiant. Entre les phalanges déformées et les ongles sales, de vieux cals étaient là, aux endroits précis où ils s'étaient formés en jouant du luth.

— Non, Chessie... tu ne voulais pas être un chien !

— Tu as raison. Je voulais être un prince, parce que tu es une princesse.

— Oh, mais quelle importance ! cria-t-elle. Chessie, comment as-tu pu croire que cela comptait ?

— ... Une chose plus profonde que les os, prononça-t-il d'une voix rauque.

Elle le contempla fixement, éperdue et désespérée, ne se souvenant pas à quoi il faisait allusion, ne remarquant que les premières gouttes de sang au coin de sa bouche, un sang d'un rose pâle dans le filet de salive qui coulait.

— Je n'étais pas si mal en point, haleta le vieillard. J'ai dû vieillir tout de même, alors que, sous la forme d'un chien... Vingt-sept ans de plus ! J'en avais soixante-douze lorsqu'il m'a ensorcelé. Rusé jusqu'au bout, ce Mogolord, hein ?

— Oh, Chessie ! On peut sûrement faire quelque chose !

— Ça m'étonnerait... Tu n'as pas écouté notre ami en toile ? Nous n'avons pas le choix.

Il fut saisi d'un violent accès de toux. Kirila s'accrocha à lui, murmurant des paroles inintelligibles et rassurantes, jusqu'à ce que cesse la quinte. Elle se penchait au-dessus de lui, et les pointes de ses cheveux roux retombaient avec légèreté sur ces mains inconnues et inertes. Les clochettes d'argent résonnèrent délicatement.

Quand il ne toussa plus, le vieillard se plaignit avec amertume :

— Il aurait pu au moins me laisser mon luth. Nous – je ? – allons avoir besoin de mon luth puisque, apparemment, je n'hériterai pas d'une couronne. Mogolord aurait pu me laisser mon instrument.

Kirila se retint juste à temps de regarder ses mains, ses mains qui ne pourraient jamais plus tenir un luth. Cet effort la fit loucher l'espace d'une seconde. Et elle comprit : Chessie n'avait pas encore pris conscience de son état physique. Mue par un farouche élan protecteur, elle décida qu'il ne devait jamais s'en rendre compte. Fiévreusement, Kirila se mit à parler, les mots se bousculant avec une rapidité irréfléchie, comme une source coule d'un rocher.

— Peu importe la couronne, Chessie. Pour un vrai prince, ce n'est pas cela qui compte. Ce n'est qu'un ornement, aussi dérisoire que des boucles d'oreilles. Ce qui compte, ce sont les actes princiers... obéir au code d'honneur royal, servir héroïquement le royaume dans les temps difficiles, je ne sais pas, moi, donner le ton, en quelque sorte, pour le meilleur et pour le pire. Et toi, tu as fait tout cela ! Quel prince aurait pu être plus héroïque ou plus princier que toi en me sauvant la vie ? Tu peux me le dire ?

— Tu t'en serais sortie de toute façon, de cette rivière, fit le vieil homme d'une voix encore plaintive, mais avec une lueur d'intérêt dans ses yeux plissés.

— Je ne parle pas de ça ! Le premier chevalier venu aurait pu me tirer de l'eau, pour peu qu'il n'ait pas eu d'armure. Non. Je parle de toutes ces fois où tu m'as arrachée à des périls bien pires que les habituels dragons et géants menaçants. À trois reprises, Chessie... y compris l'année dernière à Talatour. Jamais je n'aurais eu le courage de repartir si tu n'étais pas venu me chercher. Et si j'étais restée là-bas, que serais-je devenue ? *Qu'étais-je* devenue ? Tu m'as sauvée, Chessie. Tu as été mon noble protecteur, exactement comme tu me l'avais promis ce premier soir après l'épisode de la chauve-souris. Tu t'en souviens ? Tu as toujours été mon noble protecteur, tu as toujours su me sauver de moi-même !

Le visage décrépit devint songeur.

— Dommage que tu n'aies pas pu me retourner cette faveur, dit-il enfin.

Mais il souriait ; c'était un large sourire chaleureux d'où avait disparu toute rancœur. Kirila prit une inspiration, en proie à un fol espoir. Hélas ! quelques secondes plus tard, un nouvel accès de toux secoua le corps frêle comme un pétale dans le vent. Lorsqu'il fut passé, le sang qui coulait sur la tunique de Kirila n'était plus rose.

— Chessie...

Son esprit se vida soudain et elle chercha désespérément, aveuglément, quoi dire, puis elle sut ce qui le toucherait.

— Chessie, écoute. Écoute-moi, Chessie. C'est comme mamie Isolda. Oui, c'est exactement cela. Écoute. Elle m'a appris, elle nous a appris à *voir*. Tu te souviens ? À regarder ses peintures, jusqu'à l'origine, au-delà des formes que l'on croyait voir sur la toile ? Tu te

souviens ? Le tableau du pommier et la fumée dorée, et... et la couronne. En réalité, c'était derrière les traits de pinceau que résidait la vraie... comment dire... la vraie *matière*. Vivante. La couronne n'était pas un banal cercle surmonté de pointes, elle était... elle disait tout. Tout sur ceux qui l'avaient portée, ce qu'ils avaient fait, comment ils l'avaient exploitée. Eh bien, c'est la même chose pour toi !

— Je suis un banal cercle surmonté de pointes ! dit Chessie.

Le tremblement de sa voix, douloureuse d'espoir, la fit chavirer.

— Tu es tout ce que tu as fait, tout ce en quoi elle t'a transformé. Comme les tableaux. C'est la même chose. Et ce que tu es devenu, c'est un prince. Comme avec la peinture. Un prince royal. Le prince Chessie... Tu es le prince Chessie ! Tu l'es, Chessie !

Le vieil homme sourit. Son sourire restait un peu hésitant, sceptique. Mais ses yeux ne vacillaient plus. Ils étaient rivés sur Kirila dans le visage tout ridé, solide comme la roche, intouchable même dans la tempête. Sous ce regard apaisé par l'altière et silencieuse fermeté des rois, Kirila se tut.

— Prince Chessie, murmura-t-elle cérémonieusement.

Il y eut un silence.

— Te sens-tu... crois-tu que tu pourras...

— Non, répondit-il avec calme. (Puis, après une pause, il ajouta :) Kirila, cela n'a plus d'importance.

— Chessie...

— Plus aucune importance, dit-il.

Dans la demi-obscurité, son visage luisait faiblement. Ses mains tordues reposaient sur ses genoux, et une douce musique résonnait, venant de nulle part. Ou bien était-ce le souvenir de la musique, le son d'un luth et le carillon de minuscules clochettes en argent... Kirila tourna la tête, cherchant les musiciens. À cet instant, le vieil homme eut une terrible quinte de toux. Lorsqu'elle cessa, la musique s'était arrêtée.

Kirila se pencha au-dessus de lui ; la tête chauve reposait sur ses genoux ensanglantés. La sombre tente s'obscurcit encore davantage, et dehors, on commença à entendre les petits bruits du crépuscule. Les stridulations des criquets, les coassements des grenouilles, et de temps à autre le cri bas et doux d'un graouli qui revenait vers les remparts.

Quand elle se redressa et regarda autour d'elle, le soleil s'était couché. La houppe de toile s'était effondrée sur elle-même dans un coin, amas de haillons informe. Le vent ne soufflait plus, et les détritiques gisaient un peu partout. Une lueur froide brillait sur le visage du prince mort. En se penchant pour lui abaisser les paupières, Kirila vit soudain, malgré le clair-obscur, que ses yeux étaient bruns, d'un brun ambré, le brun clair et chaud du sucre caramélisé.

Dans un coin de la tente, il y avait une pelle, rouillée et couverte de toiles d'araignée, mais étonnamment solide. Lorsqu'elle eut fini, Kirila s'agenouilla près du monticule de terre, les yeux secs. Elle ne pensait à rien, pas plus qu'elle ne ressentait quoi que ce soit. Tous ses mouvements étaient saccadés, hachés, comme si elle ignorait, jusqu'à la dernière seconde, ce que son corps allait faire. D'un repli profond de sa tunique, elle tira un poignard, tout rayé, à la lame mal aiguisée, au manche grêlé, là où étaient autrefois incrustées des pierreries. Elle le planta sur la tombe ; la garde formait une croix bosselée. Elle attendit quelques secondes, puis le retira, en essuya la terre et essaya de le tordre. Le dur métal résista et elle dut le marteler avec le manche de la pelle, travaillant avec une concentration obstinée, sa langue pointant au coin de ses lèvres tuméfiées. Lorsqu'elle eut donné au poignard la forme d'un cercle, elle le plaça très exactement au centre de la tombe. L'un des côtés de la garde était fiché dans la terre, pour résister au vent ; l'autre se dressait sur le devant du cercle.

Lorsqu'elle eut terminé, il faisait nuit. Il n'y avait pas de lune, mais les étoiles brillaient faiblement, éclairant le cercle provocant formé par la petite couronne martelée.

Quand elle se réveilla, Kirila avait froid, mais son cœur, surtout, était glacé. Ses mains, ses vêtements, l'herbe dure étaient couverts d'une rosée froide. À l'exception des pâles fantômes des dernières étoiles, le ciel était vierge. Autour d'elle, les molles parois de la tente ondulaient au vent de l'aube.

Chessie ?

Elle pensa son nom plus qu'elle ne le prononça : elle avait déjà admis le fait qu'il n'y répondrait pas. Elle le répéta pourtant à voix haute.

— Chessie ?

Ses mains, ses vêtements, l'herbe dure étaient couverts d'une rosée froide.

— Chessie ?

À l'exception des pâles fantômes des dernières étoiles, le ciel était vierge.

— Chessie ?

Autour d'elle, les molles parois de la tente ondulaient au vent de l'aube.

Une véritable fureur s'empara d'elle, et elle bondit sur ses pieds en balançant ses bras en larges moulinets au-dessus de la tombe.

— Chessie ! Tu n'avais pas le droit de m'abandonner comme ça, tu m'entends ? Pas le droit ! Tu as obtenu ce que tu voulais, ici ! Tu as été délivré de ton sortilège et, même si tu es déçu, tu n'es plus enchanté ! Moi, je n'ai rien eu, rien du tout ! Je n'ai même pas...

Un graouli atterrit devant elle. Kirila cessa de battre l'air et s'immobilisa, au paroxysme d'une rage subitement incendiaire, telle la lumière du soleil captée par une loupe. Le dragon miniature sautilla jusqu'à la petite couronne de fortune et se mit à faire des grâces, se cambrant en arrière pour lécher ses ailes de sa minuscule langue pointue. À la lumière blafarde, son corps rouge paraissait roux, ses ailes translucides, ternes comme de la neige fondue. Kirila chercha une pierre.

Elle n'en trouva pas, mais la pelle gisait toujours à côté de la tombe. Elle s'avança vers le graouli, brandissant l'outil avec une expression que même Chessie n'aurait pas reconnue ; la douleur était insupportable. Une lame effilée qui se serait retournée dans ses entrailles, assez coupante pour trancher ses os, n'aurait pas été plus

douloureuse. Mais elle continua, concentrée, le poing crispé autour de l'instrument rouillé, et jusqu'à la fin de ses jours, elle se demanda si elle l'aurait utilisé si le graouli n'avait pas parlé.

— Qu'y a-t-il au Cœur du monde ?

Kirila poussa un cri et lâcha la pelle. La question à elle seule aurait sans doute suffi : personne ne lui avait jamais dit que les graoulis parlaient. Mais le cri lui échappa parce que l'animal s'était exprimé d'une voix claire, d'une voix qui était indiscutablement celle d'Ap.

Elle tomba à genoux, faillit atterrir sur le tranchant de la pelle, et se couvrit le visage de ses mains. Au bout de quelques minutes, elle écarta les doigts pour jeter un coup d'œil à travers. Le graouli avait fini de lécher ses ailes ; il en était aux pattes avant, qu'il soulevait avec une délicate précision, n'omettant aucun millimètre carré de peau entre les griffes. Quand il eut fini, il déploya ses ailes humides et s'envola. Kirila se mit à trembler, ses os s'entrechoquant avec un bruit de crécelle, comme égarés à l'intérieur de son corps.

Derrière les tentes délabrées, le disque rougeoyant du soleil apparaissait.

Le deuxième graouli vint à midi. Il se posa sur la couronne et replia ses ailes miniatures. À travers elles, l'astre aveuglant étincelait comme un diamant. Kirila retint son souffle.

— Qu'y a-t-il au Cœur du monde ?

C'était le murmure rauque du faucon blanc qu'elle avait vu sur le rebord de la fenêtre, chez Polly Stark. Sa cadence implacable était exactement la même, et elle aurait aussi bien pu l'entendre dire : *Ay l'endith melan kel*. Kirila attendit que la sombre aspiration envahisse ses oreilles, que le paysage se fane pour devenir terne et grisâtre, que le sol se dérobe sous ses pieds.

Rien de ceci ne se produisit, et Kirila se sentit si violemment dupée, trompée par une adversité perverse, qu'elle se mit à hurler :

— Qu'y a-t-il au Cœur du monde ? Je vais vous dire ce qu'il y a au Cœur du monde ! Rien ! Zéro ! Le néant ! C'est minable ! Les ruines et la destruction et le moisi et... et...

Sa voix faiblit avant de s'élever en un sursaut discordant que ne lui renvoya aucun écho :

— ... et la mort ! Voilà ce qu'il y a, au Cœur du monde !

Le graouli ouvrit et referma ses ailes encore deux ou trois fois, et s'enfuit sans laisser à Kirila le temps d'attraper la pelle. Il renifla un trèfle, exécuta tranquillement quelques cabrioles et s'envola paresseusement en décrivant des cercles irréguliers dans le ciel.

À travers sa douleur et son amertume, Kirila songea qu'elle n'avait jamais vu un envol ressembler aussi peu à celui d'un faucon.

Lorsque le troisième graouli arriva, la fureur de Kirila s'était figée. Elle était transie, pétrifiée sur le sol, comme cristallisée, les jambes repliées, les bras croisés. Autour d'elle, le vent courbait l'herbe.

Le minuscule dragon atterrit, fit deux tours sur lui-même et s'installa pour dormir.

— Sssais-tu ccce qu'il y a au Cœur du monde, princcecsssse ?

— Il y a erreur, dit froidement Kirila. La chauve-souris était la première.

Elle chassa le graouli d'un geste aussi explosif que de la glace qui craque. L'animal sursauta et s'envola.

Derrière elle, le soleil se couchait, pâle et mince et insipide.

Toute la nuit, elle fit les cent pas. Étourdie par le jeûne, elle arpenta l'espace triangulaire entre les trois tentes, sans jamais quitter la tombe des yeux. Trente pas de la première tente à la seconde, vingt-huit pour la troisième, et vingt et un pour revenir à la première si elle rentrait légèrement le talon au dernier pas.

Elle ne cessait de se répéter tout bas que la voix de la chauve-souris avait prouvé que la chronologie était erronée. La voix du prochain graouli pourrait être celle de n'importe qui, pas nécessairement celle de Larek. Peut-être n'y aurait-il pas d'autres petits dragons, d'ailleurs. Rien ne se passerait à minuit, elle se contenterait de faire demi-tour et de regagner la sortie. Plus rien ni personne ne la retenait ici. Elle allait même partir dès maintenant, avant d'avoir à écouter une bestiole rouquine lui parler de la même voix jeune qui lui disait jadis... elle allait partir.

Elle marqua une pause près de la tombe, mais ne fit pas demi-tour. Elle se pencha, palpant à tâtons les mottes de terre grises, comme si elles étaient illusoires.

À minuit, Kirila entendit un léger froissement d'ailes. Elle ferma les yeux de toutes ses forces, mais quand elle les rouvrit, un graouli était encore là. Immobile, celui-ci. Il la contemplait d'un œil calme aussi vert que les vitraux le matin de Pâques. Kirila allait refermer les paupières, mais la voix du graouli n'était pas celle du jeune Larek. C'était celle du Larek de la dernière chasse au sanglier, le Larek au feutre orné d'une plume, au regard âgé, aux rides semblables à des vaguelettes figées sur un étang gelé.

— Kirila, qu'y a-t-il au Cœur du monde ? Vraiment ?

Elle tendit la main, ne sachant trop si elle essayait de cacher aux yeux verts les tentes affaissées ou de reprendre son équilibre.

— Je ne sais pas, Larek. Je ne sais pas.

Le graouli la contempla encore quelques instants avant de s'envoler et de disparaître au clair de lune, alors que deux gros ruisseaux

coulaient enfin des yeux brûlants de Kirila. Elle sanglota sans retenue, son nez rougissant et enflant. Mais par quelque miracle, bien qu'elles jaillissent en un flot salé et désordonné sur le visage bouffi de Kirila, les larmes se transformaient pour retomber en une petite bruine douce sur la tombe de Chessie.

Elle ne dormit pas, mais resta tranquillement allongée sur le sol dur, recroquevillée sur le côté aussi légèrement qu'un enfant.

Juste avant l'aube, comme elle s'y attendait, le graouli atterrit. Il survola la couronne avec grâce, la regardant de ses yeux normaux et jaunes de graouli. Kirila ne bougea pas, les mains coincées entre ses genoux à la recherche d'un peu de chaleur, et attendit, sans savoir quoi. Son esprit était disponible, mais elle ne ferait pas plus les premiers pas qu'un enfant fatigué ne va se coucher sans qu'on le lui demande. La dernière étoile disparut du firmament.

— Qu'y a-t-il au Cœur du monde ? demanda le graouli de la voix robuste et posée de mamie Isolda.

Pour la première fois, Kirila remarqua que la bouche du petit animal ne remuait pas.

— Eh bien ? Qu'y a-t-il au Cœur du monde ?

— Je n'en sais rien, répondit Kirila. Dites-le-moi. Je vous en prie, dites-le-moi.

Le graouli fit un tsk-tsk impatient.

— Eh bien, *regardez*. Regardez mieux.

— Mais...

— Regardez encore, et *voyez*.

Il s'envola d'un battement d'ailes efficace. Kirila ne le regarda pas partir. Elle força son corps brisé à s'asseoir avec l'obéissance docile qui suit une crise de larmes, et essaya de *voir*. C'était trop difficile, et elle se contenta de tenter de réfléchir. La méditation provoqua en elle une étrange sensation, comme si de larges masses d'air lent se déplaçaient sous son front, créant des isobares et des zones de pression incongrues.

« Si seulement tu étais capable de considérer plus d'une chose à la fois », lui avait dit Chessie un jour.

Elle fit de son mieux, avec le détachement que lui avaient procuré les larmes. Au début, rien ne vint. Ce néant était assez agréable, rafraîchissant et gris, et elle aurait regretté qu'il disparaisse si elle avait pu s'exhorter à éprouver quoi que ce fût. Après le néant, vinrent une image, puis deux, puis un amoncellement de visions différentes, mais qui découlaient d'un même fil conducteur.

Sa chambre au château de Kiril. Son éperon au disque dentelé. Son manuel de latin. Son coussin préféré, en velours vert, fermé par une rangée de boutons nacrés. Sa robe de satin jaune. Sa tarte aux pommes

brûlée. Sa tapisserie de la Création du monde de la nature. Sa plume blanche, sa carte en lambeaux, son bouquet de violettes dans un vase en argent. Son bras en écharpe, lorsqu'elle se l'était cassé à l'âge de dix ans. Ses senteurs préférées, la cannelle et les chevaux. Son bruit préféré, le martèlement de la pluie sur le toit. Ses fleurs favorites, les gerbes d'or en octobre...

Elle ferma les paupières et s'assoupit.

Kirila ne vit pas le dernier graouli arriver. Elle ouvrit les yeux et le trouva devant elle, léger et minuscule, aussi naturel que l'air.

— Kirila, dit la voix de Chessie. Qu'y a-t-il au Cœur du monde ?

— Moi, répondit Kirila.

Il y eut un léger ronflement, discret comme les échos d'une musique lointaine, qui fut suivi, l'espace d'une brève seconde, par une agréable obscurité. Puis, devant elle, sur une herbe verte et touffue, se dressa une somptueuse cité de tentes. Elles étaient faites de soie, de brocart, de velours et autres étoffes précieuses que nul n'avait jamais réservées à des tentes ; elles étaient festonnées, moirées et ouvragées, brodées de lions léopardés, de chevrons d'argent et de minuscules fleurs de lis, en fils d'or qui étincelaient au soleil. À l'entrée de chaque tente, était suspendue une délicate tapisserie représentant des licornes d'argent, des armoiries serties de bijoux, et des angelots qui chantaient, si vivants que leur harmonieuse musique flottait dans l'air cristallin. Une brise gaie et chaude agitait les drapeaux, bannières et oriflammes qui couronnaient la cité. La même brise gonflait les pavillons aux couleurs vives qui semblaient animés d'une douce respiration.

Kirila se leva et se retourna lentement. Elle toucha une tenture de velours rouge ; l'étoffe était lisse et douce sous ses doigts ; elle reflétait la lumière, écarlate, magnifique. Aussi réelle que du sang.

Seule la tombe était restée la même, nue et couronnée d'un poignard martelé et sans éclat. Le graouli était encore perché sur la couronne. Kirila était debout, avec l'aisance rigide des héros, le regard haut et sûr, lucide, son poids porté avec légèreté par sa propre puissance. Il y avait en elle quelque chose de totalement incongru.

C'était son visage. Le pouvoir rayonnait, là aussi, dans les courbes anguleuses des pommettes, le ferme tracé des narines, le regard perçant et grave tourné vers la tombe de Chessie. La puissance irradiait de son visage. Elle donnait l'impression de ne jamais pouvoir être dupée, de ne jamais confondre ses désirs et la réalité, de ne jamais se livrer à un monde qu'elle n'aurait pas elle-même créé. Cette confiance absolue qui émanait d'elle lui conférait un éclat lumineux, blanc et froid comme la lueur des étoiles. Elle était éblouissante.

— Eh bien ? fit une voix dans son dos.

Kirila se tourna lentement, avec un maintien aussi parfait qu'une statue de marbre. La houppelande de toile se dressait derrière elle. Elle était toujours vide, mais le tissu froissé semblait avoir été lavé et repassé. Il retombait en plis kaki réguliers et amidonnés. Kirila la regarda sans surprise.

— Ainsi, dit la cape avec désinvolture, tu as trouvé ce qu'il y a au Cœur du monde.

— Oui, répondit Kirila.

Sa voix était forte et claire comme le diamant.

— Beau travail, remarqua la toile. Surtout les tapisseries. Cela fait des siècles que personne n'a réalisé des tapisseries décentes. Le type qui était là avant toi... enfin, tu as vu à quoi ça ressemblait quand tu es arrivée. Celle-ci, notamment, avec les chevrons d'argent, est véritablement magnifique. C'est un travail de couleurs très impressionnant. Je dirais même, une pièce de musée.

Kirila garda le silence, immobile, droite et impassible, auréolée de sa puissance, tel un astre solitaire dans des cieux lointains.

— Pour le chien, reprit la houppelande... Je regrette. Mais j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. Ce n'est pas ma faute si les choses se sont mal passées pour lui. Je n'ai fait que ce qu'on m'avait demandé.

— Les choses se sont bien passées pour lui, dit Kirila de sa voix adamantine.

Cette voix ne pouvait prononcer que des vérités. L'entendre proférer une erreur aurait été cosmiquement choquant, aussi déplacé que si des soleils se mettaient à graviter autour des planètes.

— Pardon ?

— Les choses se sont bien passées. Pour lui.

La cape sembla chercher derrière Kirila, puis derrière elle-même, et enfin, vaguement, en l'air.

— Il est mort, dit Kirila de cette même voix pure et lointaine.

— Mais il a trouvé le Cœur du monde ?

— Oui.

— Comment ?

Kirila tourna la tête avec calme et son regard se perdit dans la plaine verdoyante. L'herbe émeraude chatoyait au soleil.

— À travers moi.

— Ah. (La toile remua légèrement, dans un frou-frou de plis amidonnés.) Alors c'est en toi que réside le Cœur du monde.

Kirila ne répondit pas. Ce n'était pas une question.

— C'est toi qui façannes le monde, et toi seule. Mais tu le sais déjà, n'est-ce pas ? Bien sûr. Toi seule, qui crées le monde pour toi-même tel que tu désires le voir. C'est toi qui commandes. Regarde ces tentes, par exemple. C'est un chef-d'œuvre, sincèrement, j'aimerais avoir ton

don pour les étoffes. Et il suffit de voir ton visage. Ni faucons blancs, ni forteresses, aucune frivolité stupide ne saurait t'écarter du droit chemin, à présent, n'est-ce pas ? C'est toi qui remplis le Cœur du monde. Il n'y a place pour nulle autre chose.

Kirila haussa les épaules. Le genre de haussement d'épaules qui accueille une remarque d'une affligeante banalité. Le léger mouvement fit ondoyer son souffle éclatant de l'intérieur, du même courant invisible que celui qui soulève la mer.

La cape de toile se pencha en avant. Sa capuche vide sembla scruter le visage de Kirila sans y trouver ce qu'elle cherchait.

— Bien sûr, le chien ignorait cela. C'était sa Quête qui le préoccupait... Sa Quête et quelque chose d'autre, aussi, qui s'accrochait au centre de son monde...

Kirila ne dit rien. Son visage avait l'aspect lisse et doux du verre poli.

— D'un point de vue purement technique, poursuivit le tissu, s'il n'était pas venu avec toi, il n'aurait jamais eu le droit d'entrer. Il ne possédait pas la Qualité. L'épreuve élimine ceux qui ne possèdent pas la Qualité.

Il y eut un long silence. Puis Kirila demanda :

— Quelle est la Qualité ?

La cape de toile s'agita dans un mouvement de triomphe.

— Une loyauté absolue. Le fait de ne s'adonner qu'à une seule chose à la fois. C'est la qualité des héros et des martyrs, de tous ceux qui aspirent à la perfection. On ne peut pas souiller la perfection en accumulant les trivialités, les contradictions et les « oui, mais ». Tous les éléments doivent trouver leur emplacement. A restera toujours A. Une mesure exacte pour le centre absolu. Comme le degré précis du zéro absolu.

La cape étendit un pan de tissu et le replia vers elle, prenant l'air d'examiner ses ongles inexistants.

— Évidemment, ajouta-t-elle d'un ton détaché, tu voudras peut-être te pencher sur la façon dont finissent habituellement martyrs et héros.

Kirila cessa d'écouter. Elle regarda derrière la cape la cité de tentes qu'elle avait créée, la contemplant, non pas d'un œil critique, mais avec un calme serein dépourvu d'arrogance ou de surprise. La puissance blanche rayonnait d'elle comme une auréole. La capuche soupira, ce qui fit craquer la toile amidonnée.

— Quoi qu'il en soit, fit-elle, ce sont de somptueux pavillons. Surtout le brocart. Mais le brocart n'est pas ce qu'il y a de plus pratique, pour des tentes, tu sais. Est-ce que quelqu'un pourrait y vivre ?

— Oui, moi, dit Kirila en se dirigeant vers la sortie.

Elle avançait d'une longue foulée souple, celle des monarques

parfaits représentés dans des peintures non moins parfaites. Derrière elle, la houppelande de toile appréciait en connaissance les armoiries brodées au-dessus de la portière d'un pavillon, mais Kirila ne se retourna pas pour la regarder. Elle ne laisserait aucune empreinte.

Le jeune paysan l'attendait, dans la même posture que celle où elle l'avait quitté, tel un soldat de la garde royale. Il s'inclina de nouveau, un peu moins maladroitement – il avait eu trois jours pour s'entraîner –, et lui demanda où était passé le chien. Mais, en se relevant, il fut frappé de stupeur à la vue de la personne qui se tenait en face de lui.

Ce n'était encore qu'un enfant et il retomba sur ses talons en poussant un cri qui ressemblait à un gémissement. Puis il se souvint de la moitié de lui qui était déjà adulte, et il se redressa vivement pour pouvoir mieux s'agenouiller, toujours sans grâce. La terreur déformait ses traits ronds. Devant le visage vieilli et parfait qui resplendissait d'un éclat blanc assez puissant pour construire un monde, le garçon sentit son estomac se ratatiner. Tout ce qu'il avait jamais fait, pensé ou été lui parut soudain impossible, dérisoire et futile. Et pourtant, il ne pouvait détacher son regard de cette apparition.

Kirila passa devant lui et pénétra dans la cuisine. Dans son dos, l'enfant terrifié s'entendit coasser :

— Altesse !

Elle se tourna et attendit.

Le garçon se leva. Son visage était si pâle que des taches de rousseur ressortaient ; sa mère elle-même ne les avait jamais vues. Il fut saisi d'un haut-le-cœur et il mouilla son pantalon. Mais il réussit à articuler :

— Altesse... Laissez-moi vous accompagner. Dans... votre... Quête.

Elle le regarda. La bravoure timide du garçon ne fléchit pas sous ce regard blanc et pur, même s'il savait confusément qu'il n'était qu'un fils de paysan sale, sans éducation, à l'entrejambe mouillé, et à la limite de la nausée.

— Je vous en prie, Altesse, laissez-moi venir ! Je chasserai, pour vous, je nettoierai ! Je vous allumerai des feux de camp ! Je pourrais être... je pourrais être votre noble protecteur !

Et il éclata en sanglots, conscient des paroles ridicules qu'il prononçait, et terrorisé à l'idée qu'elle refuse... ou accepte.

Mais Kirila dit :

— Mon quoi ?

L'enfant ne répondit pas. Il s'était tourné pour vomir, se cachant derrière une pitoyable main tendue.

— Mon quoi ? répéta-t-elle, mais pas à l'enfant.

Son visage se décomposait.

L'éclat de puissance blanc qu'il irradiait semblait être avalé par la peau. Il imprégna son visage, le recouvrant d'une sorte de pellicule brillante, et quelques secondes plus tard il disparut, comme la lumière absorbée par du velours noir. Sous le grain de la peau, le rayonnement parfait rencontra les marbrures de la peine, et Kirila devint successivement livide, grise, puis d'un affreux et douloureux marron. Le garçon en oublia d'essuyer sa bouche souillée et la contempla, interdit, paralysé. Avant qu'il ne puisse remuer, c'était terminé.

Kirila sut qu'elle était redevenue elle-même jusqu'au plus profond de son âme. Pourtant, elle n'avait pas eu l'impression d'avoir été quelqu'un d'autre. Cette contradiction la laissa perplexe un moment, mais elle n'en conçut aucune crainte. L'éclat radieux l'imprégnait tout entière, et elle n'aurait plus jamais peur ; en tout cas, plus jamais peur des contradictions. Debout au milieu de la sombre cuisine, dont les recoins avaient les reflets de la fourrure de Chessie, elle vit les yeux de sucre roux du vieux troubadour, et ce qui restait de brillant et de lisse sur son visage disparut, pour laisser place aux rides et aux vallées d'un pays vrai, riche et habité.

Le fils de paysan se jeta à genoux.

Lorsqu'elle le releva d'un bras, Kirila tremblait légèrement, mais son geste était ferme et elle souriait. Il retint sa respiration.

— Quel âge as-tu, mon garçon ?

— Dix ans ! Onze, presque ! Oh, je vous en prie, emmenez-moi avec vous ! Je veux faire une vraie Quête ! Il n'y a rien d'important, par ici, je veux voir et apprendre des choses nouvelles. Je veux partir à l'aventure !

Elle ne lui faisait plus peur. Sans doute à cause du sourire.

— Onze ans...

— Presque douze !

— Presque douze.

— Dans un mois ! Dans un mois, Altesse, j'aurai douze ans !

— Écoute-moi, dit Kirila. (Et elle ajouta :) Écoute-moi, monseigneur.

L'enfant gloussa de plaisir.

— Ton temps n'est pas encore venu, monseigneur. J'ai beaucoup de choses à faire, et tu es encore trop jeune pour m'y aider. Ma Quête me mènera au sud...

— Au sud ! souffla le garçon. Au sud, il y a la *mer* !

Ses yeux ronds s'écarruillèrent, et elle y lut son rêve mis à nu : les rugissements des flots, les silences au clair de lune, les vagues d'un gris-vert murmurant les secrets du monde... La mer. Le Sud.

— Au sud, dit-elle aussi doucement qu'elle le put. Et ton heure n'est point arrivée. Il est trop tôt, monseigneur. Non, ne boude pas. Écoute-

moi. Quand ton heure viendra, quand tu partiras faire ta Quête, ne laisse personne t'arrêter...

— Oh, non, jamais !

— ... ni te retarder. Reste toujours fidèle à ta cause, et n'oublie pas... N'oublie pas que...

Kirila s'interrompt. L'enfant attendait, impatient, dressé sur la pointe de ses grossières bottes de paysan, avide de boire les sages paroles de cette puissante reine étrangère. Il n'avait pas compris qu'il venait de les entendre. Elle l'observait attentivement, sans rien omettre : la courbe de ses joues rebondies, le rouge vif de sa jeune bouche ouverte, l'ignorance passionnée reflétée dans ses yeux sombres ; il était si avide, si prêt à se méprendre sur le sens des paroles qu'elle prononcerait...

— N'oublie pas, dit-elle lentement, n'oublie pas que le violet est la plus douce couleur du monde.

L'enfant retomba sur ses talons, déçu. Il ouvrit la bouche pour protester, mais elle lui sourit de nouveau et il mit un genou à terre et baissa la tête. Kirila lui aurait relevé le menton en lui disant qu'il n'était pas nécessaire de la saluer, mais ce n'était pas ce qui était attendu d'elle. Elle devait le laisser rendre cet hommage muet à la reine courageuse et puissante venue des terres lointaines qu'il avait juré de servir, la combattante victorieuse d'une Quête fabuleuse. Elle était tenue de se comporter avec élégance. D'ici un ou deux jours, devina Kirila, le garçon harcèlerait certainement sa mère pour qu'elle lui confectionne quelque ruban violet qu'il porterait sur lui dans ses tâches quotidiennes. Dans un an, Kirila serait devenue un rêve, parée de sept mystères supplémentaires et de vingt ans de moins. Il l'appellerait Célestine, ou Lucidida. Dans cinq ans, il se présenterait devant son pont-levis, prêt à défier les géants, tout de violet vêtu.

Elle entendit le rire ironique de Chessie, et eut un sourire douloureux.

Le garçon garda la tête inclinée jusqu'à ce qu'elle lui fasse signe, à l'orée de la forêt. Alors, il se releva et agita frénétiquement la main, la regardant s'éloigner, seule, d'un pas sûr, la tête haute. Jamais, songea-t-il, jamais il n'avait vu quiconque marcher ainsi. Jamais. Elle était à la fois la paix incarnée, la puissance, la tristesse, la gaieté et la vie.

Le garçon se plut à répéter à voix haute cette dernière pensée, plusieurs fois, comme un vers en prose, mais au rythme mélodieux. Il en fit une petite chanson qu'il fredonna tout en regardant Kirila disparaître dans la forêt, de son port de reine, vers le Sud, où la menait sa Quête.

Note de texte

[1] *Chess* signifie jeu d'échecs. (N. d. T.)